

7e Année - No 3

Mars 1914

NOTRE ROMAN COMPLET :

K-77-5-
MARIE VAN DIEMEN

par Raoul de Navery.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Vue générale de Tunis. (Voir intérieur.)

Sommaire: Mars, par Roger Francoeur. Un Mariage princier en Tunisie, par A. Riou. L'oeil énigmatique. L'arbre le plus utile du monde. Les insectes curieux. Chanter et rire. Les Surprises de la chasse. La Cigogne. Les aventures d'un Cow-boy. Ce que l'on peut trouver dans le corps humain. Episode de la mission Marchand. Un lit moelleux pour tous. Le caractère par les chaussures. L'aventure du Baron de Brog. Les Insectes fossoyeurs. Variations sur les nez. Le supplice du cosaque. Sous-marins d'autrefois. Le service des incendies en Allemagne. Impressions de voyages. Six et un font trois. Moeurs africaines. Aux pays sauvages. Funérailles en Turquie, etc.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

Maigreur Vaincue

DEVELOPPEMENT, BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE, DISPARITION
DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE

par l'emploi du

Transformateur Japonais

propriété du Spécialiste Henri Rivod.



Produit scientifique, garanti absolument SANS DANGER; DEVELOPPE et RAFFERMIT très rapidement la poitrine. Son EFFICACITE peut se prouver après 15 jours d'usage. Un traitement d'essai vous convaincra, car il augmentera votre buste de 1 à 2 pouces, 60c seulement. Ce traitement est supérieur à tous les autres, car il conserve pour toujours au BUSTE l'ampleur et la fermeté obtenues.

\$1.00 TRAITEMENT COMPLET \$1.00

TRAITEMENT D'ESSAI 60c. (Envoi discret).

Si vous désirez de plus amples explications avant de vous décider, envoyer 10c pour tout frais à

SPECIALISTE HENRI RIVOD, Tiroir Postal 2105, Montréal, Qué.

Toute correspondance absolument confidentielle.

Etes-Vous Gêné

UNE DECOUVERTE FRANÇAISE



D'éminents savants français ont trouvé un moyen scientifique, efficace et certain, pour guérir la Gêne, la Timidité, la Nerosité et le Manque de Confiance en Soi-même, sous toutes ses formes; gêné avec le sexe opposé, gêné de paraître en public, gêné dans la conversation, gêne au salon, gêne d'entrer dans une maison, gêne de passer dans la rue où on est connu, gêne à table, gêne avec ceux qu'on aime, etc., etc.

Envoyez 4c en timbres et nous vous enverrons notre BROCHURE GRATIS, vous enseignant comment vous débarrasser de la gêne pour toujours. Cette brochure sera mise dans une enveloppe bien cachetée ne portant aucune marque qui puisse en faire soupçonner le contenu. Adressez ;
BUREAU SCIENTIFIQUE FRANÇAIS,
Dept. 5, Boîte 169, Hochelaga, Montréal, Can.

The Canadian Advertising Limited

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE,
MONTREAL

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. TELEGRAPH BUILDING,

4 rue Hôpital, - - - - - Montréal



Toronto, Hamilton, Niagara Falls, Detroit et Chicago.

A TORONTO

En 7½ Heures par "l'International Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.

Quatre Trains Express par Jour.

9.00 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les trains de jour; wagons-lits Pullman éclairés à l'électricité, avec lampes de lecture dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H. Co.—b7.20 a.m., c8.50 a.m., b10.00 a.m., b3.05 p.m., a7.25 p.m., a8.10 p.m.

MONTREAL-BOSTON-SPRINGFIELD via C. V. Ry.—a8.31 a.m., a8.30 p.m.

MONTREAL-OTTAWA—a8.00 a.m., b9.10 a.m., b4.00 p.m., a8.05 p.m.

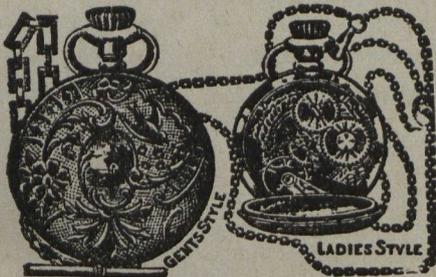
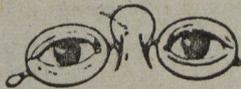
MONTREAL-SHERBROOKE-LENNOX-VILLE—a8.00 a.m., b4.16 p.m., a8.15 p.m.

aTous les jours, bTous les jours, excepté le dimanche, cDimanche seulement.

BUREAUX EN VILLE: 122 rue St-Jacques, Tel Main 6905, Hôtel Windsor ou gare Bonaventure.

W. Legault,
(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

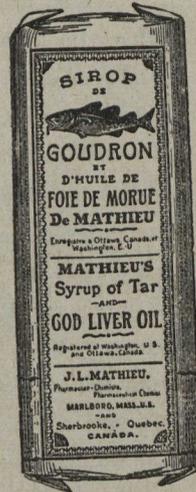
Le Département d'Optique est complet up to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES
548 Parc Lafontaine, Montréal.

Il faut soigner votre Rhume

dès le début ; vous éviterez ainsi l'irritation des Bronches, l'inflammation des Poumons et l'invasion

des germes de la Consommation, dans un terrain favorable à leur rapide multiplication. Il suffit de quelques doses de



Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de Foie de Morue et autres Extraits Médicinaux,

pour guérir un rhume rebelle à tout autre remède, parcequ'il fortifie l'organisme, calme l'irritation, cicatrise les plaies des poumons.

En Vente Partout : 35c. la bouteille.

ÊTES-VOUS NERVEUX ?

Prenez, suivant les directions, quelques doses de

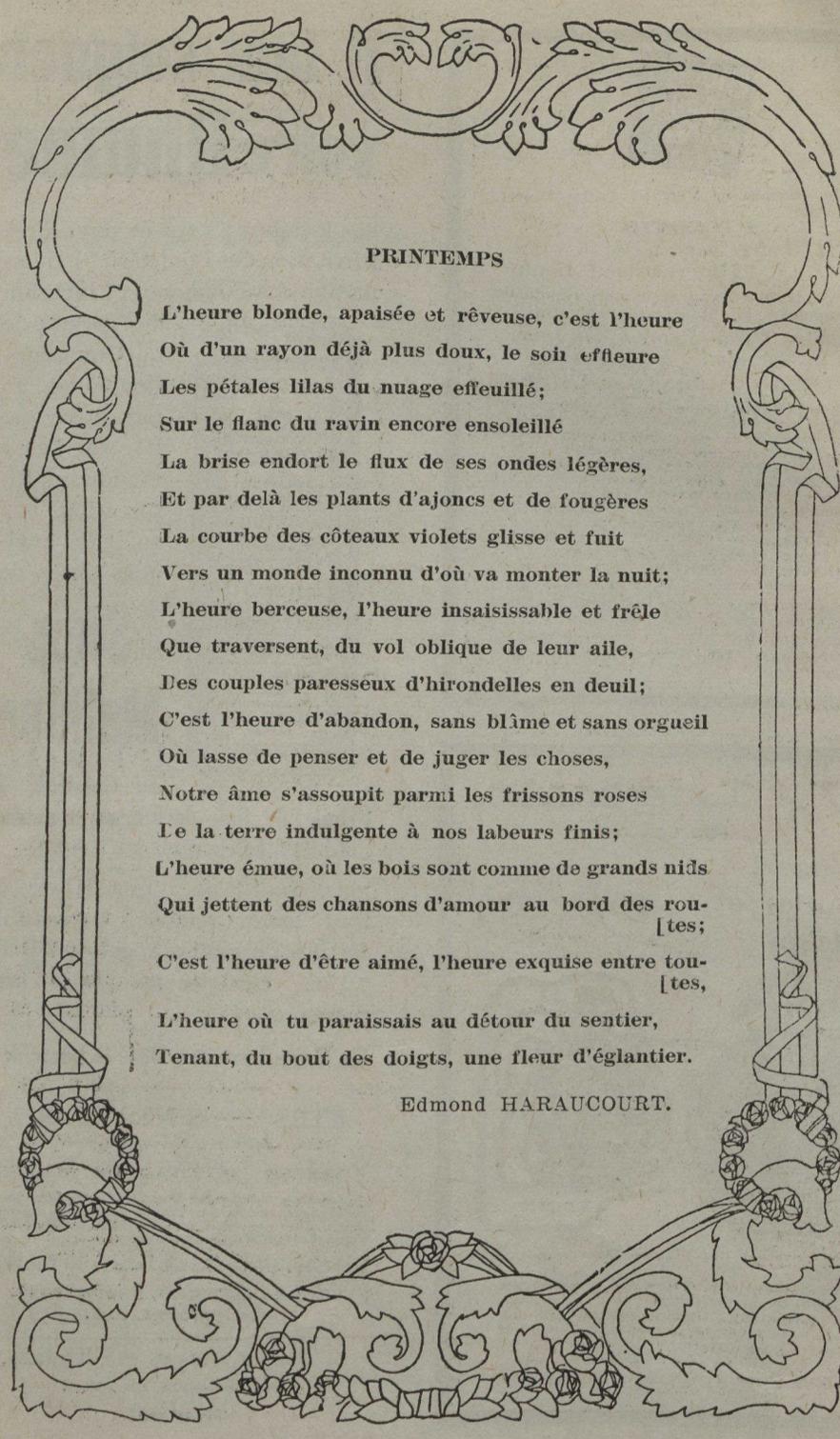
Poudres Nervines de Mathieu

Souveraines contre les Maux de Tête, Migraines, Névralgies, Epuisement Nerveux, Grippe, Surmenage. Elles sont exemptes d'Opium, de Morphine, Chloral et autres drogues dangereuses.

En Vente Partout : 25c. la boîte de 13 Poudres.

CIE J. L. MATHIEU, PROPRIETAIRE
CHERBROOKE, P. Q.

L. Chaput, Fils & Cie, Limitée,
Dépositaires en gros.
Montréal.



PRINTEMPS

L'heure blonde, apaisée et rêveuse, c'est l'heure
 Où d'un rayon déjà plus doux, le soir effleure
 Les pétales lilas du nuage effeuillé;
 Sur le flanc du ravin encore ensoleillé
 La brise endort le flux de ses ondes légères,
 Et par delà les plants d'ajoncs et de fougères
 La courbe des côteaux violets glisse et fuit
 Vers un monde inconnu d'où va monter la nuit;
 L'heure berceuse, l'heure insaisissable et frêle
 Que traversent, du vol oblique de leur aile,
 Des couples paresseux d'hirondelles en deuil;
 C'est l'heure d'abandon, sans blâme et sans orgueil
 Où lasse de penser et de juger les choses,
 Notre âme s'assoupit parmi les frissons roses
 Et la terre indulgente à nos labeurs finis;
 L'heure émue, où les bois sont comme de grands nids
 Qui jettent des chansons d'amour au bord des rou-
 [tes;
 C'est l'heure d'être aimé, l'heure exquise entre tou-
 [tes,
 L'heure où tu paraissais au détour du sentier,
 Tenant, du bout des doigts, une fleur d'églantier.

Edmond HARAUCOURT.

La Revue Populaire

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - - 75 cts

Paraît
**Tous les
Mois**
POIRIER, BESSETTE & Cie,

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

AVIS AUX ABONNES

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

MARS

AU cours du présent mois commence officiellement le Printemps ce qui ne veut pas dire que nous allons jouir d'une idéale température et assister à ce renouveau de la nature si chanté par les poètes.

Habituellement, çà se passe d'une manière plus prosaïque, un soleil pâlot se reflète dans les flaques boueuses des rues et quant à l'apparition des fleurs, si elle a lieu, ce n'est certes pas dans nos jardins mais tout simplement sur les chapeaux qui coiffent ce qu'on est convenu d'appeler la plus belle moitié du genre humain.

Après tout, ce n'est pas moins gracieux, au contraire; au lieu d'une fleur on en voit deux: celle qui est sur le chapeau et celle qui est dessous...

Dans le calendrier romain primitif, Mars était le premier mois de l'année, il était consacré à Mercure, dieu du commerce et un peu aussi des voleurs et on le personnifiait sous la figure d'un homme vêtu d'une peau de louve.

On prétend qu'abondance de biens ne nuit pas c'est sans doute pour cela que Mars déjà pourvu d'un génie protecteur dans la mythologique personne de Mer-

cure fut encore consacré à son parrain le dieu Mars honoré comme régulateur des saisons, laboureur en chef et chicanier de première classe.

Nul n'ignore, en effet, que Mars était le dieu de la guerre. Tant de fonctions lui valaient bien un supplément de noms aussi ce dieu Mars universel s'appelait, selon les circonstances, Mars Gradivus, Silvanus ou Quirinus.

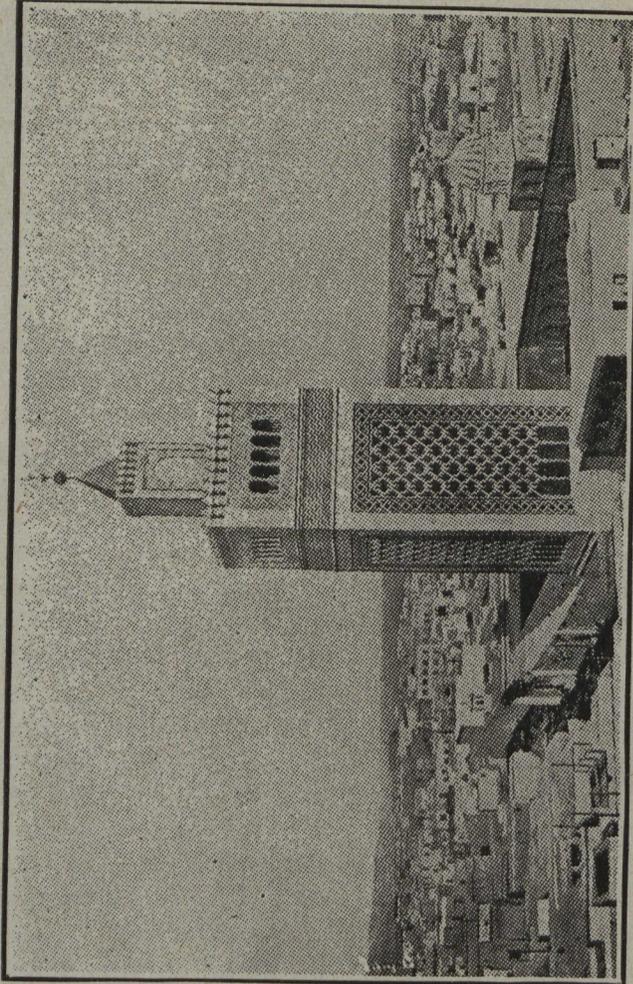
A tout seigneur tout honneur, un si haut personnage était honoré par de nombreux sacrifices; on lui immolait des bœufs, des moutons et des pores. La mythologie ne nous dit pas ce qu'on faisait ensuite des victimes; j'aime à croire qu'on les transformait en appétissantes grillades et en succulent boudin...

Aujourd'hui tout est changé; on ne croit plus au dieu Mars pourtant son culte n'est pas mort, il s'est transformé tout simplement.

On ne lui sacrifie plus ni bœufs, ni pores, ni moutons, c'était sans doute trop peu pour le dieu de la guerre, on lui offre de temps à autre, en holocauste, des armées de centaines de milliers d'hommes.

C'est plus digne de la civilisation...

Roger Francoeur.



VUE GENERALE DE TUNIS.

Au premier plan, la mosquée de l'Olivier et la ville arabe; les maisons à plusieurs étages du second plan appartiennent à la ville européenne.



(Tunis)—Sur la ligne du T. G. M. L'emplacement de l'antique Carthage.

Un Mariage Princier en Tunisie

—o—

UNE INVITATION.—DE TUNIS A LA MARSA.—LES FIANCES.—PRESENTATION AU BEY.—UNE FANTASIA ARABE.—QUELQUES REFLEXIONS.

—o—

Par A. Riou



“Quiconque a beaucoup vu doit avoir beaucoup retenu”, nous dit le fabuliste; pour ma part, j'estime que cette maxime est marquée au coin du bon sens, bien que ne partageant pas entièrement cette opinion, on peut en effet voir beaucoup de choses, sans pour ce'a peupler ses souvenirs; Voir beaucoup n'est rien, voir quel ques choses intéressantes est mieux, voir peu et comprendre est bien.

Cette façon de m'exprimer semblera peut-être bizarre à certains, mais que les sceptiques en fassent par eux-mêmes l'expérience et ils seront rapidement convaincus.

Voir beaucoup signifie peut-être se créer une idée d'ensemble de certains événements, une topographie générale d'un pays, à mon avis ce n'est pas assez; c'est dans l'étude approfondie du détail que se forme l'esprit d'observation, c'est en analysant les coutumes ordinaires et journalières d'un peuple, que l'on arrive à se

former une opinion exacte sur sa valeur, car pour le voyageur, rien ne doit être omis de ce qui se rattache au pays qu'il a l'intention de visiter, et qu'il aura plus tard la prétention de connaître à fond.

J'ai toujours trouvé souverainement ridicule la manière de voyager en vogue depuis quelques années, et je me suis très souvent demandé avec anxiété, quelles pouvaient bien être au retour les impressions de ces malheureux touristes, qui se livrent bénévolement aux soins des grandes compagnies de "voyages à bon marché", telles que Cook, Bædecker, Johanne et consorts. Certes, s'ils ont l'intention de franchir des kilomètres, de voir défiler des poteaux télégraphiques à travers les portières des wagons, et de traverser d'innombrables localités, ils en ont pour leur argent. Mais quel souvenir peut-il bien subsister de cette course affolée, de ces visites rapides aux ruines et aux musées, de ces chevauchées en foule vers les palais du désert, sinon l'impression d'une courbature douloureuse, et l'hallucinante obsession de la voix nasillarde d'un guide obséquieux, psalmodiant d'une voix monotone, les passages d'un livret appris à la hâte, et débités avec le constant souci du pourboire attendu.

Si je parle avec un peu d'acrimonie de ces "excursions", organisées à grands fracas, ce n'est pas que je veuille faire ici leur procès, loin de là. Je sais bien qu'elles rendent des services à nombre de personnes, limitées par le temps et par l'argent, c'est tout simplement parce que ce moyen de voir, me paraît diamétralement opposé au but proposé. La moindre toile cinématographique rendra le même service, avec cette différence, c'est que la dépense sera insignifiante et la fatigue absolument nulle. Que je regarde défiler sur l'écran, les

places publiques d'une localité, ou que je les aperçoive du haut d'un mail lancé au grand trot, je n'y trouverai aucune différence, si ce n'est cependant que dans le premier cas j'aurai la satisfaction de percevoir une vue d'ensemble, tandis que dans le second je n'en saisirai qu'une faible partie.

"Voir" et "voyager", sont deux expressions qui semblent faites pour vivre côte à côte, mais à la condition toutefois que l'on sache "voyager" pour "voir". Tout est là, et si je me permettais de don-



Je plains les touristes qui se livrent aux grandes compagnies de voyages à bon marché.

ner un conseil à mes lecteurs, je leur dirais: "Au lieu de chercher à voir beaucoup en une seule fois, voyez simplement un peu chaque fois, et vous en éprouverez une intense satisfaction. Dans ces conditions seulement, il vous sera donné de posséder des souvenirs et de les faire revivre plus tard, n'est-ce pas là le but cherché par tous les "globe-trotters"?"

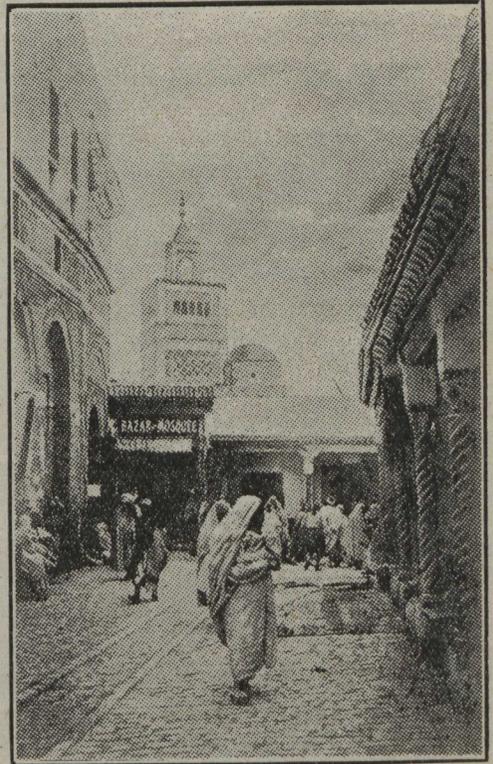
De toutes mes pérégrinations pourtant nombreuses à travers le monde, j'ai toujours précieusement conservé les impressions de mes voyages en Orient. Elles se

détachent plus vivement dans mon esprit que toutes celles ressenties dans des lieux différents. Lorsque j'évoque les quelques années passées sous le flamboiement d'or de ces pays de rêve, je perçois avec une netteté vraiment extraordinaire, jusqu'aux plus petits détails, aux plus infimes particularités des mœurs curieuses des peuples entrevus.

Pourquoi des faits insignifiants par eux-mêmes, sont-ils restés gravés dans mon cerveau avec cette netteté impressionnante? Je ne puis à vrai dire en donner une raison plausible, mais j'ai tout lieu de penser que l'ambiance d'un pays agit d'une façon spéciale sur le système nerveux de ceux qui le visitent. Pour moi, à peine avais-je mis le pied sur la terre d'Afrique que j'étais conquis. Le ciel bleu, le soleil éclatant, la végétation spéciale aux pays chauds, la diversité des races, les couleurs vives et chatoyantes des costumes, tout était sujet à surprises et à surprises agréables. J'aime l'Orient, comme d'autres aiment le pôle, "pour lui-même" et je crois que c'est bien là l'unique, la seule raison.

Dans cette disposition d'esprit, chercher à se documenter, à s'initier aux mœurs et aux coutumes, s'efforcer de "voir" en un mot, est chose facile et attrayante; ce que l'on entreprend avec plaisir est toujours intéressant et le plus souvent bien fait. Je n'ai pas la prétention d'insinuer que mes remarques seront du goût de tout le monde, chacun voit à sa manière et interprète à sa façon, mais telles qu'ils sont j'aime mes souvenirs, et ce m'est toujours une satisfaction profonde que de me les remémorer. Je vous les offrirai pour ce qu'ils valent, trop heureux s'ils réussissent à vous distraire et à vous faire oublier pendant quelques minutes les mille et un soucis quotidiens.

Or donc, par une de ces après-midi exquises du mois de mai, je prenais le frais sous la vérandah de ma petite maison du Belvédère à Tunis, et je savourais la douceur nonchalante des choses, dans cet état de demi-sommeil si cher aux orientaux. L'air était pur comme du cristal, le ciel d'un bleu de turquoise, et le soleil



Tunis.—L'entrée des souks.

dardait ses rayons brûlants sur les murailles blanches des villas voisines. Devant moi s'étendait comme un océan de verdure, la perspective du parc avec ses palmiers touffus, dont la brise légère faisait onduler les branches et frissonner les feuilles ténues. Tout était calme dans le voisinage, chacun reposait à cette heure

de sieste quotidienne et le silence n'était troublé à de rares intervalles que par l'aboïement rauque d'un chien Kabyle, le grincement d'une noria (puits arabe), ou le coup de trompe un peu enrôlé du petit tramway de l'avenue de Paris.

J'éprouvais cette langueur délicieuse qui est spéciale aux pays chauds, sensation étrange qui grise voluptueusement, anéantit l'énergie musculaire et par contre avive l'imagination et la fait se mouvoir dans un dévergondage d'images qui se présentent et disparaissent avec la rapidité d'un film de cinématographe.

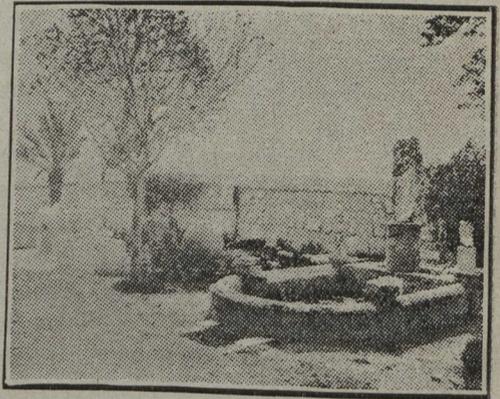
Je ne fus pas peu surpris d'être brusquement tiré de ma rêverie, par le coup sourd du lourd marteau de bronze heurtant la porte en ogive de ma maison mauresque, je pestais contre l'intrus qui venait rompre le charme de mon farniente, lorsque Ali, mon domestique, vint me prévenir qu'un officier beylical me demandait au salon. Le temps de réparer à la hâte le négligé de ma toilette et je me rendais au devant de mon visiteur.

C'était un fort beau garçon de 25 ans environ à l'œil vif et noir, à la fine moustache en croc, portant avec une grâce élégante la tenue de lieutenant de la garde du bey. Il avait fort belle mine sous sa chechia rouge à gland de soie noire et l'uniforme, sorti des mains d'un bon tailleur, mettait en valeur un torse d'athlète, et une taille cambrée, comme si elle eût été prise dans un corset. Je connaissais ce jeune officier pour avoir fait sa connaissance au palais du Bardo un jour de réception; nous avons bavardé tous les deux assez longtemps et je lui avait fait promettre de ne pas publier le chemin de ma maison, il m'avait promis sa visite et en bon musulman qui promet, il tenait parole.

Je fus heureux de le voir, car il m'était

d'abord extrêmement sympathique, en second lieu était instruit et enfin, il possédait assez convenablement le français pour soutenir une conversation sans qu'il me fut besoin d'user de truchement, ce qui était pour moi un véritable supplice.

—Je m'excuse d'être venu te déranger à cette heure insolite, me dit-il, après que nous eûmes échangé les "Salamaleks" d'usage, mais je passais non loin de chez toi, et j'avais grand besoin de te voir. Je me suis donc permis d'entrer.



Carthage: Le Jardin des Pères Blancs.

Le jardin des Pères Blancs contient quelques-unes des ruines qui n'ont pu prendre place dans le Musée

—Tu as bien fait, répliquai-je, tu sais que tu es toujours le bienvenu dans ma maison. Je me plains seulement que tu y viennes trop rarement. Puis-je t'être utile, parle, je serai heureux de pouvoir t'être agréable.

L'officier salua gracieusement en portant la main droite à son cœur puis à son front, et avec un sourire répliqua:

—Sois tranquille, je viens te demander

en effet un service, que tu ne me refuses pas j'espère. Je me marie dimanche à la Marsa, et je viens t'inviter à ma noce. Si tu acceptes tu me feras beaucoup d'honneur, j'aurais beaucoup de peine si tu me refusais.

— Mes félicitations, répliquai-je, sois tranquille, j'accepte de grand cœur et tout le plaisir sera pour moi.

Alors, en dégustant la tasse de café Maure qui accompagne toute visite, et en grillant une cigarette, j'interrogeai le jeune guerrier sur son roman d'amour. Il sembla profondément étonné de mes questions et ne put s'empêcher de sourire en voyant mon air stupéfait.

—Ma fiancée, me dit-il, je sais qu'elle s'appelle Aïcha, et qu'elle est la fille du bey et d'une de ses femmes, mais je ne la connais pas, je ne l'ai jamais approchée. Il ne me sera permis de la voir que lorsque nous serons mariés.

—Mais alors, objectai-je, tu risques d'épouser une jeune fille laide, difforme?

—Non, fit-il, je sais qu'elle est belle, douce, et qu'elle saura commander à ses femmes. D'ailleurs tu n'ignores pas que c'est un grand honneur pour ma famille de me voir épouser une des filles du souverain. Son Altesse assistera à la cérémonie, tu seras présenté. Je t'attendrai à neuf heures du matin à la gare de la Marsa, sois exact, je veux te conduire moi-même, j'espère que tu ne t'ennuieras pas?

Nous conversâmes encore quelques instants et le jeune amoureux prit congé après une ultime recommandation.

J'étais singulièrement heureux de cette invitation qui allait me permettre d'assister aux premières loges, à une cérémonie musulmane importante et de soulever un coin du voile qui cache si jalousement les intérieurs arabes aux yeux profanes de

l'étranger et surtout du "Roumi" (chrétien.)

—Tu vas au mariage de Si Mohammed, me dit Ali. Tu as de la chance; tu vas en boire de la "gazouze" (limonade)! et puis tu verras la "fantasia"!

J'avoue que la perspective de la "gazouze", me laissait indifférent, mais pour ce qui était de la "fantasia", je me fai-



Tunis.—Une vieille rue du quartier arabe.

sais une véritable fête d'y assister et de me rendre compte par moi-même de l'exactitude des récits de certains voyageurs, lesquels m'avaient prodigieusement intéressés.



Ce dimanche-là, contrairement à mes habitudes, j'avais quitté mon lit de bonne heure et je m'étais précipité à la fenêtre

de ma chambre pour m'assurer de l'état de la température. La journée s'annonçait belle à souhait, pas de vent, ce qui était une véritable chance, car le vent à Tunis est bien la chose la plus désagréable que je connaisse. Malgré les tonnes d'eau que la municipalité prévoyante, fait jeter sur les chaussées, la poussière reprend toujours le dessus, et cela se comprend, si on songe à la chaleur extrême emmagasinée dans le sol. Je ne sais rien de plus horrible que ces tourbillons blanchâtres qui vous assiégent, vous couvrent des pieds à la tête, et vous brûlent les yeux, au point de déterminer le plus souvent des ophthalmies quelquefois purulentes. Or rien de tout cela, une petite brise fraîche, une rosée bien-faisante, en un mot la température idéale.

Ma toilette terminée je m'achemine tranquillement vers la Marine où je prendrai le petit train électrique de La Marsa, qui doit me mener au but de mon voyage. Peu de voyageurs à cette heure matinale, seuls quelques vieux Juifs à barbes blanches, aux culottes bleues bouffantes et aux souliers vernis surmontés de bas blancs, encadrent leurs têtes coiffées de turbans sombres, aux portières des wagons. Dans les compartiments de premières classes, j'aperçois cependant une assez grande quantité d'officiers beylicaux. Les jeunes, ceux de la nouvelle école, portent un costume identique à celui de nos officiers d'infanterie, sauf les épaulettes et le képi, mais les vieux, les vétérans, ont religieusement conservé la tenue des officiers de l'empire. Tunique longue à une seule rangée de boutons, dont la jupe se plisse et ballonne au-dessus de la taille, hausse col doré rehaussé d'un croissant, pantalon à la hussarde, et sabre à fourreau de cuir dont les doubles bélières, forment un enchevêtrement bizarre le long du corps. Je vois là des commandants, des colonels, des

capitaines en quantité. Dieu que d'officiers pour si peu de troupes! et sur les poitrines comme sur les hausses cols, s'étaient orgueilleusement les croix d'officiers ou les cravates de commandeur du Nïchan-Iftican.

Le train va partir, encore un officier qui court, très vieux, très cassé, la barbe blanche et la chechia énorme enfoncée jusqu'aux yeux, celui-là n'a pas de sabre, il a préféré le remplacer par... un parasol!

Un coup de sifflet aigu, le courant s'établit en grondant, faisant vibrer le plancher des wagons et très doucement le convoi se met en marche. Nous longeons d'abord la promenade de la Marine plantée d'arbres constamment verts, à droite, de fort belles maisons européennes s'ornent de balcons merveilleusement fleuris, puis insensiblement voici le port avec ses paquebots rangés le long des quais, ses bâtiments, ses hangars, ses amoncellements de marchandises; ici la flottille des barques de pêche dont les voiles brunes se blottissent contre les mâts, là, des voiliers qui chargent ou déchargent leur marchandise et attendent le moment de prendre le large.

Le train court maintenant le long du canal qui relie Tunis à la Goulette, car cette dernière ville est le véritable port. On se prend à regretter que cette cité merveilleuse, la perle du continent Nord Africain, soit ainsi condamnée dans son commerce maritime, par l'insuffisance de ses moyens d'accès. Sur la gauche, le lac de Tunis étale le miroir d'argent poli de ses eaux, sur lesquelles planent d'un air nonchalant les flamands couleur d'aurore.

La Goulette! quelques minutes d'arrêt, juste assez pour entrevoir un bassin dans lequel s'entassaient les balancelles et les barques et le train roule de nouveau, longe les vieilles fortifications, les murs blancs

surmontés de créneaux de la nouvelle école, ainsi qu'un amas de vieilles maisons juives, destinées à faire place sous peu à de somptueux immeubles de rapport.

Encore un arrêt, Goulette-Casino, la dénomination suffit. Nous apercevons le vaste bâtiment construit en bordure de la



Une bédouine.

mer, dont les blancs minarets viennent profiler dans les légères vagues bleues, la sveltesse et l'élégance de leurs formes harmonieuses.

Ce sont ensuite les petites stations de Khérédine avec son palais, le Kram avec sa verdure et sa plage minuscule, Douar-Chott et ses lacs d'eau salée, Salambo dont le nom évoque l'épopée si merveilleuse-

ment décrite par Flaubert. Enfin sur la hauteur dominant les ruines de l'ancienne capitale Punique, la cathédrale de Cartrage s'élève blanche et monumentale.

Je jette en passant un coup d'œil aux ruines de l'antique et célèbre cité, mais mon regard se reporte sur le merveilleux panorama de Sidi-bou-Saïd, oasis de verdure juché comme un nid d'aigle sur le sommet des falaises. Enfin le train ralentit, un coup de sifflet stride dans l'air, les roues grincent sous les freins qui les compriment, et nous stoppons à la gare de la Marsa, point terminus de la ligne. Je suis exact, neuf heures moins cinq pointent au cadran de l'horloge, je gagne tranquillement la sortie, mais à peine sur le chemin une voix joyeuse retentit.

—Mabrouk! (joie et bonheur), je t'attendais, au moins tu es exact, c'est très bien; d'abord les français sont toujours exacts! Et dans son contentement mon jeune ami m'embrasse à la façon arabe, un peu comme le font entre eux, nos ecclésiastiques.

Mon lieutenant est joyeux, sa figure s'illumine, il est flambant dans un uniforme tout neuf qui le gante à ravir, et ses mains fines et nerveuses arrêtent au passage les officiers venus pour assister à la cérémonie.

Lui-même fait monter ses hôtes en voiture, puis lorsque le dernier véhicule s'est éloigné, il sourit, m'offre une cigarette et m'entraîne vers son "buggy", auquel est attelé un magnifique étalon arabe plein de feu.

A peine a-t-il rendu la main, que le cheval énérvé par l'attente, bondit sur la route et s'élance comme une flèche dans la direction de la Marsa. Le spectacle est unique au monde, au pied de la colline, la petite ville groupe peureusement ses maisons blanches, ses palais de marbre, ses

luxueuses villas. Comme une large écharpe d'azur frangée d'argent la mer drapée de ses mille plis soyeux les grèves de sable fin qui viennent mourir au pied des habitations. Dans le lointain s'étale dans toute la splendeur de son indescriptible coloris, la Méditerranée unie comme une glace, dont le bleu sombre se pique par instants d'une voile blanche fuyant vers l'horizon. Le ciel est d'une pureté irréelle, la température douce, les champs d'un vert tendre, à la pointe des fougères brillent comme de purs diamants des gouttes de rosée qui s'irisent au contact des rayons du soleil; tout est calme, tranquille, seul le bruit des fers du cheval martelant la route, ou le cliquetis de son mors d'acier secoué nerveusement, trouble le silence ambiant.

Mon guide très occupé à maintenir dans la bonne direction son fougueux trotteur et sans doute aussi plongé dans son rêve d'amour, respectait mon mutisme. Peut-être était-il sensible à l'impression puissante qui se dégageait de ce paysage cependant connu de lui, peut-être aussi ressentait-il cet orgueil de l'Oriental en face de mon étonnement et de mon admiration pour ce tableau, coin perdu de sa patrie, dans lequel s'était doucement écoulée sa jeunesse, où il avait élaboré ses rêves d'avenir.

La route tourne brusquement et nous nous engageons à grande allure dans un sentier à pic dont la déclivité me donne le frisson. Je sursaute, mon compagnon se met à rire, le charme est rompu, je reviens à la vie réelle.

—Ne crains rien, "Mektoub" a le pied sûr, il connaît le chemin. Tiens voilà la maison là-bas dans les arbres.

Son doigt se pointe vers un bouquet de thuyas et de tamaris, au milieu desquels j'entrevois les colonnes blanches et légè-

res d'une habitation somptueuse. De tous côtés aux environs je vois maintenant des voitures qui dévalent sur les routes et par intermittences je perçois des coups de feu et des "you-you" joyeux. La fête est commencée.

—Ils font parler la poudre aujourd'hui, me dit MoHamed, ils sont heureux de faire du bruit, cela les amuse.

Mektoub a sûrement un pied de cha-mois, car il a descendu le raidillon à une allure d'oiseau et maintenant nous arrivons devant un portail qu'il franchit à grande allure pour s'arrêter au milieu de la spacieuse cour d'honneur.

Dans la maison tout est en mouvement, les serviteurs affairés se précipitent, et les invités groupés par sympathie causent en grillant des cigarettes. Les redingotes noires voisinent avec les burnous de fine laine blanche, mais la chechia rouge vif jette une note gaie sur les costumes un peu sombres de certains personnages à l'air grave et compassé. Je me plais à regretter l'introduction des modes européennes adoptées par certains personnages officiels, combien l'ample costume oriental s'adaptait mieux à leur tournure et dégageait leurs mouvements.

Je suis présenté aux invités de marque, il y a là des notaires arabes, des "oukils", des fonctionnaires du palais, des représentants des "Habous", des "toubibs" (médecins) et aussi des officiers, camarades du fiancé. Je retrouve également nombre d'européens français ou italiens, amis de la famille, négociants, banquiers, ou rentiers, et je pénètre avec le père de mon ami dans une vaste salle au milieu de laquelle trône une table immense surchargée de flacons et de pâtisseries.

Que de sucre, que de sirops! c'est une avalanche de beignets au miel de gâteaux sucrés, de fondants, de confitures et je

sens mon coeur s'affadir au contact de toutes ces douceurs. Pourtant il faut prendre place sur le large divan qui entoure le salon et faire honneur aux sucreries que me présentent inlassablement deux grands diables de domestiques à figures bronzées, dont les mollets nus émergent d'une culotte bouffante de toile blanche.

Je fais contre fortune bon cœur, car je me rends compte que ce serait froisser ces braves gens en ayant l'air de faire fi de leur confiserie. Pourtant je ne suis pas au



Un intérieur arabe.

bout de mes peines, car bientôt on attaque les liquides, la fameuse "gazouze" dont me parlait Ali. Si encore c'eût été de la limonade! mais je considère avec anxiété ces carafes qui recèlent dans leurs flancs de cristal des liquides étranges, dont les nuances polychromes me font trembler à l'avance. Il y a des boissons bleues, roses, jaunes, vertes, toutes les couleurs sont représentées, et dans toutes, je retrouve le goût d'un parfum spécial, dans lequel domine l'essence de rose.

Heureusement le supplice prend fin, car au moment où je me rince la bouche avec un verre d'excellente "boukha" (eau de vie de grain), une salve de coups de fusils

se fait entendre, une musique entonne l'air beylical, mes hôtes se précipitent vers la cour, et Son Altesse En Naceur bey, possesseur du royaume, descend de voiture au milieu des "vivats" et des saluts des invités, accompagné de son officier d'ordonnance.

J'avais eu l'occasion de voir le Souverain à plusieurs reprises, mais seulement au cours de visites officielles dans son palais du Bardo, ou encore de l'entrevoir dans son carosse bleu garni de glaces, traîné par six mules blanches attelées à la daumont. J'avais trouvé que sa physionomie reflétait l'ennui, il m'avait paru morose sous son lourd costume chamarré d'or et constellé de décorations. Ici, dans cette fête familiale, je l'ai vu tel que je me le représentais, c'est-à-dire un monarque débonnaire, facilement accessible, bien que possédant au suprême degré cet air de noblesse et de race qui est un héritage atavique de sa longue lignée de souverains.

Simplement vêtu d'une redingote noire et d'un gilet blanc, coiffé de la traditionnelle chechia, un bon sourire sur les lèvres, Mohammed En Naceur Bey, semblait heureux d'avoir dépouillé son caractère officiel, et serrait avec effusion les mains des personnes qui lui étaient présentées. J'eus cet honneur, et je me plus à constater que mon titre de Français, éveillait sa bienveillance et sa cordialité; il aperçut à ma boutonnière la rosette d'officier du Nichan et me complimenta de l'avoir arborée et de la porter "avec joie et bonheur". Puis il pénétra dans le salon de famille pour s'entretenir avec ses proches, et je me trouvai en tête à tête avec le général Valenzi son officier d'ordonnance, grand chancelier de l'ordre du Nichan.

Je croirais manquer à tous mes devoirs

si je ne disais quelques mots du général dont la physionomie est à peu de choses près aussi populaire en Tunisie que celle du Souverain. D'une correction parfaite, d'une élégance toute parisienne, et d'une éducation extrêmement soignée, le général Valenzi avec sa figure fine et distinguée est le type accompli du diplomate. Français de cœur, se tenant en relations constantes avec Paris, il a su mettre son influence au service de la nation protectrice, et par là même renforcer le courant de sympathie qui existe entre l'Élysée et la Cour beylicale. Très modeste malgré ses hautes fonctions, il a eu le talent de vivre dans une cour orientale, aux côtés du monarque, tout en gardant son indépendance absolue, et en se tenant au-dessus de toutes les petites manœuvres des courtisans. Son prestige s'en est accru d'autant et son nom restera considéré à Tunis comme celui d'un homme d'honneur et de haute probité. Si les hasards de la vie permettent que ces quelques lignes lui tombent un jour sous les yeux, qu'il les considère comme l'expression d'un hommage respectueux, ainsi que des regrets éprouvés de n'avoir pu, pour nombre de raisons, pénétrer plus avant dans son intimité. Le général Valenzi est sans contredit un des hommes éminents de la Tunisie et sa documentation au point de vue de ce pays et de son histoire est et restera précieuse à tous les points de vue.

La visite royale est terminée, Son Altesse quitte la maison, accompagnée de la famille et remonte en voiture respectueusement saluée par la foule des invités rangés sur son passage. La fête va maintenant commencer au sens propre du mot; déjà les tambourins et les "darboukas" résonnent, les coups de fusils se succèdent, les rires éclatent.

Les "chaouchs" transportent le long

du mur de la cour, de nombreux fauteuils, on m'incite à y prendre une place et bientôt apparaît une troupe de cavaliers arabes qui vont se ranger dans un angle opposé. La "fantasia", va commencer, et pour tous ces tunisiens, fils du désert, ayant conservé dans le sang le goût des antiques chevauchées, ce sera la partie la plus intéressante du programme.

Un à un les cavaliers se présentent, ils sont droits sur leurs selles, emboîtés entre les trousquins, les pieds enfouis dans les larges étriers de cuivre; les croupes fines et musclées des petits chevaux à têtes mutines disparaissent sous des housses de soie et de satin aux couleurs éclatantes, ils rongent leurs mors et "encensent" de la tête, en faisant miroiter au soleil les glands d'or accrochés aux œillères.

Drapé dans son burnous blanc, le long "moukala" (fusil) sur le bras, le cavalier se place sur la piste, et se tient immobile attendant le signal. Brusquement un coup de gong retentit, le cheval bondit enlevé par un poignet nerveux, il saute, rue, se cabre, s'élance au galop, s'arrête, volte et virevolte, pendant que les joueurs de tam-tam groupés au centre de l'arène excitent monture et cavalier par des roulements répétés et des interjections gutturales. Puis ce sont les phases d'un combat contre un ennemi invisible, l'homme fait corps avec sa monture, il se penche, s'accroupit, se glisse le long de ses flancs, fait feu de son long fusil, se courbe, se relève, pendant que l'animal couvert de sueur galope éperdument, soulevant de ses pieds grêles une poussière fine qui scintille sous les rayons du soleil. La passe est terminée, les bravos éclatent les "you-you" retentissent et le cavalier fier de son adresse, va se placer dans un coin ombreux, les yeux encore enfiévrés, les narines dilatées par l'odeur de la poudre.

Le défilé se poursuit inlassablement pendant des heures, avec des variantes, des exercices différents, chacun voulant faire preuve d'une souplesse et d'une agilité supérieure.

M'Hamed m'entraîne avec lui, il veut me faire visiter son installation nouvelle; les salles de ce palais d'été sont splendides avec leurs mosaïques de porcelaine, la fine dentelle des rosaces dans lesquelles s'enchassent des milliers de minuscules vitraux multicolores. Une fraîcheur agréable vous enveloppe, une quiétude spéciale vous envahit, le bruit ne pénètre pas au



Un coin de jardin à la Marsa.

travers des murs épais, c'est bien là l'endroit rêvé pour cette solitude à deux, cette intimité si douce pendant les premiers mois de la vie conjugale. Pourquoi faut-il que ce prestigieux décor soit abîmé par la présence de quelques meubles modernes du plus mauvais goût.

—Tu vois, me dit mon guide, j'ai meublé ma maison à la française, tu ne diras plus que nous sommes des sauvages.

Je me force à sourire, pourquoi le froisser, il paraît si fier de ses achats, mais in petto, je déplore la disparition des grands coffres aux incrustations de nacre, les divans bas et profonds, les consoles au tra-

vail exquis, et je trouve hideux ce mobilier du faubourg St-Antoine, qui sent encore le vernis au tampon et la colle forte.

Ma visite se termine par le jardin immense, planté d'orangers et de citronniers, parmi lesquels courent en cascades de minuscules ruisseaux servant à l'irrigation. Au loin la mer profile sa nappe éclatante et sur la droite s'estompent à l'horizon les derniers contre-forts de la chaîne du Zaghouan; dont les crêtes pointues se noient dans une brume violacée.

Dans la partie réservée aux femmes, se déroule une cérémonie spéciale, la jeune fiancée reçoit ses invitées et leur fait les honneurs du "gynécée". M'Hamed m'apprend que dans la matinée il y a eu un petit incident regrettable. La dame d'un consul admise à visiter la jeune femme se serait permis de prendre des vues à l'aide d'un appareil photographique. Ce manquement aux règles inflexibles de la loi Musulmane a failli soulever l'indignation générale, mais tout s'est arrangé pour le mieux, devant la bonne foi de l'étrangère, qui vidant aussitôt son appareil a détruit illico les films incriminés.

L'officier sourit en me racontant le petit scandale.

—Vois-tu, me dit-il, c'est ce que vous autres français vous appelez "Une tempête dans un verre d'eau". Un jour viendra où nous aussi nous pourrions conduire nos femmes dans le monde, mais il faudra du temps avant que les musulmans, et surtout les femmes, s'habituent à cette idée.

Je reste surpris de ce raisonnement, j'étais loin de supposer que ce jeune officier amoureux eut une âme de révolutionnaire.

Nous rejoignons la cour, où la fantasia se poursuit au milieu des coups de feu et des roulements de tambour, et malgré l'insistance de mon compagnon qui cher-

che à me retenir, je manifeste mon désir de rentrer à Tunis où m'appellent des obligations multiples.

M'Hamed reprend sa place sur le "buggy", "Mektoub", heureux de prendre l'air piaffe avec rage, et je quitte le petit palais de La Marsa, poursuivi par les "Mabrouk" (bonne santé, bonheur) de

mes nouvelles connaissances.

Nous prenons la grande route toute blanche sous le soleil de l'après-midi, et à grande allure nous filons vers la gare dont les murs blancs se découpent au loin, là-haut, à travers le feuillage vert-tendre des oliviers centenaires.

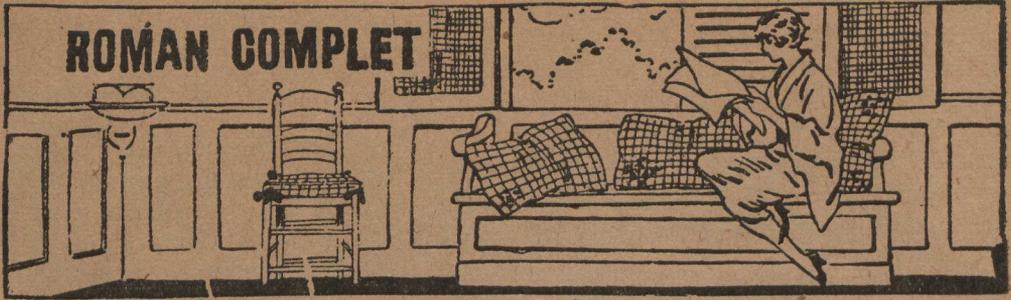
L'ABSENCE

Je suis loin, et les monts dressés comme un rempart
Déroulent entre nous les perspectives bleues:
Mais qu'importent l'espace et le nombre des lieues?
Les monts m'éloignent moins de toi que ton regard.

Le vent passe et fleurit: c'est toi que je respire;
Il passe en m'effleurant: c'est toi qui me soutiens;
Les astres sont des yeux qui ressemblent aux tiens,
Mais leur sourire a plus d'amour que ton sourire.

Quand mon exil bénit la main qui m'exila,
O chère âme, comment et pourquoi maudirais-je
L'absence qui rapproche et l'adieu qui protège?
Je ne suis près de toi que quand tu n'es plus là.

Edmond HARAUCOURT.



Marie Van Diemen

I

DEUX COMPAGNONS DE VOYAGE

×

Le matelot de vigie cria : Terre ! Terre !

Toutes les têtes se découvrirent et un soupir d'allègement souleva les poitrines. En un instant les passagers du bâtiment "l'Insulinde" se trouvèrent sur le pont et appuyés contre les bastingages, ils fixèrent leurs regards sur la grande île signalée à l'horizon.

Elle apparaissait comme un point, bercée par les flots bleus, baignée dans les brumes vaporeuses et déjà chaudes du matin. Il était impossible d'en distinguer l'aspect ; mais, l'imagination venant en aide aux souvenirs et aux récits des voyageurs, une partie de ceux qui la voyaient lentement grandir entre ses doubles voiles d'azur la considérait déjà comme une terre promise.

Deux jeunes gens se faisaient surtout remarquer parmi les passagers ; l'impatience d'aborder, la joie reflétée sur leurs visages, l'enthousiasme juvénile qui se

trahissait dans leurs paroles, leurs regards, le son de leurs voix, tout concourait à les rendre intéressants pour l'observateur.

Le plus âgé des deux, d'une taille haute et déjà robuste, avait les cheveux d'un blond pâle, les grands yeux bleus paisibles et rêveurs, traversés rapidement par des éclairs qui leur donnaient un éclat irrésistible. Il possédait le front d'un penseur, mais la jeunesse de son sourire rachetait cette gravité précoce.

Dans la façon dont il dressait sa haute taille, dans le geste de sa main blanche, mais forte, dans l'accent grave de sa voix d'une sonorité pleine, on retrouvait l'indice d'une force latente que peut-être il ignorait encore, mais qui pouvait faire de la vie de ce jeune homme une existence justement enviée.

À le voir, à l'entendre, on le jugeait, on l'appréciait vite. Il appartenait à la classe de ceux qui s'imposent non pas seulement à leurs amis, mais à leurs contemporains. Il devait peu lui importer d'avoir un nom vulgaire, sûr qu'il était de l'apprendre un jour à tous.

Tandis qu'il attendait que l'île signalée découpat les sinuosités de ses baies et les fantaisies de ses promontoires, qu'elle

indiquât l'obscurité de ses forêts de mangliers, la grâce de ses jardins et répandit le parfum de ses vergers, on lisait tout à tour sur son visage la trace de ses pensées.

— Abel, lui dit son compagnon de route on croirait que vous allez prendre, comme un roi, possession de la terre que nous avons en vue.

— Vous avez raison, Jacques : vous et moi, nous possédons une puissance que nul ne saurait nous ravir : la jeunesse qui porte à tout oser, la volonté qui atteint son but quel qu'il soit. Nous sommes également pauvres, et je ne sais quoi me dit que nous deviendrons riches, heureux, envieux à l'âge où l'on comprend, où l'on sent tous les bonheurs de la vie.

Vous avez un réel talent de peintre, et vous entrez dans le pays des sultans, où la féerie côtoie la réalité. Tandis que l'art est à son apogée dans notre vieille Europe, cette jeune terre, sortie de la mer, comme un bouquet de fleurs enfermé dans une corbeille de corail, a besoin d'être initiée aux choses intelligentes.

Vous écrivez comme vous peignez ; il vous sera donc possible de rapporter dans notre patrie un livre unique, inattendu, qui sera pour la science une révélation, tandis qu'il charmera l'imagination mieux que les plus belles légendes orientales. Huit jour vous suffiront pour vous faire connaître.

— Je n'attends point un si rapide succès, répondit Jacques Orsay, mais j'ai un bon courage, et je compte sur vous.

— Sur moi ! répliqua le passager blond avec une sorte d'épouvante.

— Mais sans doute : moi j'arrive à Java sans y connaître un Européen, un Chinois, un naturel ; mais vous êtes patroné, vous !

— Oui, dit Abel, ma fortune repose sur une carte, c'est-à-dire une lettre de recommandation.

— Le nom du signataire de cette lettre

lui donne une grande valeur. Le vainqueur de la bataille des Dunes ne doit pas être prodigue de ce témoignage de sympathie.

— C'est vrai, répondit Abel ; l'amiral Tromp est un de ces hommes dont le suffrage conserve d'autant plus de prix qu'il s'en montre moins prodigue. Je ne vous ai jamais raconté comment il devint mon protecteur. Je dois cette noble amitié à une audace enfantine.

Le récit des aventures merveilleuses de Martin Tromp est le premier dont j'aie gardé le souvenir. Chaque fois que mon père croyait devoir se plaindre de mon obstination, de ma paresse, des terreurs que me causait l'obscurité, de la réputation que m'inspiraient les livres, il me répétait :

— Tu ne seras jamais rien ? il fallait voir Martin Tromp à ton âge !

Je concluais de cette phrase, servant de point final à toutes les admonestations paternelles, que Martin Tromp avait été un enfant prodige, et que, placé dans des circonstances exceptionnelles, il s'en était tiré avec la présence d'esprit, le courage et le sang-froid d'un homme.

Jamais mon père ne m'avait raconté l'histoire merveilleuse de Martin Tromp ; sur le point de l'interroger à ce sujet, j'hésitais comme si la réalité eût été capable d'amoindrir le rôle de héros précocement joué par le fils d'Harpert Tromp.

Je désirais cependant apprendre comment on devient travailleur et brave comment on mérita de voir son nom cité par les pères comme un modèle aux autres enfants... Un matin, après avoir revêtu mes plus beaux habits, je quittai furtivement la maison et j'enfilai au hasard plusieurs rues, comptant sur la Providence pour me fournir les renseignements dont j'avais besoin.

Un brave matelot que j'aperçus sur le port, les mains dans les poches et mâchant sa chique en regardant les approches

de départ d'un navire, m'inspira une confiance suffisante, et je me risquai à lui demander :

— La maison de Martin Tromp, s'il vous plaît ?

Le matelot fit une sorte de salut au moment où je prononçais ce nom, puis il nomma une douzaine de rues, en coupant ses indications par des "tournez à gauche" ou bien "prenez à droite", de telle sorte que je me trouvais aussi embarrassé qu'avant de l'avoir interrogé. Une pauvre femme, qui se tenait à côté de nous, sourit doucement :

— Les malheureux et les matelots connaissent également la maison du fils d'Harpert, me dit-elle ; viens, petit, c'est mon jour d'aumône, je te conduirai.

Je remerciai le matelot et je suivis la pauvre femme.

Nous arrivâmes dans une jolie maison, propre, luisante, comme elles sont toutes en Hollande ; la porte en était ouverte, et je vis dans le vestibule une servante d'un âge mûr, encore fraîche, blanche et souriante. Elle avait relevé ses manches de fine toile au-dessus du coude, et prenait, l'un après l'autre, de beaux pains ronds, encore tout blancs de la farine qui poudrait ses mains et ses bras.

Elle les tendait à des mères amaigries, à des aïeules incapables de gagner un florin dans une année, à des estropiés à qui Dieu retire la joie du travail.

D'un autre côté du couloir se trouvait un groupe composé de marins ; les uns, déjà hâlés par la brise salée, étaient dans la force de la jeunesse ; les autres ne gardaient plus l'adresse nécessaire pour nouer ensemble deux bouts de filin ; les derniers attendaient l'âge de grimper aux corlages et d'être fouettés avec le chat à neuf queues dans l'espoir de changer le vent. Je me glissais au milieu de ces derniers.

Un instant une femme en deuil, tenant deux nourrissons dans ses bras, quitta la salle

donnant sur le vestibule. Un beau jeune homme l'accompagna sur le seuil en lui adressant des paroles d'encouragement.

Le tour des marmes était venu, et un matelot entra. Il prononçait le mot "passe-droit" la voix du beau jeune homme répondit par le mot "discipline", puis l'entretien s'engagea, et, son audience terminée, le matelot sortit de la salle en se dandinant sur les hanches avec un air de visible satisfaction.

Les novices, les mousses, les vieux marins passèrent, chacun à son tour. Pendant ce temps, la servante continuait la distribution de pain ; la pauvre femme s'avança la dernière ; il restait sur la table une belle tranche de lard, un pain et un flacon de vin vieux : le tout fut mis dans le tablier de la vieille femme, qui dit avec ferveur :

— Dieu veuille que le fils d'Harpert Tromp devienne amiral !

Au même instant le beau jeune homme qui reconduisait un vieux matelot, parut sur le seuil. Il avait entendu le souhait de la pauvre femme et une ardente rougeur lui monta au front.

Comme je restais assez interdit dans le vestibule, il me fit un signe de le suivre au salon, vaste pièce tapissée de cartes géographiques séparées entre elles par des panoplies bizarres composées d'armes et d'ustensiles de sauvage, de faisceaux de plantes rares conservées avec soin, disposées avec goût, de coquilles précieuses et de débouilles d'animaux bizarres.

On se serait cru dans un musée en entrant dans ce cabinet de travail.

Martin Tromp m'examina d'un coup d'oeil rapide, et, comprenant à l'inspection de ma personne que je n'étais pas le fils d'un pauvre homme, il me demanda en souriant :

— Que souhaites-tu, mon garçon ?

— Voici ce qui m'amène, lui répondis-je avec la rapidité que la timidité communiquée souvent au langage : lorsque j'ap-

prends mal mes leçons, mon père me dit avec sévérité : Tu ne seras jamais savant comme Martin Tromp ! Si je refuse de monter le soir dans les chambres nautiques de la maison, par crainte des ténèbres, il me crie : Tu ne seras jamais brave comme Martin Tromp !.

Enfin, s'il m'arrive de me plaindre d'une souffrance, d'un ennui, il hausse les épaules en répétant : Martin Tromp en a vu bien d'autres ! Je veux savoir ce que vous avez appris et souffert, afin de faire comme vous et de devenir un homme.

J'avais douze ans alors, et le jeune officier était dans toute la force de sa vingt-cinquième année. Il me regarda les yeux dans les yeux, et parut constater ma valeur présente et supputer ce que ferait de moi l'avenir.

Puis me désignant un siège.

— Assieds-toi là, petit ! Ta démarche me touche par sa spontanéité. J'ai le droit d'être fier à la pensée qu'un père de famille me cite en exemple à son enfant. Mon unique chance dans la vie fut d'avoir eu pour père un homme intelligent, brave et bon.

Il ne me gâta jamais. Son affection n'était point exempte de rudesse ; il possédait une âme fortement trempée et m'élevait à la façon dont un Spartiate eût dirigé l'éducation de son fils. J'avais dix ans quand il m'emmena pour la première fois avec lui dans une croisière.

Dix mois plus tard, tandis que la frégate sur laquelle il se trouvait en qualité de capitaine longeait les côtes de Guinée, le navire fut attaqué par un forban anglais, qui, voyageant sous un faux pavillon, démasqua brusquement une artillerie de beaucoup supérieure à la nôtre.

La lutte fut acharnée. L'équipage et les officiers rivalisèrent de courage ; la force seule pouvait nous écraser. Je me battis à côté de mon père avec un pistolet proportionné à ma taille.

Le sang ne tarda pas à inonder le plan-

cher, l'abordage succéda bientôt à la lutte à distance, et le corsaire, cherchant mon père afin d'avoir plus vite raison de l'équipage, ne trouva subitement en face de lui. J'avais ramassé un poignard sur le pont et regardant le forban en face, je lui criai : Misérable ! tu me tueras avant d'arriver à mon père.

Le corsaire pensa d'abord pouvoir facilement en finir avec un enfant ; mais je sentais la gravité de la situation ; si, tandis que mon père luttait pour le salut de son navire et de son équipage, je parvenais à mettre le forban anglais hors de combat, les nôtres avaient victoire gagnée.

Je bondis comme un chat sauvage et j'atteignis le pirate à la poitrine. La douleur lui arracha un cri : mais trouvant sans doute qu'on ne pouvait se battre contre un enfant de mon âge, il me renversa brusquement de la main au moment où mon père, qui voyait mon péril, arrivait à la rescousse.

Ce que je vis alors à travers un voile de sang et de larmes, je ne saurais le dire ; pendant un quart d'heure mon père et le forban se battirent avec un acharnement égal. Je ne pouvais lutter, moi ! un matelot m'avait saisi, lié avec une corde et jeté dans un coin sur le pont, comme un colis gênant la manoeuvre.

Je suivais du regard le combat... je mordais mes lèvres jusqu'au sang... et je demeurais dans l'impuissance... Enfin je vis mon père tomber percé de coups sur le pont de sa frégate.

On jeta nos marins dans l'entre-pont, et moi avec eux ; douze heures plus tard seulement on nous apporta des vivres. Le lendemain on vint me prendre, on me traîna dans la cabine du corsaire, et j'appris que je servirais en qualité de mousse... Comprends-tu, petit, l'humiliation d'être l'esclave d'un corsaire étranger, d'un pillleur de navires, de l'ennemi de mon père.

Je songeai à tout, même à me jeter

dans la mer pour devenir la proie des requins suivant le navire. . . Mais je me dis que ma mort ne suffirait à venger ni mon père ni mon pays, et je me résignai.

Pendant deux années je restai près du pirate, et un jour, tandis que le maître et les matelots, trompés par mon apparente résignation, me permirent de descendre dans une île où l'on relâchait pour s'approvisionner de vivres et d'eau fraîche, je me cachai dans la campagne.

On me chercha vainement, il fallut mettre à la voile sans Martin Tromp.

Un mois s'étais à peine écoulé qu'un vaisseau hollandais jetait l'ancre dans la baie ; je courus trouver le capitaine, je lui racontai mon histoire ; il me promit de me ramener en Hollande, et il tint parole.

De cette heure j'entrai dans la marine active ; j'ai aidé à battre plus d'une fois les Espagnols, et, Dieu aidant, je compte bien anéantir leur flotte.

Je levai les yeux vers le jeune officier.

— Je comprends, lui dis-je, pourquoi mon père me reproche de n'être ni savant ni courageux comme Martin Tromp ! . . . Mais je suis Hollandais aussi, j'aime la mer, et, si vous me venez en aide, je me montrerai digne de votre protection.

— Bien dit ! s'écria l'officier ; travaille, instruis-toi, garde l'adresse de ma maison, et je te promets de ne point t'oublier.

— Vrai ? lui demandai-je en plongeant mes yeux d'enfants dans ses grands yeux sombres.

— Parole de marin. . . Tu te nommes ?

— Abel Jansens Tasman.

— Eh bien ! Abel Jansens Tasman, à quelque heure que tu viennes rappeler cette entrevue, preuve évidente de ton désir de bien faire et de devenir un homme capable d'honorer ta patrie, je ferai tout pour toi ce que je ferais pour un frère.

Des larmes me montèrent aux yeux, et ne sachant comme exprimer ma reconnaî-

sance à Martin Tromp, je me jetai dans ses bras. Ah ! le brave jeune homme, comme il me rendit cette étreinte !

Après un échange de promesses, de remerciements, je repris le chemin du logis paternel, non point avec la hâte d'un écolier coupable d'avoir pris le chemin buissonnier conduisant à l'école, mais avec la sage lenteur d'un personnage absorbé dans des réflexions profondes.

Ma mère inquiète me guettait de la fenêtre ; mon père prit sa plus grave voix pour me demander d'où je venais à pareille heure.

Je redressai ma petite taille et je répondis avec un grand sérieux :

— Je suis allé demander à Martin Tromp comment m'y prendre pour devenir savant, bon et courageux comme lui.

Mon père parut stupéfait, ma mère me serra sur son cœur avec transport, et ma vieille nourrice leva les bras au ciel en signe d'admiration.

Je me contentai de rendre ses baisers à ma mère, de faire un signe amical à la vieille Tedje ; puis je montai dans ma chambre, j'ouvris mes livres et je me mis à étudier.

Je voulais faire pour mon père vivant ce que réalisait Martin Tromp pour son père mort.

Il me semblait que le nom d'Abel Tasman était destiné à passer dans la mémoire des hommes, et je me le répétais souvent à voix haute pour m'assurer que sa sonorité se marierait bien à des acclamations.

Chaque fois que Martin Tromp revenait d'une croisière, j'allais le trouver, je le questionnais, il me racontait ses batailles. En 1629, lorsque sur les côtes de Flandres eut lieu contre la flotte anglaise la rencontre pendant laquelle il se couvrit de gloire, il me sembla que la joie de tous célébrait mon triomphe personnel.

Enfin, quand les États généraux lui envoyèrent une chaîne d'or en récompense

de la victoire des Dunes, je pleurerai d'orgueil à la nouvelle du triomphe de celui qui était devenu mon ami.

Je voulais à mon tour de l'or, de la renommée. Jamais époque ne fut plus favorable que la nôtre pour la gloire de la Hollande ; mais, comprenant qu'elle offrirait un champ restreint à mes ambitions, je voulais venir dans les possessions indiennes chercher à mon tour la fortune et la gloire...

Et voilà comment j'ai dans mes poches un nombre modeste de norins et une lettre de recommandation de l'amiral Martin Tromp.

Jacques Orsay serra la main de son ami.

Voyez, dit-il, voilà l'Insulinde ! Dans les cavernes rocheuses bordant le rivage nous irons chercher des nids de salanganes ; nous chasserons les serpents, l'éléphant et le tigre dans les forêts sombres de l'intérieur ; nous fouillerons les cratères éteints des volcans, nous étudierons tour à tour les mœurs des pirates malais et celles des cultivateurs de paddi.

Nous fumerons de l'opium et nous mâcherons le pinang avec le bétel ; je désineraï sans relâche, vous vous battrez contre les Boungis, les Anglais et les Espagnols. La belle vie, Abel ! et que nous sommes heureux de posséder la santé, l'espoir et la jeunesse !

Tasman tendit la main à Orsay.

— Ajoutez-y l'amitié, dit-il, et que tout soit désormais commun entre nous !

Deux mains loyales se serrèrent, puis les jeunes gens regardèrent grandir Java la merveilleuse, sortant du sein des flots, éblouissante comme une déesse de l'Inde couronnée de lotus.

II

PREMIERE AVENTURE

Longtemps avant qu'il fût possible à

« l'Insulinde » d'aborder la côte une flotte considérable de praos montés par des Malais et des Boungis, de cangues aux voiles formées de fines nattes, de canots aigus et rapides comme des hélices, de radeaux conduits à l'aide d'une pagaie ennuminée de couleurs vives, quitta le port et s'avança au-devant du navire.

Chaloupes, radeaux, praos et cangues débordaient de fruits amoncélés, de bouquets aux couleurs éblouissantes, de ballots d'épices embaumant l'air, d'esclaves de toutes les teintes, de naturels de tous les tatouages.

Dans certaines barques, des musiciens chantaient des mélodies d'un charme monotone, et des danses agitaient les pans de leurs saroungs de toile peinte en faisant cliquer leurs boucles d'oreilles en filigranes d'or.

Jacques Orsay, en dépit du balancement du navire s'efforçait de reproduire sur le vélin le côté pittoresque et charmant de cette scène, tandis que le jeune Hollandais paraissait prendre possession de l'île dont il se rapprochait, à la façon d'un général posant le pied sur une terre conquise.

Ce fut au milieu de cette escorte, balancée sur la mer au souffle d'une brise de printemps, que Jacques Orsay et Abel Tasman gagnèrent la baie. Ils prirent ensuite place dans un canot monté par des Malais au teint de cuivre, arrivèrent au lieu de débarquement et mirent pied à terre, tandis que les Malais s'emparaient de leurs bagages.

Abel indiqua le nom d'un de ses compatriotes en train de faire fortune pour la troisième fois, grâce à son métier d'aubergiste ; sans se plaindre de la chaleur, sans s'inquiéter de la distance, tant était grande la joie de l'arrivée, il se dirigea, suivi du jeune peintre, vers l'hôtellerie du « Nid de Salangane. »

Rosemavèrs, le maître de la maison, était, vingt ans avant cette époque, un vé-

ritable Hollandais, blanc, gros, frais et fleuri ; mais à force de faire préparer de la cuisine au kari, il avait pris goût aux épices ; le bétel et l'arak, qui d'abord lui paraissait répugnants, devinrent bientôt une passion ; il maigrit, comme la plupart des Européens transportés tard dans cette terre brûlante, et Rosemayers ne semblait plus que l'ombre de lui-même au moment où les deux jeunes gens se dirigèrent vers son hôtellerie.

Seulement, l'aubergiste de Batavia conservait un profond amour pour sa patrie, et son rêve unique était d'aller manger ses gros revenus à Rotterdam, et d'offrir de copieux diners aux capitaines revenant des Indes, afin d'avoir des nouvelles de la Compagnie.

En apprenant le nom et la nationalité de Tasman, Rosemayers témoigna une joie démonstrative, et, sans trop s'inquiéter de la situation financière des voyageurs, il les installa dans des chambres très suffisamment meublées d'un lit entouré d'une fine moustiquaire, de canapés propices à la paresse, et d'un nombre considérable de potiches de Chine, dans lesquelles s'épanouissaient des touffes de verdure découpée comme une dentelle.

— Mon brave hôtelier, dit Abel après avoir procédé succinctement à sa toilette, nous venons ici en Européens, et notre intention est de vivre comme de purs Javans. Indiquez-nous donc les magasins où nous devons faire l'acquisition d'objets indispensables ; puis, pour charmer les loisirs de la fin de cette journée, apprenez-nous comment nous distraire et nous occuper.

— Oh ! fit Rosemayers, les plaisirs ne manquent pas à Batavia. Si vous aimez les paris, allez placer des florins dans les salles de combats de coqs, de cailles et de grillons.

Les " gamelangs " ne sont pas rares pour les jeunes gens aimant la musique.

Vous trouverez sur votre route des cafés où vous pourrez prendre du thé, de l'eau glacée mêlée à des jus de fruits, et des spectacles, hollandais ou javans, à votre gré. Désirez-vous un guide ?

— Non ! non ! répondit Orsay ; le grand charme d'une promenade dans une ville inconnue est justement d'aller au hasard, cueillant les distractions sans courir après. Si nous nous égarons, maître hôtelier, votre nom suffira comme renseignement.

Les jeunes gens s'éloignèrent, achetèrent des vêtements légers, absorbèrent quelques fraîches boissons du pays ; puis, guidés par les sons d'un orchestre, ils pénétrèrent dans une salle de concert.

Les musiciens, au nombre de cinq, jouaient d'instruments à cordes, et accompagnaient les sons fort doux de cette espèce de guitare, du bruit sourd produit par des disques de cuivre assez semblables à de petits gongs. Après avoir écouté cette orchestre et le chant agréable d'une jeune " gadise, " les voyageurs quittèrent le " gamelang. "

Comme ils passaient devant une maison basse dont les portes étaient soigneusement closes et les persiennes baissées, Tasman dit à son ami en lui désignant un homme qui sortait titubant, abruti, de cette demeure mystérieuse :

— Là vont sans doute s'empoisonner à jour et à heure fixes les Malais et les Chinois de Batavia. Le misérable que tu vois est un fumeur d'opium. Les lois les plus sévères les menacent ; mais la loi a tort devant cette passion dépravée.

Au même instant, un Javan, grand, jeune, musculeux, passa à côté de Jacques et Abel et se dirigea vers la maison close.

Une grande affiche annonçant un combat de coqs frappa les regards des jeunes gens ; ils se consultèrent du regard et franchirent le seuil d'une salle déjà à demi remplie. On discutait avec animation ; les paris s'engageaient, s'inscrivaient ;

chacun des deux futurs champions comptait de brillants états de services et de nombreuses victoires.

Pour les amateurs, la lutte qui se paraissait promettait un grand intérêt.

Chacun des propriétaires du coq tenait sa bête sur le poing, énumérant ses qualités pour l'attaque et pour la défense ; puis, quand le signal eut été donné, un coq de Bornéo et un autre coq appartenant à une espèce originaire des Célèbes, furent lancés dans l'arène.

Ils se mesurèrent du regard, la crête droite, les ailes frémissantes ; puis ils fondirent l'un sur l'autre, hérissés, furieux, poussant des cris aigus et s'efforçant de se piquer à l'aide de leur ergot aigu. Le sang coula ; mais les coqs tenaient bon ; les paris montaient en faveur du coq de Bornéo, qui venait de crever d'un coup de bec l'oeil de son adversaire.

Les propriétaires excitaient la vaillance des lutteurs ; mais tandis que l'un d'eux encourageait son champion, l'autre criait le sien de sanglantes injures dans le but de l'exciter à prendre sa revanche.

Le malheureux le tenta ; mais, à cet effort suprême, il ne gagna qu'une blessure mortelle, et son maître furieux, le lança tout pantelant et tout saignant à un grand chien muet qui se trouvait dans la salle.

Des cris de joie furent poussés par les parieurs heureux, et les ducats tintèrent dans les mains.

Tasman et Orsay sortirent ; le premier s'était médiocrement diverti ; Orsay possédait un joli dessin de plus.

Au moment où les jeunes gens franchissaient le seuil du théâtre des combats de coqs, une grande rumeur se fit entendre ; rumeur grossissante, mêlée de cris de détresse, d'appels à l'aide, d'invocation à Dieu ou à Allah, suivant la religion à laquelle appartenaient les hommes et les femmes, fuyant en tous sens et don-

nant les signes de la plus profonde terreur.

Abel et Jacques distinguèrent au milieu de cette clameur ce mot étrange, qui, pour eux, ne possédait aucune signification :

— " Amok ! Amok !"

Au même instant, une des hautes voitures en usage à Batavia, attelée de deux chevaux ardents, mais peureux, accourait faisant face à la foule, qui se ruait en désordre et fuyait certainement un danger.

Les chevaux effrayés, se cabrèrent, et deux femmes qui se trouvaient dans la voiture furent si rapidement précipitées à terre, que personne n'eut le temps de prévenir leur chute. D'ailleurs, le cri terrible : " Amok ! Amok !" se rapprochait de plus en plus, et l'égoïsme de la peur empêchait de songer au danger d'autrui.

Tasman possédait trop de sang-froid pour se laisser entraîner par une panique. Il aperçut, avec une rapidité dont à peine il se rendit compte plus tard, un homme armé d'un kriss sanglant, et dans lequel il crut reconnaître le Javan qui, quelques heures auparavant, était entré dans la maison de l'opium.

Quatre victimes étaient tombées sous ses coups, et il cherchait sur qui s'assouvirait sa rage, quand la jeune fille et la baboë malaise, dont la voiture venait de se briser, frappèrent son regard. Il s'élança vers elles et dirigeait déjà son kriss vers la jeune fille à demi-morte de terreur dans les bras de sa nourrice quand Tasman et Orsay, bondissant vers ce misérable, le saisirent chacun par un bras, ramenèrent en arrière ses mains sanglantes et le réduisirent à l'impuissance.

En voyant les deux jeunes gens courir sur le meurtrier, la foule qui les eut perdus, poussa un cri d'angoisse ; elle n'eut pas le temps de se rendre compte qu'ils restaient sans blessures ; des hommes armés de fourches de bois à deux branches,

garnies de longues épines de l'œeri, arrivaient de toute la vitesse de leurs jambes. Les brandibus saisirent simultanément le cou, le torse et les cuisses du javan, et qu'en un instant son ivresse et sa force, il se trouva subitement maté par les lancinantes douleurs causées par les piqûres d'œeri.

Le sinistre meurtrier entraîné, Tasman chercha des yeux la jeune fille qu'il venait de protéger, elle avait disparu. Peu désireux de recevoir les éloges de la foule ou de se trouver l'objet de sa curiosité, Abel et Jacques reprirent le chemin du "Nid de Salangane."

A peine Tasman fut-il rentré dans l'hôtellerie, qu'il demanda à Rosemayers :

— Pouvez-vous m'expliquer la signification du mot "amok"? Je me ferai sans nul doute, aux habitudes de Batavia ! J'ai déjà assisté à un gamelang, un combat de coqs et un amok... c'est-à-dire que j'ai vu un forcené frappant à tort et à travers d'un kriss dentelé, et le misérable a fait une dizaine de victimes.

— Êtes-vous blessés, messieurs ? demanda vivement Rosemayers.

— Nullement, répondirent les jeunes gens.

— Dieu soit loué ! Un homme qui fait amok est un malheureux qui veut se venger d'une injure. Comme les Javans sont très-doux, pour s'exciter à la colère, ils s'enivrent d'arack, puis d'opium, et vont frapper leurs ennemis ; mais alors la folie du sang s'empare de leur cerveau ; ils courent dans les rues, massacrent sur leur passage, et tuent souvent vingt personnes avant qu'on les arrête à l'aide des brandibus, seul moyen de les prendre sans courir de risques.

Orsay et Tasman se rendirent sur le port après dîner, montèrent dans une canoë qui les berça sur une mer phosphorescente ; puis ils rentrèrent et s'endormirent d'un sommeil paisible.

Tasman fut brusquement réveillé le len-

demain par la voix troublée de Rosemayers, qui le secouait par l'épaule.

— Au diable ! dit Abel ; je rêvais que je me trouvais dans un char de naere avec une princesse jaune du Banam ; nous étions tirés par des casoaras casqués, harnachés de cordes de soie... Que voulez-vous digne propriétaire du "Nid de Salangane ?"

— Moi, monsieur, je ne vous veux rien ; c'est le gouverneur... Je suis désolé !... Une escorte vous attend en bas... Elle veut vous conduire à Buitenzorg... Il paraît que c'est grave.

— Une escorte !... Buitenzorg !... le gouverneur... Aurais-je, sans le savoir commis une faute contre les lois du pays ? En ce cas, tout sera vite expliqué... J'ai la lettre de l'amiral Tromp... Je descends tout à l'heure, Rosemayers.

Rassurez les soldats sur le compte de leur prisonnier et ajoutez qu'il ne songe point à s'enfuir.

L'hôtelier descendit tout troublé ; Tasman continua à chercher sa lettre ; mais il eut beau retourner ses poches et fouiller dans son portefeuille, il lui fut impossible de la retrouver.

— Allons ! fit-il ; à la grâce de Dieu !

Au moment où il quittait sa chambre, Orsay parut sur le seuil de la sienne.

— Où vas-tu ? lui demanda Jacques.

— Je serais bien heureux de le savoir, répondit Tasman, qui alla se remettre entre les mains des soldats.

III

LE BOUQUET DU MELATI

L'habitation du gouverneur de Batavia était un véritable palais construit au milieu du plus admirable jardin botanique du monde entier.

Il ne fallait pas moins, pour loger un homme représentant à Java la Compagnie hollandaise, cette puissance succédant à

tant d'autres pouvoirs, et qui devait prolonger son règne en dépit des changements de frontières et de gouvernement impose à la Hollande.

Après la mort de Charles-Quint qui suivirent les guerres de religion, la Belgique ensanglantée permit à la Hollande de s'enrichir de ses dépouilles, de développer d'une façon inouïe les progrès de sa navigation, et de s'emparer du commerce du nord de l'Europe.

L'Escaut une fois fermé, Amsterdam devint l'entrepôt du monde septentrional, et prit le rôle jusqu'alors joué par Anvers. La puissance maritime des Provinces-Unies ne tarda pas à faire de cette république l'Etat le plus puissant, et lui assura avec le commerce du monde la domination sur toutes les mers.

Les ambitions, si hautes qu'elles fussent, pouvaient trouver leur satisfaction soit dans la carrière des découvertes faites par de hardis navigateurs, soit dans le trafic des épices, qui prenait alors des proportions merveilleses.

Pour représenter dans l'Insulinde la Hollande manufacturière, commerçante et savante, il fallait un homme doué de qualités rares ; au moment où se passaient les événements qui font l'objet de ce récit, le gouverneur de Batavia s'appelait van Diémen ; ce nom, porté par un homme dont la vertu le disputait au génie, est inscrit aux plus belles pages de l'histoire des possessions hollandaises.

Ce n'était point une sinécure d'occuper à titre de gouverneur ce palais de Batavia. Il fallait, à force d'adresse et de diplomatie, maintenir dans les conditions de leurs traités des sultans indociles et toujours prêts à secouer le joug, soutenus qu'ils étaient dans leurs révoltes par les sectateurs de Mahomet formant la majorité de leurs sujets.

Outre la difficulté de maintenir l'intégralité des frontières et des droits des vainqueurs, l'administration des pays sou-

mis présentait des obstacles non moins grands. L'autorité hollandaise se trouvait représentée dans les différents districts par les résidents et les assistants-résidents, nommés en Hollande et arrivant à Java pour remplir dans cette île des fonctions analogues à celles de nos préfets.

Les régents, au contraire, originaires du pays, menaient un train de princes, reconnaissent les pauvres cultivateurs de paddy, prélevaient une dîme exagérée sur la récolte du poivre, exigeaient du laboureur des journées de travail non imposées par la loi, dépeuplaient son étable de buffles, et assimilaient, s'il leur convenait, leurs femmes et leurs filles au rang des esclaves.

Hélas ! il faut l'avouer, trop rarement le résident, quelles que fussent les plaintes portées contre le régent, osait les faire parvenir jusqu'au gouverneur ; et lorsque les pauvres Javans connurent un soulagement à l'excès de leur misère, ce fut sous le gouvernement paternel de M. van Diémen.

On le chérissait donc grandement à Batavia, et si le maître de l'hôtellerie " le Nid de Salangane " témoigna une si grande terreur en apprenant que Tasman était mandé au palais, c'est que le nombre de soldats préposés à l'accompagner avaient beaucoup moins l'air de constituer une garde d'honneur que d'une escorte chargée de garder à vue un prisonnier dangereux.

L'imagination active du jeune Hollandais lui laissait encore assez de placidité pour qu'il ne s'inquiât point outre mesure de l'incident bizarre qui venait interrompre son sommeil.

Il se sentait la conscience tranquille : la sérénité de son visage ne fut point altérée, et sa présence d'esprit ne l'abandonna pas, tandis qu'il traversait les cours et les jardins superbes attenants au palais du gouverneur.

On fit attendre Abel dans un vestibule, puis un laquais tout gainné d'or le vint prendre, poussa devant lui les battants d'un porte en bois odorant, et le laissa seul en face d'un homme dont la force de l'âge et dont le visage indiquait à la fois une volonté puissante, une bonté exquise.

Après avoir fait signe au jeune homme de prendre un siège, le gouverneur dit vivement à Tasman :

— J'avais hâte de vous voir, votre conduite hier...

— Pardon monsieur le gouverneur, dit Tasman, je me suis sans doute rendu coupable... J'ignore les habitudes du pays... mon premier instinct a été de me jeter au-devant du meurtrier, et je croirais encore avoir rempli mon devoir, si les soldats chargés de m'arrêter et de m'amener devant vous...

— Vous arrêter ! répéta le gouverneur au comble de l'étonnement.

— C'est du moins ce que m'a fait soupçonner le déploiement de forces...

— Je vous ai, monsieur, envoyé une escorte d'honneur.

— Rosemayers m'a parlé de gardes et m'a fait entrevoir la prison.

— Mais encore une fois pour quelles causes ?

— Oh ! monsieur le gouverneur, répondit Tasman, je suis dans le pays des choses étranges, et je me suis promis de ne m'étonner de rien. Ici les chiens sont muets, les cygnes noirs, les grillons se battent en duel ; le pain croît dans les arbres, les nids d'oiseaux sont comestibles ; j'ai parait-il, fait une incroyable chose en arrêtant un homme qui faisait "amok," et..

— Vous me comprendrez tout à l'heure, dit van Diémen.

Le gouverneur frappa sur un petit gong d'argent et un esclave entra.

— Prie ta maîtresse de descendre, dit-il.

Un moment après, la porte s'ouvrit et une jeune fille parut sur le seuil.

Du premier regard Tasman la recon-

nut. C'était bien celle qui, la veille, s'était évanouie dans les bras de la babou malaise au moment où le Javan, ivre d'opium, la menaçait de son kriss.

Mlle van Diémen pouvait avoir seize ans ; sur une robe blanche diaphane, elle avait enroulé un sarong de soie brodé d'argent, et sa coiffure d'or et de perles rappelait celles des fiancées du pays. Ses cheveux blonds s'éparpillaient sur son dos en masses blondes et flaves, des bracelets de perles entouraient ses fins poignets, et ses petits pieds jouaient dans des babouches.

— Ma fille Marie, dit le gouverneur.

Tsaman sentit s'évanouir le beau sang-froid dont il avait fait preuve jusque-là, et une rougeur modeste envahit les joues de la jeune fille.

— Comprenez-vous maintenant que j'avais hâte de vous remercier, de vous bénir ? reprit van Diémen. Ma fille est toute ma joie, et vous m'avez rendu ma fille.

— Nous étions deux, reprit modestement Tasman.

— Je n'oublierai point votre ami, mais j'ai voulu vous donner une audience à laquelle vous aviez doublement droit. Le père vous a remercié, au gouverneur de vous entendre.. Quand Marie revint hier à elle après la terrible scène de l'amok, vous aviez disparu... mais une grande lettre, sans doute tombée de vos vêtements, se trouvait à ses pieds... elle lut l'adresse, vit mon nom et me l'apporta.. Je sais donc que mon ami Martin Tromp, une des gloires de la Hollande, vous porte un vif intérêt, et je tiens à lui payer ma dette d'affection, tout en comptant bien ne pas rester personnellement insolvable envers vous.... Dites-moi franchement, simplement, ce que vous souhaitez, exposez-moi ce que vous êtes venu demander à Java au représentant des Provinces-Unies.

Tasman étourdi par cet accueil, troublé à la fois par la bonté du gouverneur, par

le regard naïvement curieux de Marie, resta un moment sans répondre.

— Allons, monsieur, dit la jeune fille avec une douce menace, n'êtes-vous donc brave que quand il s'agit de vous jeter au-devant d'un kriss empoisonné et de sauver la vie d'une femme.

— Merci, mademoiselle, de me venir en aide... Vous avez raison, il est souvent plus facile de risquer sa vie que d'expliquer sa pensée. Lorsque je partis de mon pays en promettant à ma mère de revenir riche, heureux et, pardonnez-moi cet orgueil, j'ajouterais célèbre ! tout me paraissait possible. On croit à vingt ans pouvoir soulever le monde. Martin Tromp avait vaincu les Espagnols, je rêvais de civiliser les sauvages.

Tout enfant, j'ai fait mes délices de la lecture des voyages de Pelsart, qui découvrit la terre australe ; des relations de Schouten, qui donna à sa patrie, en 1616, l'île des Etats, l'île Maurice, l'île Barnavelt. Je passais des nuits à suivre la même route que Zeehaan, longeant les côtes de la Nouvelle-Hollande en 1618, baptisa des noms d'Arnhem, Edels et Lewin. Depuis, Pierre Nuits a trouvé la terre qui porte son nom... Eh ! bien à mon tour, je suis jaloux de ces découvreurs, de ces explorateurs de terres vierges où l'homme peut porter la civilisation et l'Évangile. Je demande à mon pays d'avoir confiance en moi, en dépit de ma jeunesse... J'ai l'habitude de la mer, un grand courage, une indomptable volonté, l'ambition de faire quelque chose de noble et d'utile, afin qu'un jour on dise, en parlant de moi : Abel Jansens Tasman a bien mérité de la patrie.

Le jeune homme avait commencé d'une voix timide, presque hésitante, il acheva d'un accent vibrant la confession qu'il venait de faire au gouverneur de Batavia.

Celui-ci ne répondit rien aux paroles de Tasman, mais il sourit.

— Et votre ami, demanda van Diëmen, il.

savez-vous ce qu'il desire ?

— Lire des livres et dessiner des paysages.

— Vous me le présenterez dans huit jours ; ce soir-là il y aura grande fête dans le palais du gouverneur.

Abel comprit que son audience était terminée, il salua respectueusement van Diëmen, et il allait passer en s'inclinant devant Marie, quand celle-ci lui tendit la main. Le jeune homme la porta à ses lèvres, et quitta le palais du gouverneur plus troublé encore qu'il ne l'était en y entrant.

— Eh bien, père, demanda Marie quand elle se trouva seule avec van Diëmen, vas-tu payer ta dette ?

— Tu es curieuse, mignonne ! Fais-toi belle pour la fête, voilà mon unique recommandation.

Sans savoir pourquoi, Marie se sentit le cœur tout illuminé de joie, et quitta en chantant le cabinet de son père.

On fit grand bruit dans la ville de la fête projetée ; le maître du " Nid de Salangane, apprenant que ses hôtes étaient invités, redoubla pour eux de soins et de respect. Pendant la semaine qui s'écoula, la patience amicale d'Orsay fut soumise à une rude épreuve. Au moment où il y songeait le moins, les souvenirs personnels de Tasman venaient interrompre la rêverie du dessinateur. Abel parlait de van Diëmen, de sa fille avec une admiration enthousiaste, il bâtissait dans son imagination les rêves merveilleux que fait éclore le souffle de l'espérance. Jacques l'approuvait, l'encourageait, travaillait, tandis que Tasman, passant une partie de ses journées sur le port, s'enquêrait du nom des navires et questionnait les marins, les négociants et les armateurs.

Un matin il vit dans le bassin deux beaux vaisseaux que l'on redoubaît et calafatait avec un soin extrême.

— Quels sont ces navires ? demanda-t-il.

Le "Heamkerk" et le "Zee-Haan", répondit un matelot, deux fortes coques, et bons voiliers avec ça.

— Pour quelle destination ?

— Pour un voyage errant, voyez-vous, à ce qu'on dit... Du diable, s'ils ne sont pas plus longtemps en route que le vaisseau fantôme appelé le "Voltigeur hollandais"... C'est pour des découvertes... Faut de fiers hommes dans ces parties-là ! Les baies sont pleines de requins et les îles d'anthropophages.... Et pas moins j'en serais volontiers, si l'on m'ouvrait une place à bord !

— Comment s'appelle le capitaine ?

— Personne ne le connaît encore, monsieur, et Dieu sait les contes dont le "Heamkerk" et le "Zee-Haan" sont le sujet.

— Merci, dit Abel en s'éloignant.

Il se retourna une dernière fois, et regarda les vaisseaux.

— Oui, murmura-t-il, de beaux navires !

Et il rentra chez lui tout rêveur.

Le lendemain, il traversa avec son ami les splendides salons du gouverneur de Batavia. Une foule considérable s'y était donné rendez-vous ; la fête avait lieu en honneur du nouveau résident de Padang ; les fonctionnaires, les riches négociants, les étrangers de distinction se trouvaient au palais. Les femmes se faisaient remarquer par la somptuosité de leur costume. Toutes les perles de l'Inde ruisselaient sur leurs épaules et dans leurs cheveux. Une seule, coiffée de fleurs de mélati, paraissait cependant la plus belle de toutes : c'était Marie van Diémen.

À partir de ce jour, la maison du gouverneur de Batavia fut ouverte à Tasman et à Jacques Orsay. Van Diémen paraissait prendre un grand plaisir à leur conversation ; il encourageait vivement Abel à poursuivre ses études sur ces pays sans historiens, sur la navigation dans leurs golfes ; il fonda en un mois la réputation

de Jacques et sa fortune.

Cependant, loin de paraître heureux d'une faveur qui lui suscitait des jaloux, Tasman tomba bientôt dans une morne tristesse. Orsay, qui l'avait connu si ardent au travail, si noblement ambitieux, ne le reconnaissait plus. Il tenta d'arracher une confiance à Abel ; ce fut en vain ; Tasman loin de chercher le courage et la consolation près de Jacques, en vint à le fuir. Le peintre ne s'en offensa pas ; mais, un soir que Tasman se dirigeait vers le port, il le suivit, lui prit le bras, et lui dit avec une brusquerie amicale :

— Pourquoi ne demandes-tu pas Marie van Diémen en mariage ?

— Moi ! répondit Abel, moi !

— Cela vaudrait mieux que de te désespérer. Le gouverneur paraît t'avoir en singulière estime ; Marie nous doit la vie à tous deux, et je te cède ma part à sa reconnaissance... Tu as vingt ans, l'amiral Tromp te protège, Marie ne semble point te haïr ; qu'attends-tu donc ?

— Le courage de parler ! Est-ce que je puis devenir le mari d'une jeune fille, belle et riche comme une princesse de Bantam ?

— On peut ce qu'on veut, reprit Orsay, et je te rappellerai, ce soir, ce que te disait jadis ton père à propos du petit Martin Tromp : "Ce n'est pas de la sorte qu'il eût agi !"

— Soit ! fit Abel, tu as raison ; mieux vaut connaître son sort que de se ronger le cœur comme je fais ! Demain, je saurai ce que je dois attendre ou ce qu'il me faut craindre.

Après une longue promenade, les jeunes gens regagnèrent l'hôtellerie du "Nid de Salangane." Tasman ne ferma pas les yeux, mais sa résolution était prise d'une manière irrévocable.

Le lendemain, dès que l'heure le lui permit, il se présenta chez le gouverneur. Sa pâleur, son trouble frappèrent van Dié-

men ; celui-ci serra la main du jeune homme avec bonté, et lui demanda ce qui l'affectait si profondément.

— Je vous le dirai, répondit Tasman avec un tremblement dans la voix qui trahissait plus que ses paroles une émotion violente. Vous me pardonnerez une audace dont mon cœur seul est coupable... Oubliez, je vous en supplie, que j'ai eue le bonheur de vous conserver votre fille... Loin de moi la pensée de réclamer le prix d'un service... Dites que je suis un fou, mais ne m'accusez jamais de calcul... Votre fille est jeune, belle, et j'ai vingt ans ! Je suis pauvre, sans nom, mais j'ai du courage et la volonté de parvenir... L'inconnu d'aujourd'hui peut s'imposer à son tour, je me sens prêt à subir toutes les épreuves, à courir tous les dangers, si vous me laissez entrevoir une espérance, si faible, si lointaine qu'elle soit...

Van Diémen regarda profondément le jeune homme et lui dit simplement :

— Revenez me voir demain.

Abel rentra tout de joie à l'hôtellerie, où son ami l'attendait. Sur le rendez-vous que lui venait assigner van Diémen il battissait un merveilleux aveau. Pendant tout le jour, il erra sur le port, regardant s'achever le chargement des deux navires mystérieux, qui semblaient prêts à mettre à la voile.

À l'heure indiquée, Abel Tasman se trouvait dans le cabinet du gouverneur.

— Fort bien, lui dit celui-ci, les chevaux sont attelés, nous montons ensemble en carrosse.

Un quart d'heure après, van Diémen et Abel Tasman se trouvaient sur le port, en face du "Heamkerk" et du "Zee-Haan". Tous deux franchir le pont volant du premier de ces vaisseaux, et la surprise d'Abel Tasman fut grande en voyant sur le pont Marie van Diémen, un peu pâle, mais fraîche comme le bouquet de fleurs de mélati qu'elle tenait à la main.

En un moment et comme si des ordres

antérieurs avaient été donnés, le pont se couvrit de matelots et d'officiers.

Marie van Diémen fit d'abord un effort pour sourire, mais une larme coula au bord de ses cils.

— Messieurs, dit le gouverneur en s'adressant aux officiers, et vous tous, braves gens, marins de la "Compagnie des Indes," vous reconnaîtrez pour votre capitaine dans la campagne d'exploitations que commencent demain, 14 août 1642, le "Heamkerk" et le "Zee-Haan," Abel Jansens Tasman, Hollandais comme nous tous !

Un cri général répondit au gouverneur !

— Vive le prince Frédéric-Henri ! Gloire aux Provinces-Unies ! Longue vie à van Diémen !

Marie s'avança vers Tasman :

— Afin de porter bonheur au voyage, dit-elle, les amis décorent de fleurs la proue des navires... Gardez ce bouquet de mélati, capitaine, et revenez !

— Ah ! répondit Tasman, je vais vous conquérir un monde !

IV

A PLEINES VOILES

Lorsque, le lendemain, les deux navires s'éloignèrent de Batavia, une foule énorme encombra le port. Le peuple s'associait à la grande idée qui poussait vers des terres inconnues les chercheurs de nouveaux mondes. Aussi, pour Orsay et Abel Tasman, la tristesse des adieux se fondit dans cette manifestation publique.

Le temps était admirable. On avait tout prévu pour la solidité des navires. La cale débordait de marchandises destinées à des échanges ; les navigateurs se trouvaient munies de vivres pour deux ans et l'étoile de l'espérance se levait dans leur ciel terrestre à côté de l'étoile divine : "Stella maris !"

Les premiers jours de la traversée fu-

rent superbes. Abel et Orsay passaient une partie de leurs nuits sur le pont, regardant d'un ceil ébloui la mer phosphorescente au sein de laquelle les deux navires ressemblaient à des salamandres glissant au milieu des flammes. De grands Dauphins se jouaient de temps à autre autour des vaisseaux, des oiseaux bizarres se posaient sur les vergues.

Le jour, les matelots s'ivraient au plaisir de la pêche, et, réunis le soir sur le gaillard d'avant, ils racontaient les pérégrinations sans fin du "Voltigeur hollandais," dont l'équipage est formé de damnés ayant pour capitaine Satan en personne.

Un matin, tandis qu'il observait le ciel, Tasman devint soucieux ; de grosses nuées s'amoncelaient à l'horizon, montant lourdement vers le zénith ; l'une d'elles surtout s'assombrissait d'une façon visible, et Abel, appelant un matelot, donna ordre de charger un des canons du vaisseau qu'il montait.

— As-tu donc un corsaire en vue ? demanda en riant Jacques Orsay.

— Mon ami, répondit Tasman, j'ai pis que cela, sans nul doute ; un géant qui d'un seul bras peut soulever mes navires comme des coquilles de noix et les rejeter en débris au fond de cette mer, si bleue il y a une heure, et dont tu vois là-bas la surface s'agiter sans cause apparente.

— En effet, répondit Jacques, et je ne comprends pas...

— Mes marins devinent, eux, va ! Ils connaissent tous l'ennemi contre lequel nous allons nous mesurer, car chacun d'eux a fait au moins une traversée dans ces parages... Regarde le nuage noir qui semble s'avancer sur nous d'une vitesse de tempête ; on dirait qu'une partie de cette nuée descend, descend toujours vers la mer, semblable à une colonne inclinée qui, plus large au côté du nuage, s'amincit à mesure qu'elle se rapproche des flots....

— Je vois, répondit Orsay.

— Observe plus bas maintenant ; au-dessous de la colonne de nuées la mer travaille, écume et tressaille dans une conférence que nous pouvons estimer à cent pieds ; elle se meut avec une lenteur progressive, et à mesure qu'elle s'agite, le nuage continue de s'abaisser. On dirait que la mer et le nuage exercent l'un sur l'autre une influence attractive. Le premier s'abaisse pour se confondre avec les vagues, les vagues montent pour mêler leur écume à la colonne de vapeurs. Déjà le tourbillon s'est concentré, soulevé ; le flot domine lui-même une colonne massive qui va rejoindre la nuée et ne faire qu'une seule avec elle.

Jacques Orsay restait pétrifié d'étonnement et de terreur. Comme l'avait dit Tasman, il s'agissait d'un péril éminent ; le phénomène qui se produisait avait causé plus d'un sinistre dans ces parages, et les matelots des deux navires eussent préféré avoir trois corsaires anglais, espagnols et malais naviguant dans leurs eaux que de voir s'avancer la trombe menaçante qui pouvait, après les avoir soulevés au milieu de ces tourbillons, rejeter les vaisseaux broyés dans la mer, sur laquelle ils flotteraient bientôt comme des épaves.

Heureusement l'ordre donné par Tasman fut rapidement exécuté sur le second navire ; des hommes se tenaient, mèche allumée, à côté de leur canon, et tout en suivant du regard la course folle de la trombe, ils attendaient la minute précise où il leur serait possible de lutter contre elle. Le nuage était devenu noir comme la nuit et la gigantesque colonne d'eau le suivait dans son vol vertigineux. Encore une minute et le nuage allait effleurer les cordages du navire monté par Tasman ; encore une seconde et le navire allait se trouver broyé sous une montagne d'eau, quand, sur un signe d'Abel, les deux canonniers firent éclater à la fois le tonnerre de leurs pièces ; les boulets coupèrent

la colonne menaçante, un déluge subit s'abattit sur la mer, laissant les vaisseaux hors de danger, tandis que les images passaient au-dessus d'eux semblables à des lambeaux de voiles noires emportées par le vent.

— Dieu nous a gardés ! dit Tasman, qui se découvrit religieusement.

Une distribution d'eau-de-vie fut faite aux matelots, et il leur fut permis de danser et de chanter sur le pont assez tard dans la nuit.

Tandis que ses camarades s'amusaient bruyamment, un jeune mousse javan, au regard doux, à la peau dorée, restait seul place sur une console de cordages comme un oiseau sur une branche élevée. Il ne songeait point à se mêler aux jeux de ses compagnons et, sa pensée se reportant vers la cabane de bambous couverte de feuilles d'atap, il chantait d'une voix douce une chanson qui berça non pas seulement l'enfant rêveur, mais Jacques qui songeait à sa mère, et Abel qui se souvint de Marie van Diémen.

Je ne sais pas où je mourrai !

J'ai vu la grande mer du côté du sud quand je faisais du sel avec mon père.

Si je meurs sur la mer et qu'on jette mon corps dans l'eau profonde, les requins nageront autour de mon cadavre et se demanderont ;

Qui de nous dévorera cette proie !

Moi je ne les entendrai pas !

Je ne sais pas où je mourrai !

J'ai vu brûler la maison de Pa-Ansa, lui-même avait allumé l'incendie, parce qu'il était "matagiap"...

Si je meurs dans les flammes, des débris brûlants tomberont sur mon corps hors de la cabane embrasée, les hommes pousseront de grands cris en jetant de l'eau sur le feu afin de l'éteindre.

Moi je ne les entendrai pas !

Je ne sais pas où je mourrai !

J'ai vu tomber le petit Sioena ; du haut du képatan où il cueillait une fleur pour sa mère...

Si je tombe d'un képatan, on me trouvera inanimé au pied de l'arbre dans les broussailles comme Sioena ; mon père ne pleurera pas, car il n'est plus, mais les voisins diront ; C'est le petit mousse !

Moi je ne les entendrai pas !

Je ne sais pas où je mourrai !

J'ai vu le cadavre de Salisoe ; il s'est éteint de vieillesse, et ses cheveux étaient blancs.

Si je meurs de vieillesse avec des cheveux blancs, les femme se grouperont autour de ma dépouille, et sangloteront comme je faisais près du cadavre de Salisoe ; les enfants gémiront aussi.

Moi je ne les entendrai pas !

Je ne sais pas où je mourrai !

J'ai vu à Badar un grand nombre de funérailles ; on couvrait les trépassés d'un habit blanc et on les couchait dans la terre...

Quand je mourrai à Badar, on m'entertera hors du dessah, du côté de l'ouest, près de la colline où l'herbe croît si haute.

Alors ma mère passera... la frange de son sarong effleurera l'herbe...

Et ce bruit-là, je l'entendrai !

Au moment où le mousse achevait sa chanson, Orsay et Tasman avaient le visage tournée vers la mer ; ils s'entreignirent la main en silence, chacun d'eux saurait la douce amertume du souvenir. Nul ne put voir des larmes dans leurs yeux comme ils en surprirent sur les joues du mousse javan, mais leur cœur sentit une émotion poignante.

Tasman s'approcha de l'échelle de cordage sur laquelle le petit mousse continuait à se bercer et lui mit dans la main

une pièce d'or.

— Voilà pour ta chanson ! fit-il.

L'enfant eut un rire de joie dans les yeux.

— Oh ! fit-il, nous aurons dans la cabane un billot neuf pour piler le paddy et un baley-baley plus doux pour le sommeil de celle qui me pleure.

— Voilà pour ta mère, ajouta Orsay en donnant au mousse une seconde pièce d'or.

Alors, au lieu du chant mélancolique qui avait si profondément ému les deux jeunes hommes, l'enfant commença un trille éclatant dont le boë, le plus merveilleux musicien des bosquets de Java la fleurie, aurait pu se montrer jaloux.

Les jours se succédaient sans amener d'événements remarquables. Quand Tasman avait vérifié les cartes marines, calculé les degrés, interrogé la boussole, étudié la marche des astres, admiré des constellations qui n'éclairaient point le ciel brumeux de la Hollande, tracé des chiffres sur son journal de bord relaté le nombre de milles parcourus, il s'étendait sur son cadre en se demandant si le lendemain ne lui serait plus favorable, en lui permettant de découvrir une terre inconnue. Il avait promis un royaume à Marie, ne tiendrait-il pas sa promesse ? Peut-être de nos jours un voyageur doué de patience et d'audace à l'égal d'Abel Tasman se contenterait d'interroger la science pour lui arracher ses secrets, mais au temps où florissait la navigation hollandaise la pensée du Maître suprême dispensateur des Etats, souverain des rois et père des hommes, dominait toutes les autres. Loin de se croire amoindris parce qu'ils priaient, les navigateurs mettaient leur navire sous sa garde, et avant de déployer sur une côte nouvelle le drapeau de leur patrie, ils avaient soin d'y arborer la croix. Dieu qui avait laissé tomber les mondes de sa main prodigue, en recevait l'hommage avant le roi au nom de qui l'on en prenait

possession. Ce sera un éternel honneur, pour ces hommes qui partaient sur une caravelle ou un bateau marchand, souvent mal ponté et insuffisamment défendu, d'avoir été trouvés si grands et si saints, qu'à côté des monuments que leur érigea l'Histoire, l'Eglise songe à leur dresser des autels.

Enfin, le 5 septembre, après une navigation de dix-neuf jours, une terre fut en vue ; une joie indescriptible régna à bord ; il ne s'agissait cependant que de reconnaître l'île Maurice, découverte en 1616 par Guillaume Schouten. On jeta l'ancre dans un port facile, les matelots descendirent à terre et y demeurèrent jusqu'au 8 octobre, époque à laquelle Tasman reprit la mer en faisant route vers le sud. Dans ce voyage les prévisions de la science et l'expérience des plus anciens matelots se trouvaient sans cesse averties. On constatait fréquemment vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq degrés de variation de l'aimant. En outre, des houles d'une violence extrême assaillaient les vaisseaux jusqu'à faire craindre qu'ils sombrassent démembrés à la fois par la force du vent et les tempétueux efforts de la mer. Le 16 novembre surtout, l'équipage des deux navires se crut perdu, et Abel désespéra de trouver sa route au milieu des rums divers qui se succédaient. L'aiguille aimantée, vers la fin de novembre, était dans une agitation si continuelle, que Tasman pensa se trouver dans le voisinage d'une mine d'aimant. L'angoisse allait dans son cœur succéder à l'espérance, quand, le 24 novembre, l'aiguille changea brusquement de direction et se tourna vers une terre nouvelle séparée de la Nouvelle-Hollande par un détroit de moyennes dimensions. Ce continent était assez grand pour que plusieurs rois le partageassent en Etats divers. C'était une terre basse peu volcanique, dont la côte présentait une accès facile et que dominaient des collines couvertes d'une verdure éclatante de frai-

cheur au-dessus de laquelle se balançait la cime des cocotiers.

Tasman voulut y descendre le premier.

— Salut à la "Terre van Diémen," messieurs, dit-il, et prenons-en possession au nom du prince qui gouverne à cette heure les Provinces-Unies.

Un poteau fut dressé sur le rivage, et on y inscrivit les noms des officiers et la date de la découverte. Une fleur bleue d'une espèce inconnue croissait sur la rive de la terre baptisée du nom du père de Marie, Tasman la cueillit et la sécha entre les feuillets de l'album sur lequel Orsay dessinait l'aspect de la baie et la conformation générale de l'île. A partir de ce jour la navigation de Tasman devint être une suite de victoires; les pages un peu sévères de son journal s'égayèrent des descriptions poétiques de son compagnons de route et s'enrichissaient de ses faciles croquis. Les incidents se multiplièrent bientôt pour dédommager les explorateurs de leur patience. D'énormes baleines suivirent les navires, les prenant peut-être pour de gigantesques animaux, sortes de nautilles perfectionnés doués d'une force colossale. Pendant tout un jour les navires s'avancèrent au milieu d'une sorte de prairie d'herbes flottantes qui, sans entraver leur marche, reposaient les regards de l'uniformité bleue de la mer.

Encore une anse s'ouvrant comme un havre protecteur aux deux vaisseaux ! Elle fut appelée "la baie Frédéric-Henri," et l'on y mouilla le 21 décembre. Elle présentait des détails plus curieux que l'île van Diémen, et les voyageurs y séjournèrent davantage. On forma sur le rivage un campement régulier, et il ne resta à bord que le nombre d'hommes indispensable. Le mousse javan obtint, à force de prières, d'être mis au nombre des privilégiés, et dans sa hâte d'aborder la baie Frédéric-Henri, il se jeta à la nage et refusa une place dans le canot.

Ce qui frappa d'abord Abel Tasman,

Jacques et les officiers, ce fut de voir en avant du rivage, et presque mouillés à l'heure de la marée par l'écume des hautes vagues, des arbres gigantesques dont l'espèce était inconnue de tous. De profondes entailles, creusées dans le tronc, à des distances régulières, prouvaient d'une façon irréfragable qu'on devait s'en servir en guise d'échelons pour parvenir au sommet des colosses végétaux servant d'observatoire aux naturels du pays. D'après l'inspection de ces entailles, on put constater qu'elles étaient de date fort récente; l'éloignement ménagé entre elles et leur peu de profondeur prouvaient non-seulement l'adresse des hommes qui avaient l'habitude de gravir ces degrés primitifs, mais encore la hauteur de leur taille; ils devaient appartenir à une race de géants dépassant de beaucoup celle des Patagons.

Le mousse qui courait à l'aventure, ne tarda pas à revenir en donnant des marques d'une terreur dont Jacques lui demanda la cause.

— J'avais vu sa trace... répondit le petit Javan..

— La trace de qui ? fit Orsay en riant.

— Sa trace à lui...

— Lui, qui ? reprit de nouveau l'artiste.

— Oh ! dit en riant un matelot, quoique le mousse soit assez brave, vous le tueriez plutôt que de lui faire prononcer ce mot-là... Je navigue depuis assez longtemps autour de Sumatra et de Java pour savoir que jamais un Javan n'appellera le tigre par son nom... Les Javans croient, en le prononçant, attirer invinciblement la bête.

— Est-ce vrai ? reprit Jacques.

— Oui, répondit le mousse, mais cette nuit j'allumerai un grand feu pour l'éloigner... Il a laissé des empreintes tout le long de la côte.

Les matelots firent une ample récolte de la gomme servant aux Chinois pour la

fabrication de la laque. Vers le soir, les navigateurs virent s'élever à quelque distance des nuages de fumée. L'île était habitée. Cependant Tasman ne chercha ni à marcher au-devant des naturels, ni à les attirer vers lui. La fièvre de voir et de découvrir qui le dévorait depuis quelques mois lui permettait à peine d'entrevoir les Edens, dans lesquels il comptait revenir. Son voyage était une course à travers les archipels fleuris que gardent des monstres redoutables. A peine avait-il hissé le pavillon hollandais sur la terre dont il s'emparait, qu'il songeait à remonter sur son navire pour aller plus loin, toujours plus loin !

D'ailleurs, Tasman possédait bien ce qui lui était nécessaire pour une croisière d'exploration mais il n'aurait pu sans imprudence s'avancer avec une aussi petite troupe que la sienne dans l'intérieur des terres. Si les naturels de la baie Frédéric-Henri fussent accourus au-devant des navigateurs, ceux-ci leur eussent fait un accueil empressé et amical, mais les habitants ne virent point les vaisseaux, et Tasman s'empressa de remonter à bord, après avoir fait recueillir et dessiner tout ce que la côte lui présenta d'intéressant et de curieux.

Désormais, quelle que fût la longueur du voyage, le but était atteint, et le hardi jeune homme, qui avait préservé Marie van Diémen d'un kriss empoisonné, pouvait lui offrir en dot les terres conquises.

Il semble même que le triomphe du navigateur fût trop rapide. Un tel succès ne s'achète d'ordinaire qu'au prix de luttes cruelles et de longues angoisses. Il eût manqué quelque chose à la gloire de Tasman si le danger couru ne se fût élevé à la hauteur de l'entreprise commencée.

A des rivages hospitaliers ne tardèrent pas à succéder des côtes sauvages, et des luttes sanglantes devaient consacrer les futures conquêtes.

Le 18 novembre, l'ancre des navires

commandés par le protégé de l'amiral Tromp fut jetée dans une baie commode de la Nouvelle-Zélande. Bientôt des rivages, du sommet des collines descendent des groupes de naturels agitant des branches d'arbres. Ils viennent en amis, dans des pirogues qu'ils manoeuvrent avec une grande habilité, ils s'approchent des navires à la distance d'un jet de pierre. La crainte les empêche d'avancer davantage, ils regagent la côte ; mais le lendemain, la curiosité l'emportant sur la peur, ils ne se contentent plus d'observer les vaisseaux ; ils remplissent leurs canots d'écorce, d'objets qu'ils supposent devoir plaire aux explorateurs, et montent à bord d'un des navires les mains chargées de fruits, d'ornements d'os, d'instruments de chasse et de pêche.

Du pont de son vaisseau, Tasman observait ce qui se passait. La confiance témoignée par les officiers du "Heamkerk" lui parut exagérée, il se demanda avec un vif sentiment de crainte si ces naturels n'appartenaient point aux races maudites qui font des prisonniers pour les dévorer.

— Monsieur, dit-il à un officier, mettez la chaloupe à la mer et envoyez dire à Nelson qu'il se tienne sur ses gardes. En dépit de leur apparente douceur, ces noirs peuvent nous tendre un piège. C'est une grande imprudence de leur avoir permis de monter à bord.

La chaloupe fut rapidement descendue, et sept marins y prenaient place, se mirent à nager vigoureusement, afin de porter les ordres de Tasman au confiant capitaine du "Heamkerk".

De tous côtés se pressaient les canots des noirs. Venus en petit nombre, ils affluaient maintenant et s'abattaient sur les vagues comme une troupe d'albatros. Il était facile de distinguer les sauvages, d'une taille gigantesque, souples, taillés pour la course, peints de couleurs vives et variées, portant leurs cheveux liés au sommet de la tête et traversés par de lon-

gues plumes ou par des ornements d'os polis.

Tout à coup, et sans qu'aucun mouvement eût fait prévoir cette attaque subite, les sauvages entourèrent la chaloupe, formèrent autour d'elle un cercle menaçant et dirigèrent des traits nombreux vers les matelots sans armes. Ceux-ci, pris à l'improviste, réduits à l'impossibilité de se défendre, tombèrent au fond de la chaloupe atteints par des flèches et des lances ; trois d'entre eux ne devaient plus se relever ; les quatre autres, redoutant le sort de leurs camarades, se jettent à la mer, nageant quelques temps entre deux eaux et gagnent enfin le navire où Tasman et ses compagnons, pétrifiés d'horreur, regardaient cette scène en maudissant leur impuissance à en tirer une vengeance immédiate.

L'explorateur et les matelots des deux navires jurèrent de faire payer cher aux Nouveaux-Zélandais le sang qu'ils venaient de répandre. Pendant plusieurs jours on s'occupa de fourbir les armes et de se préparer pour une descente dans la baie ; mais le temps, qui commençait à menacer le jour de l'assassinat des trois matelots, devint bientôt si mauvais, qu'il fut impossible de songer à mettre ce projet à l'exécution. Les deux navires coururent même si grand risque de se briser sur les roches sous-marines, que la prudence conseilla à Tasman de fuir au plus tôt cette terre maudite. La seule vengeance qui fut possible au navigateur de tirer de la mort de ses compagnons, fut d'insurger à cette partie de l'île un nom retraçant ce massacre ; il l'appela "la baie des Assassins."

Le gros temps continua pendant quelques jours, et ce fut seulement à partir du 26 décembre qu'il fut possible aux deux navires de se diriger avec certitude et de faire route vers le nord.

Une grande tristesse avait succédé à la joie causée par la rapidité des premiers

succès. Tasman essaya d'y faire diversion en cherchant un passage qu'il ne réussit point à découvrir. Il croyait au voisinage d'une grande mer, et, après avoir conquis des terres nouvelles, il lui tardait de franchir un océan vierge même de la proue d'un navire.

Mais, s'il ne parvint point à se frayer la voie qu'il cherchait, le jour de la fête des Mages, les vaisseaux s'approchèrent d'une île assez étendue qu'ils appelèrent "l'île des Trois Rois." Orsey eut vivement souhaité y descendre. Un groupe de trente à quarante hommes leur faisait signe de débarquer et semblait leur promettre un accueil amical, mais Tasman portait encore le deuil de ses humbles camarades, et il ne permit point que dans un but de simple curiosité on exposât la vie d'un seul homme.

— Orsay, dit-il à son ami, nous ne voyons pas encore, nous explorons, nous plantons le drapeau de la Néerlande sur des terres nouvelles ; les savants, les commerçants les artistes les visiteront plus tard dans l'intérêt de la science. J'ai hâte de voir ; plus tard nous reviendrons.

— Je comprends, dit Jacques en souriant, tu es pressé de porter sa dot à Marie van Diémen.

— Eh bien, oui ! et je te remercie de prononcer ce nom qui remplit ma pensée, d'évoquer cette image qui marche devant moi et semble précéder mes navires. Marie ! Il y a un monde dans ce nom, monde inexploré, visité de tous et toujours inconnu ; le monde du bonheur ! Il me semble que si l'ambition seule me guidait, ma réussite ne serait point si rapide. Je travaille à mériter Marie, et, Dieu aidant, elle sera ma femme.

Les îles de Horn et des Cocos ne purent retenir les voyageurs ; le 19 janvier, une nuée de pylstaarts environna les deux vaisseaux, heurtant les voiles, s'embarrassant dans les cordages. Ces oiseaux s'envolaient d'une énorme roche escarpée,

stérile, dans laquelle on n'apercevait nulle trace de végétation, et qui ne semblait que le nid monstrueux de ces milliers d'oiseaux. Cette côte inabordable, à laquelle Tasman laissa le nom d'"île des Pylstaarts," n'ajouta qu'un mot à la liste déjà longue de ses découvertes. Il allait enfin se trouver amplement dédommagé de ses conquêtes rapidement cataloguées.

Après les côtes tempétueuses de la Nouvelle-Zélande et la roche stérile qu'il avait entrevue, une île mollement bercée par les vagues, à l'écume desquelles elle venait mêler les dernières fleurs de ses arbustes odorants, devait le dédommager des longs mois d'une navigation difficile. Aussi voyant cette terre bénie qui semblait sortir, dans la grâce de sa beauté, de la main créatrice de Dieu, l'appela-t-il d'un nom rappelant la patrie : "l'île Amsterdam."

V

LA DOT DE MARIE

Tanga-Tabou, cette île charmante, reine d'un archipel de fleurs bercé par une mer sans orages, s'échancrait au nord pour former une sorte de vaste lagune, et présentait dans son ensemble la figure d'un croissant irrégulier. Un immense récif formait une ceinture défensive à la bande septentrionale; entourée par un groupe d'îlots; Alatio, Pangai-Modon, Aneata-Nogou, Taou, qui lui formaient une ceinture fleurie. A mesure que les navires avançaient dans cet archipel, dont l'abord était rendu difficile par un grand nombre de brisants, ils se trouvèrent dans des ancrages aussi sûrs qu'ils avaient paru dangereux.

La végétation de l'île d'Amsterdam semblait d'autant plus admirable qu'un rocher de corail lui sert de base. On apercevait même sur la côte et dans le centre

de l'île des branches de corail s'élevant au-dessus du terrain, mariant leurs rameaux rouges à la verdure des plantes. La terre friable et noire recouvrant une couche argileuse s'était lentement formée de détritiques de végétaux, et cette raison suffit pour expliquer la fertilité de cette île.

Les matelots descendirent à terre, où ils dressèrent des tentes à l'aide de voiles et de branchages. Des aliments et des objets d'échange furent apportés des navires; puis, après un premier repas pris sur la rive, à l'ombre des palmiers frais, Tasman décida qu'on irait à la découverte. Il choisit pour l'accompagner Orsay, deux officiers, le petit mousse javan et trois matelots; le reste de la troupe devait surveiller le navire, et, en cas d'alerte tirer quelques coups de fusil.

Les voyageurs ne tardèrent pas de trouver dans l'île des signes de civilisation. Les premiers monuments élevés par les sauvages, ceux pour lesquels ils gardent le plus de respect, sont les sépultures. L'idée de Dieu ne semble venir pour eux qu'après l'idée de la mort. Ils peuvent oublier d'élever un temple, un autel à une idole, ils ne manquent jamais de consacrer un monument à la mémoire de ceux qui les ont quittés. Ce fut un faïkouta qui frappa tout d'abord les regards de Tasman et lui indiqua le voisinage d'un groupe d'habitations. Ce tombeau, fort simple, était composée d'une fosse sur laquelle s'élevait un tertre recouvert par une sorte de hangar. Une grande quantité de cailloux bleuâtres et d'un grain très-fin étaient accumulés autour de cette sépulture. A peine les voyageurs en avaient-ils fait le tour, qu'ils aperçurent une femme assise à terre à peu de distance du faïkouta. Le bruit des pas lui fit lever la tête; elle parut surprise, effrayée, mais bientôt les signes d'amitié que lui firent les étrangers, le don de quelques grains de verre dissipèrent les premières craintes; elle parut inviter les voyageurs à la

suivre, et, après avoir franchi une enceinte d'arbres fruitiers, Tasman et ses amis se trouvèrent dans un véritable village. Hommes, femmes, enfants s'avancèrent au-devant d'eux sans témoigner de frayeur. Ils semblaient au contraire extrêmement réjouis de voir des étrangers. Avec une familiarité naïve ils touchaient leurs vêtements, admiraient la blancheur de leur peau, et poussaient des cris d'admiration, ne comprenant pas que les coiffures n'adhérassent point à la tête et que les souliers ne fissent pas partie du pied.

La case dans laquelle les naturels introduisirent les voyageurs était close sur les côtes, mais ouverte devant et derrière ; pendant la saison des froids, des persiennes formées des nattes déroulées pouvaient la fermer d'une façon complète. Une sorte d'art présidait à leur installation, les poutres supportant le toit étaient liées à l'aide de cordages de couleurs vives et formaient un ornement agréable. Une natte de jeune cocotier couvrait le plancher, des vases de bois, de belles coquilles décoraient l'intérieur de la cabane.

Les hommes de Tonga portaient un costume succinct dans lequel le collier occupait la plus grande place ; les femmes couvertes de vêtements fabriqués à l'aide du "gnatou," sorte de papier de Chine tiré d'un mûrier, n'étaient ni sans beauté ni sans grâce.

Quelques chefs, appelés "Mataboués," accoururent dans la case où Tasman recevait l'hospitalité. Leur torse était couvert de noko, riche tatouage équivalent à nos armoiries. Ils fumaient paisiblement une espèce de tabac produite par leur île, et ne quittèrent cette occupation qu'au moment où les femmes servirent un repas pour lesquelles elles avaient épuisé toutes leurs ressources ordinaires.

Les Hollandais mangèrent d'abord du vaï-kou, sorte de soupe de poisson faite avec de l'eau mêlée d'une émulsion de

noix de coco. Il faut bien l'avouer, à l'île d'Amsterdam, la noix de coco forme la base de la cuisine car à la soupe succédèrent des feuilles de "toro" bouillies de la même sorte. Une sorte de fruits à pain pétris et fermentés et une tranche de "lolo fiké," poisson salé, complétèrent le repas ; par excès d'attention, une jeune fille présenta ensuite aux voyageurs des côtes de bamanier qui, fendues, laissèrent échapper une eau limpide dont ils se servirent pour laver leurs doigts et leurs lèvres.

Ce cordial accueil fut récompensé par des dons nombreux. On invita les voyageurs à demeurer dans la plus grande des cabanes ; mais Tasman, redoutant de laisser ses compagnons dans l'inquiétude, préféra les rejoindre et fut accompagné au rivage par toute la tribu.

Les insulaires parurent quitter à regret leurs nouveaux amis, et s'efforcèrent de leur faire comprendre que, le lendemain, ils viendraient les prendre pour leur montrer une partie de leur île.

Orsay et Tasman se ressentaient peu de leurs fatigues, tant était grande leur joie d'avoir découvert cette île charmante. Dès l'aube, le petit mousse javan courut sur la grève, visita les criques, les roches, et revint avec une provision de coquilles qui arrachèrent à Orsay des cris d'admiration.

— Un marteau ! un véritable marteau ! s'écria-t-il en montrant à Tasman une coquille bivalve. On n'en possède d'échantillons ni au musée d'Amsterdam ni dans aucune ville de Hollande ! Et des panaches admirables, des cônes superbes ! Une fortune scientifique, Tasman !

Il allait sans doute ajouter une exclamation non moins admirative, mais il réfléchit, garda le silence, et se contenta de faire au mousse une pressante recommandation en lui désignant de larges coquilles plates confondues au milieu de la magnifique récolte de l'enfant.

Suivant leur promesse de la veille, les naturels revinrent, amenant avec eux, non pas seulement les mataboués, mais le prince du pays. Guidés par leurs amis, les voyageurs pénétrèrent dans l'île, admirant la variété de ses productions, ses bananiers portant des régimes de fruits d'une grosseur phénoménale, l'arbre à pain, les palmiers couverts de petites noix globuleuses, les choux palmistes. Ils virent fuir devant eux des gallinacées de toute taille, des perroquets multicolores s'envolant des branches avec de grands cris ; sur le bord d'une rivière, ils surprirent des martinis-pêcheurs et des râles ; enfin des nuées de pigeons passèrent en roucoulant au-dessus de leur têtes.

Ils remarquèrent que l'île ne renfermait point de quadrupèdes ; mais en visitant plusieurs habitations, ils acquirent la certitude que la baie de Tonga servait d'asile à des éléphants marins dont ils virent les peaux d'un gris bleuâtre suspendues le long des parois de diverses cases. Chaque course dans l'île les émerveillait davantage. Après avoir étudié la flore et l'ornithologie de Tonga-Tabou, Tasman souhaita davantage en connaître les mœurs. Un des mataboués lui promit de le faire assister le lendemain au jugement d'un criminel. Rendez-vous fut donné au bord de la mer, en face d'une crique que les voyageurs ne connaissaient pas encore. Les chefs entourèrent les étrangers, et, comme toutes les cérémonies importantes, celle-ci commence par une distribution de kava.

La passion de connaître triomphe de bien des délicatesses. Si, au premier moment, les répugnances de Tasman et de ses amis se firent jour à propos de la confection de cette boisson enivrante, ils finirent cependant par en accepter une tasse. La préparation de la racine de kava s'accomplit avec une sorte de gravité religieuse. Les assistants se rangent en rond, on distribue à chacun un morceau de racine

préalablement gratté, puis chaque naturel commence à mâcher en conscience le fragment qui lui a été confié, place proprement cette mâchure sur une feuille de plantain, et un jeune garçon les précipite tous à la fois dans une jatte les couvre d'eau et commence à pétrir le kava, tandis qu'un autre noir chasse les mouches gourmandes à l'aide d'une feuille de bananier. Quand le kava est préparé on le verse dans des tasses adroitement préparées à l'aide de feuilles de plantain, et on le distribue à la ronde en l'offrant d'abord aux plus importants personnages.

Certes, cette boisson légèrement aigre ne pouvait plaire beaucoup au palais des Européens, mais ils avaient la curiosité obstinée et s'abreuèrent sans trop d'efforts de cette liqueur, qui, pour les habitants de Tonga, semble une sorte d'ambrosie.

Quand le kava fut absorbé, le chef fit un signe, et l'ordre auquel il équivalait ayant été transmis, un groupe de noirs qui s'était tenu à l'écart s'approcha, et plaça devant le prince un homme lié de cordes en écorce d'allonga. Le prisonnier paraissait âgé de vingt ans et gardait une ferme contenance. Accusé de meurtre et déclaré tabou jusqu'à ce qu'il l'eût expié, il venait entendre sa sentence. Deux guerriers appuyés sur des arcs de bois de manglier chargèrent le malheureux sans lui arracher un aveu : l'arrêt condamna le prévenu à se purger de l'accusation portée contre lui. Les juges et les chefs se levèrent et, suivis des Européens qui marchaient en signe d'honneur au milieu des mataboués, ils gagnèrent l'extrémité de l'anse. On enleva ses liens au prisonnier, on lui remit une arme courte terminée par un os de poisson affilé en pointe, puis on le précipita dans la mer.

Un cri d'effroi échappa aux voyageurs ; ils crurent d'abord que le malheureux était condamné à périr dans les flots, et le mousse, qui comprenait moins que ses

compagnons le respect dû aux usages d'une nation étrangère, avait se jeter à son tour dans la mer afin de ramener le condamné au rivage, quand l'habilité de nageur de l'habitant de Tonga le rassura sur le sort qui lui était réservé. L'accusé, si habile qu'il fût, paraissait cependant, sous l'impression d'une terreur profonde; se tenant presque debout dans l'eau, il jeta autour de lui des regards éfiarés que rien ne parut justifier d'abord. Puis un mouvement étrange se produisit dans la mer à quelque distance, l'oeil du noir s'injecta de sang et ils se retourna pour faire face à l'ennemi. C'était un requin de grande taille qui, la mâchoire ouverte et montrant ses terribles dents, s'avançaient vers sa proie. Le nègre se mit à fuir, le requin le suivit; mais, au moment où celui-ci se retournait, le noir lui enfonça son arme dans le ventre et le monstre, rougissant l'eau autour de lui, flôta bientôt inerte à la surface. Le condamné respira. Hélas! il eût à peine le temps de s'aplanir de sa victoire, un second requin parut à droite, un troisième à gauche; le dernier, accourant de toute la vitesse de ses nageoires, lui fit face rapidement. Le noir voyait six yeux rouges comme la braise, et trois gueules affamées le menaçaient. Il frappait à gauche, à droite, en avant; défendant ses bras, protégeant sa tête, luttant contre des ennemis terribles presque sans espoir de les vaincre; et cependant il le savait, tandis que ceux-là le menaçaient, d'autres accouraient à la curée. La baie sinistre, appelée "la baie des Requins," leur apportait souvent un criminel par jour.

A Tonga, tout homme accusé d'un crime était tenu de s'en purger en passant un laps de temps déterminé au milieu des monstres à la nourriture desquels pourvoyaient la justice.

Le misérable sentait ses forces s'affaiblir, sa main n'infligeait plus que de légères blessures, il parvint cependant à cre-

ver les deux yeux à l'un des requins, qui coula subitement au fond de la mer pour reparaître aveuglé, sanglant; le second requin, rendu plus féroce par une blessure à l'épaule, allait prendre entre les tenailles de ses dents formidables le bras de l'accusé, quand celui-ci tourna si rapidement sur lui-même qu'il échappa à l'ennemi. Mais ce fut pour se trouver à portée d'un nouveau monstre. Cette fois la gueule épouvantable se trouvait au niveau de la tête du noir; le monstre agrandissait son rictus terrible; il allait engloutir sa proie, quand le bras du noir s'enfonça tout entier dans sa gueule, y laissa l'arme aiguë qui devait à jamais l'empêcher de se fermer.

Mais s'il venait de triompher une fois encore, il restait sans défense, et ce n'était plus avec trois, mais avec six requins qu'il devait lutter d'adresse et d'audace. Tantôt il s'enfonçait sous les ondes, tantôt il reparaissait plus loin, levant la tête pour respirer et se rejetant dans l'abîme... Pendant une seconde il crut que c'en était fait de lui et qu'il allait périr sous la dent des monstres; mais un signal retentit de la plage, le temps d'épreuve était écoulé; l'accusé, proclamé innocent, restait libre de regagner le rivage.

Peut-être n'en aurait-il pas eu la force si le mousse, entrant rapidement dans l'eau, ne lui eût tendu une main déjà ferme, tandis qu'avec l'insouciance hardie d'un enfant il lançait un coup de pied dans le ventre d'un requin plus tenace qui s'obstinait à le suivre de près.

A peine le jeune homme eut-il mis pied à terre, qu'il reçut de grands témoignages d'amitié de la part même de ses juges. Mais il demeura indifférent à ces marques de sympathie, pressa la main du mousse javan et, s'éloignant de ses compatriotes, il se rapprocha des Furonéens.

Le séjour de Tasman et de ses compagnons se prolongea dans l'île pendant

près de deux semaines. De nombreux échanges cimentèrent une naissance amitié ; Orsay affirmait qu'il ne serait point possible de fonder un comptoir à l'île Tonga.

Enfin les Hollandais remontèrent sur leurs navires, et les ancres allaient être levées quand ils virent s'avancer à la nage le noir qui avait dû se purger de l'accusation d'un crime en luttant contre les requins. Il témoigna un si touchant désir de monter à bord, et le mousse supplia si bien le capitaine de ne point refuser le malheureux, qu'au moment où le vent enfla la voile du "Heamkerk", on comptait à bord un passager de plus.

Le 6 février, les navires, engagés entre une vingtaine d'îlots, de bancs de sable et de roches, coururent d'assez grands dangers ; mais les craintes de Tasman ne durèrent pas, il enrichit ses découvertes de l'île Rotterdam, dont il parcourut les douze milles de circuit et emporta des coquilles précieuses, puis d'Eoa, la plus méridionale des îles de l'archipel de Tonga, il rapporta une collection d'armes, d'écaillés de tortue, d'ameçons de nacre de perle, de colliers primitifs achetés aux insulaires pour quelques couteaux et des verroteries. Après avoir vidé une tasse de la boisson enivrante confectonnée par les habitants d'Eoa avec la racine du poivrier et avoir admiré l'adresse des sauvages à lancer leurs pirogues, Tasman laissait à Eoa le nom de "Middebourg," dépassa rapidement les îles du Prince-Guillaume et les bas-fonds d'Heamkerk, puis, dans la crainte de tomber au sud de la Nouvelle-Guinée, il fit route vers le nord, se contentant de saluer le 22 groupes d'îles d'Anthongh-Java, distant de la côte de 14 milles environ.

Alors recommencèrent pour le navigateur les incertitudes causées par les fantaisies de l'aiguille aimantée que, le 25, varia de 90°30', à la hauteur des îles Mark, découvertes par ses prédécesseurs Guil-

laume Schouten et Jacques Le Maire.

Les navires continuèrent à suivre de loin une côte qu'ils ne voulaient point aborder, et Tasman, après avoir passé les îles d'Antonio Caens, de Gardiner, de Visscher, de Sruys-Hock, croyait avoir vaincu les plus grandes difficultés de la traversée, quand un phénomène, fréquent dans ces mers, faillit déterminer la perte des vaisseaux et celle de l'équipage. Le 20 avril, les navires, qui marchaient fort près l'un de l'autre, se choquèrent subitement, puis se trouvèrent enlevés à une hauteur prodigieuse ; la mer se souleva par masses énormes, jetant de tribord à babord les vaisseaux abandonnés à la furie des vagues.

Un tremblement de terre, bouleversant la côte et se prolongeant au-dessous même des eaux, enflait celle-ci d'une façon effrayante. Pour ajouter à l'horreur de ce phénomène si rare en mer, à mesure que descendit la nuit, les navigateurs aperçurent devant eux non pas une terre mais un volcan vomissant par des cratères nombreux des laves incandescentes qui, descendant du sommet de la montagne en larges coulées, produisaient l'effet de ruisseaux de feu se précipitant dans la mer. Un bruit effroyable, pareil à celui que produiraient des milliers de tonnerres, retentissait à mesure que s'accroissait davantage l'éruption volcanique. Sous un ciel noir, au milieu de ténèbres, on ne voyait rien que la lueur effroyable des masses ignées se projetant d'en haut. Sur la plage, d'autres feux de moindre étendue semblaient de petits cratères ouverts à fleur de vague. Jusqu'au moment où cessa le tremblement de terre de l'île Brûlante, Tasman put se demander s'il ramènerait ses navires à Java, mais le calme se rétablit à mesure que le capitaine s'éloigna de ces dangereux volcans ; les avaries souffertes par les navires furent facilement réparées, et, une semaine plus tard Tasman, abordant à l'île de Jama, y liait

amitié avec des nègres d'un caractère inoffensif, qui, n'ayant rien à offrir que les cocos de leurs arbres, en remplirent leurs pirogues et les offrirent au capitaine. Le lendemain, comme les navigateurs approchaient de l'île de Moa, ils furent témoins d'un singulier spectacle. Un serpent de mer d'une taille gigantesque, noir, annelé de blanc, soutenait un combat acharné contre deux poissons de la taille des maquereaux et dont il fut impossible à Tasman de déterminer l'espèce ; chacun d'eux, tour à tour, s'efforçait de dévorer la queue du reptile, qui luttait en maintenant sa tête hors de l'eau, et le monstre, harcelé par ces faibles ennemis, incapable de triompher de leur ruse et de leur voracité, fut dépecé vivant sous les yeux de l'équipage. Après avoir traversé des vagues herbeuses, franchi des vagues phosphorescentes, Tasman se trouva au milieu d'une mer d'un rouge éclatant.

— Peux-tu m'expliquer ce phénomène ? lui demanda Orsay.

— On explique tout, répondit Tasman ; ce sont des crustacés microscopiques qui donnent aux vagues cette étrange couleur. Depuis notre voyage tu as admiré la mer sous des aspects variés : tantôt semblable à des vagues de cendre, en raison d'un nombre infini d'œufs provenant de certains animaux marins, tantôt paraissant rouler des myriades de perles au milieu de son écume, car tu te souviens que nous avons navigué au milieu des globules transparents dus à une espèce de fucus ; enfin, si notre voyage se prolonge jusqu'au mois de juin, je ne désespère pas de te montrer la mer blanche comme du lait et répandant la nuit une clarté qui la fait confondre avec l'horizon. Nul n'écrira jamais, quelque savant qu'il soit, un livre complet sur les abîmes que nous traversons, et ni les voyageurs ni les poètes ne diront le dernier mot sur les magnificen-

ces et les mystères que la mer recèle dans son sein.

Quand Tasman donnait à Jacques cette explication, il était sur le point d'être doublement le jouet des vents et des vagues, car, à partir de la découverte de l'île de Moa jusqu'au 6 mai suivant, les navires furent retenus à terre par des vents contraires.

Pour tromper l'impatience qu'il avait de continuer sa course et de revenir à Batavia fier d'un succès inespéré, Abel ouvrit avec les naturels un commerce d'échanges ; la bonne foi présida aux négociations commerciales : les sauvages témoignaient une singulière amitié aux marins, qui, en échange des produits de leur île, leur faisaient l'inappréciable don de haches, de colliers de verre, de morceaux d'étoffes, dans lesquels ils se drapaient avec une fierté naïve.

Orsay dessinait non pas avec assiduité, mais avec acharnement ; si l'affection de Tasman lui rendait la mer supportable, il ne se trouvait vraiment lui-même que sur une grève nouvelle, faisant poser ses naïfs modèles, d'abord effrayés de voir reproduire leurs traits avec une exactitude qui les stupéfiait, puis ravis de se retrouver, et amenant ensuite leurs femmes et leurs amis devant le dessinateur.

Pendant ce temps le mousse, qui avait souvent de longues conférences avec Orsay, poursuivait la pêche des coquilles rares, et voyait chaque jour se gonfler le petit sac mystérieux suspendu à son cou. Cette vie primitive continuait à la joie générale, quand un matelot se vit dérober son fusil par un insulaire. Il le poursuivit longtemps sans l'atteindre ; mais, gagnant du terrain, il allait mettre la main sur le voleur, lorsque celui-ci, lui décochant une flèche, le blessa dangereusement. Le malheureux soldat rejoignit avec peine ses

camarades, et demanda à être conduit à bord. La colère de Tasman fut extrême.

—Les misérables! dit-il. Leur douceur première et la facilité avec laquelle ils se sont prêtés à nos transactions avait sans doute pour but de nous donner confiance afin de nous trahir plus sûrement. Je me souviens d'avoir lu, dans la relation de Schouten, qu'en 1616 il fut obligé de tirer des bordées sur les sauvages de cette île afin de se défendre contre leurs déprédations.

Puis, serrant la main du Hollandais blessé:

—Tu seras vengé, dit-il, je te le jure.

Mais, soit qu'ils obéissent à un sentiment de justice, soit qu'ils redoutassent les effets de la colère de Tasman, les habitants de Moa, s'étant emparés du coupable, le jetèrent garrotté dans un canot et l'amènèrent à bord, l'abandonnant à la vengeance du matelot; Tasman fit traîner le sauvage devant le cadre du blessé.

—Prononce sur son sort, lui d't-il.

—Capitaine, répondit le matelot, ma mère qui était une sainte, m'a appris la loi de Dieu: pardonnons, comme il nous sera pardonné!

Il faut croire que cette générosité porta bonheur à l'équipage, car le lendemain de cet incident, qui pouvait avoir pour résultat une lutte meurtrière entre les matelots et la population indignée, les vents redevinrent favorables et il fut possible au "Heamkerk" et au "Zee-Haan" de reprendre leur route. Ils la poursuivirent heureusement jusqu'au 18 mai et mirent alors le cap vers le nord de Céram. Le 27, ils traversèrent le détroit au nord de Bourro et virent, avec un sentiment de joie profonde, arriver le terme de leur voyage.

Depuis dix mois Tasman avait vécu avec une seule pensée, celle de Marie van Diémen, dont la main serait sans doute le

prix de son courage et de son génie maritime. A partir du moment où les deux navires, confiés par le gouverneur de Batavia, furent mis sous les ordres d'Abel, il n'eut pas une heure de défaillance. Aucun danger ne fit pâlir ce jeune capitaine qui débutait dans la carrière avec un succès dont les plus anciens, les plus habiles marins se fussent trouvés satisfaits. Il ne se départit pas un seul instant du calme qui faisait sa force, de la bonté qu'il puisait dans sa tendresse. Les deux équipages l'adoraient également, et souvent, quand il voyait Tasman rêveur accoudé sur le bastingage, le mousse javan chantait sa chanson mélancolique: "Je ne sais pas où je mourrai!"

Mais si chacun avait supporté sa part de peine, d'angoisse, de fatigue, l'allégresse s'accroissait à mesure que le but se faisait prochain. La traversée s'achevait dans des conditions inespérées. L'équipage revenait au complet, sauf les trois marins tués dans la baie des Assassins. Le contentement entretenait la santé à bord, et quand la rédaction de son journal si sobre et si précis ne retenait point Abel dans sa cabine, on était sûr de le voir à côté de Jacques Orsay, lui rappelant cette soirée passée au palais de Buitenzorg, pendant laquelle Marie van Diémen lui avait paru si belle, ou respirant le faible parfum des fleurs de mélati desséchées qu'il avait gardées comme un talisman de bonheur.

Enfin, le 16 juin 1643, Java fut signalée par la vigie.

C'était la terre! la terre de l'Insulinde, c'était Batavia, la jeune ville de vingt ans déjà magnifique et peuplée et commençant à remplir son rôle de capitale.

En un instant le bâtiment fut pavoisé, on décora le pont en y amoncelant en guise de trophées les fruits rares, les coquilles précieuses, les armes, les vêtements du

gnatou, les peaux d'éléphants marins rapportées de la croisière des découvertes.

Tasman revenait d'une course rapide marquée par des succès dépassant de beaucoup ceux de Zeachem, de Witt et d'Hertoge. Aussi, quand les deux vaisseaux furent signalés, une singulière animation régna-t-elle bientôt sur le port de Batavia.

A mesure que s'approchaient les navires, Tasman, debout à l'arrière de son bâtiment, entendait mieux les acclamations enthousiastes. Un noble orgueil remplissait son âme, son cœur battait avec violence; le pays le payait de sa vaillance, de son habileté, de son génie; il appartenait à Marie van Diémen de récompenser la tendresse qui l'avait fait grand.

Au moment où Tasman débarqua, l'ovation prit les proportions d'un triomphe; en un instant les richesses dont étaient remplis les navires furent transportées dans les canots, deux carrosses se trouvèrent prêts comme par miracle, et Tasman, ayant à ses côtés les officiers qui s'étaient montrés ses dignes compagnons, prit la route de Buitenzorg, suivi par Jacques Orsay, le noir qui avait échappé si miraculeusement aux requins de la baie de Tonga et le petit mousse javan, qui ne cherchait point à dissimuler la joie qu'il goûterait le soir même en reposant dans la cabane d'atap et de bambou de sa pauvre vieille mère!

Au moment où le cortège s'avancait vers la résidence du gouverneur, Marie Van Diémen, assise devant la fenêtre ouvrant sur l'admirable jardin de son père, songeait aux voyageurs pour lesquels elle avait tant prié. Aucun des bruits du dehors ne pouvait troubler sa tranquille rêverie dans la partie du palais où elle s'était retirée, et, perdue dans les rêves de son cœur de seize ans, elle se demandait

si le vaillant jeune homme qui l'avait sauvée du mataglap faisant amok, reviendrait bientôt à Buitenzorg.

Elle avait entendu tant de fois raconter de terribles histoires de naufrage, elle savait habitées par des insulaires, si farouches les côtes que devait visiter Abel! D'ailleurs, le voyage de découvertes entrepris par lui n'ayant pas de but fixe, elle ne pouvait calculer ni le temps ni les distances; Dieu seul savait sur quelles mers voyageait Tasman et de quelles rives il reviendrait vers elle...

Tout à coup la porte de son salon s'ouvrit et van Diémen parut; sa fille se leva pour se jeter dans ses bras, mais elle s'arrêta suffoquée par l'émotion, tremblante de joie et de surprise. Un groupe d'officiers entourait le gouverneur de Batavia, et parmi eux Marie vit le noble et beau visage de Tasman bruni par les fatigues et troublé par une émotion puissante.

Marie recula et, s'appuyant sur une table de nacre de perle, elle rassembla ses forces et ferma les yeux.

Van Diémen vint en souriant à son secours:

—Ma fille, lui dit-il, le capitaine, ou plutôt le navigateur Tasman voulait tout à l'heure étaler devant moi les cartes des terres australes découvertes par lui, les objets curieux et rares rapportés de sa miraculeuse traversée; mais j'ai voulu que tu visses la première les conquêtes d'un homme d'énergie qui, augmentant l'honneur et la gloire de la Hollande, doublera bientôt le bonheur de ma famille... Allez, Abel, montrez les dessins, déroulez les cartes, entassez les mémoires et offrez à Marie les prémices des fruits étranges que vous rapportez des côtes nouvelles...

Tasman prit la main de Mlle van Diémen.

—L'exigez-vous ainsi? dit-il.

—Non, répondit Marie, d'une voix pénétrente, je le demande.

Alors s'amoncelèrent autour de la jeune fille ravie les dépouilles d'éléphants marins, les plumages d'oiseaux rares, les coquilles que Dieu fait éclore comme des fleurs de naere dans des baies inconnues, des herbiers composés par Orsay et dont les plantes gardaient leur attitude et leurs parfums comme en témoignaient les dessins et les aquarelles de l'artiste. Puis vinrent les cartes marines couvertes d'îles, d'îlots portant comme un hommage le nom de van Diémen et comme un cantique le nom de Marie.

La jeune fille regardait, effleurait ces merveilles. Eblouie, charmée, elle souriait des lèvres et gardait une larme aux bords de ces cils blonds.

Enfin Jacques Orsay s'avança, tenant par la main le mousse javan.

—Allons, dit-il à l'enfant, voici l'heure de vider ton sac.

Le mousse sourit, tira de son cou le sachet volumineux qu'il portait avec tant de crainte et de respect, l'ouvrit, puis dit à Marie :

—Tendez les mains, mademoiselle ; voici le cadeau de noces de l'ami du capitaine.

Marie présenta ses mains diaphanes et le mousse y laissa tomber une pluie sonore de perles magnifiques orientées admirables et d'une grosseur défiant toute comparaison.

—Mais, dit-elle, c'est un cadeau royal.

—On fait ce qu'on peut ! répondit Jacques. Ne pouvant mettre à vos pieds des îles comme Abel, j'ai recueilli pour vous avec cet enfant les plus belles perles de la baie de Tonga.

—Et moi, dit Abel ému par cette preuve d'amitié de Jacques, il me semble que je vais devenir jaloux ; quoique nous fassions désormais pour toi, nous resterons insolubles.

—Non pas ! répondit Jacques, vous me garderez !

—Maître, ajouta le mousse, si vous le voulez, je sais bien où je mourrai...

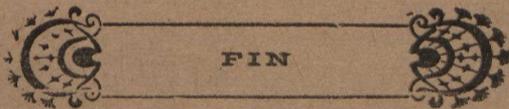
—Et c'est ? demanda Abel.

—A votre service, capitaine.

Pendant que les jeunes gens échangeaient ces paroles dont la gaieté dissimulait mal la note attendrie, le gouverneur de Batavia ouvrait sur la table du salon la carte des îles découvertes par Abel.

—Mon gendre, dit-il, à Dieu ne plaise qu'en me donnant ma fille je vous ravisse dans l'avenir la gloire qui vous est due.

Et, effaçant d'un large trait de plume le nom "d'île Van-Diémen", écrit par Abel Jansens Tasman sur la terre considérable découverte par lui au sud de la Nouvelle-Hollande, il écrivit en gros caractères ce nom que depuis elle a gardé :
TASMANIE



FIN

A L'ABSENT

Un portrait encadré de noir
Est resté seul à ma tendresse,
Depuis que tes doigts de caresse
Sont croisés dans l'éternel soir.

Une image est tout le revoir
Que sur mon coeur en deuil je presse.
Un revoir vague et sans ivresse,
Le seul permis au désespoir.

Je n'en veux pas attendre un autre.
Le paradis qui fut le nôtre
Était d'un bonheur tout humain.

En quoi m'importe, hélas! ton âme,
Que jamais plus mon front de femme
Ne pourra sentir dans ta main?

Marguerite COMERT.

L'Ennemi Des Aviateurs

Par Le Chercheur

LES périls auxquels s'exposent les aviateurs sont nombreux bien qu'ils tendent à diminuer chaque jour grâce aux perfectionnements continuels des aéroplanes mais malheureusement on ne viendra jamais à bout de les supprimer tous.

Il semble bien, en effet, qu'ils ne soient pas tous la conséquence d'un défaut de construction des appareils ou d'un arrêt du moteur ou encore d'un des nombreux caprices de cette force encore mystérieuse : le vent.

Il faut aussi tenir compte, et dans une large mesure, d'une autre machine, que l'on a, jusqu'à présent, assez négligée de "mettre au point" et qui, a aussi ses panes et ses fantaisies, nous voulons dire le corps humain.

C'est à lui, c'est à ses défaillances et à ses imperfections que sont imputables, sans doute, beaucoup de ces accidents tragiques que les techniciens de l'aéroplane se sont, après coup, vainement essayé d'expliquer.

Or, si les aviateurs ne sont pas à l'abri de toutes les petites misères qui, sans pitié, assaillent les pauvres mortels rivés sur terre, ils ont, par surcroît, à subir l'assaut de maladies ou d'affections spéciales. Il est intéressant d'en examiner quelques-unes en détail : elles sont comme les stigmates professionnels des hommes-oiseaux.

Au cours d'une des dernières séances de l'Académie des Sciences, M. le professeur

Dastre, l'éminent physiologue, citait le cas d'un aviateur qui avait été trouvé dans un champ, profondément endormi sur le siège de sa machine. Quand on le réveilla, notre homme fut tout à fait incapable de dire comment et à la suite de quelles circonstances il s'était échoué là. Il ne se souvenait de rien.



Il est fort probable que la grande tension nerveuse occasionnée par un long vol doit avoir souvent comme conséquence un sommeil irrésistible. La volonté, à laquelle on a fait, avec imprévoyance, un appel trop prolongé, peut, à la fin, se briser. Et alors, c'en est fait de tout contrôle de soi-même et de l'appareil aérien. On succombe, épuisé.

Le sommeil est, au reste, un des plus grands ennemis des aviateurs. Il peut être causé par le froid intense des grandes altitudes. On se rappelle la fameuse retraite de Moscou et les soldats qui s'endormaient sur la neige pour ne plus se réveiller. Quand le progrès de la mécanique aura donné une sorte d'infailibilité au moteur des machines volantes, il est fort probable que des aéroplanes fantômes, porteurs de pilotes endormis, accompliront, pendant des centaines de milles, dans les nuages, des "raids" dont on connaîtra seulement la fin tragique.

Indépendamment du froid, ce sommeil des aviateurs peut être encore expliqué par d'autres raisons. On lui a alors donné le nom significatif de "torpeur aérienne". Cette torpeur est souvent remarquée, chez un aviateur, au moment de son atterrissage. Il semble à moitié endormi, ses mouvements maladroits sont ceux d'un homme que l'on tirerait brusquement du lit.

Cette torpeur est expliquée par le fait que, lors d'une ascension ou d'une descente trop brusque, les artères ne s'accommodent pas suffisamment vite au changement de la pression de l'air. La conséquence est un afflux anormal du sang au cerveau et cette surcharge provoque la lourdeur et le sommeil de l'aviateur.

On a proposé comme remède à ce défaut de notre organisme, une petite opération chirurgicale très simple. Elle consiste dans la cautérisation d'un nerf qui contrôle les mouvements involontaires du cœur et la circulation du sang.

Divers aviateurs se sont déjà soumis à cette opération et s'en trouvent, paraît-il, très bien.

Une autre affection très fréquente est surtout préjudiciable aux organes de la vue. Non seulement la grande vitesse de certains vols remplit les yeux de larmes,

mais la réflexion intense du soleil sur les nuages aveugle positivement. Après une longue randonnée, Hoxsey, le défunt aviateur américain, loucha pendant quelques semaines.

Les aviateurs sont des gens pleins de sang-froid et qui savent commander à leurs nerfs et à leur imagination. Pourtant, ils sont sujets à des hallucinations. Paulhan, pour ne citer qu'un exemple, a raconté qu'au cours de son grand vol en Angleterre, il lui arriva souvent de "voir" les tours de Notre-Dame. Il lui fallut toute sa volonté pour résister à l'envie qu'il avait de "tourner autour d'elles".

Il faut encore noter une certaine brûlure de la peau, qui est souvent la conséquence de vols prolongés à grande vitesse. C'est comme un hâle très douloureux. La souffrance de cette affection a été comparée à la sensation désagréable que l'on éprouverait si, après s'être rasé avec une scie, on se passait la figure au savon noir pour le faire mousser ensuite avec une brosse de chien dent.



L'Oeil Enigmatique

Par A. Riou

Il faut avouer que la Nature se plaît à certaines bizarreries bien faites pour jeter le trouble dans les cervelles déjà considérablement surmenées de nos savants. Parmi les phénomènes étranges dont nous sommes témoins, il en est peut être qui peuvent arriver à être expliqués, grâce aux progrès énormes de la chimie et de la physique, mais il en est d'autres qui laissent rêveurs, et devant lesquels les maîtres les plus subtils se trouvent en défaut. En principe, si nous prenons comme champ d'études la matière par elle-même, il est permis de résoudre certains problèmes, même fort abstraits, par l'application de règles basées sur des principes immuables, mais si nous nous attaquons à cette machine si mystérieuse et si compliquée qu'est le corps humain, nous pouvons nous attendre à toutes les surprises.

La chirurgie n'a cessé d'accomplir des merveilles, et son horizon s'élargit tous les jours. Nous restons stupéfaits devant les travaux de vivisection des professeurs tels que Carel, Doyen ou Truffier, mais il n'en est pas moins vrai, que ces virtuoses du scalpel ne s'attaquent qu'à de la matière déjà formée, et que jusqu'à présent nul d'entre eux n'a pu faire dévier le processus ordinaire de la génération, ni prévoir dans quelles conditions physiques et avec quelles particularités spéciales un être humain verra le jour. La nature semble parfois se complaire à bouleverser tou-

tes nos idées sur l'atavisme, en dotant un ménage doué des qualités morales et physiques les plus enviabiles, d'un enfant atteint du crétinisme le plus pur, ou bien encore à faire éclore un "génie" dans l'échoppe de quelque savetier, considéré à juste titre comme un "minus habens".

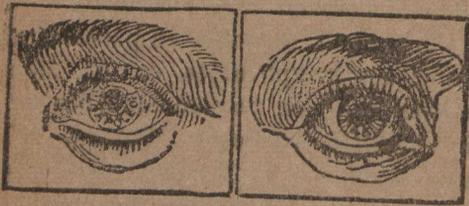
Et encore, lorsque les tares sont purement morales, il y a toujours matière à épiloguer, mais où la science fait faillite, c'est lorsqu'elle se trouve en présence de phénomènes inexplicables, ou de monstruosité que rien ne pouvait faire prévoir. Comme beaucoup d'autres, j'ai voulu chercher le "pourquoi" de certaines aberrations de la Nature, et je n'ai pas encore trouvé la formule qui put me contenter. Un jour viendra peut être où la pleiade des savants pourra fournir à cette occasion des réponses plausibles, pour le moment, je me contenterai de signaler un fait très bizarre, dont la lecture n'a pas manqué de me frapper.

J'avait lu autrefois dans un roman de l'illustre académicien Jules Claretie, l'histoire d'une malheureuse qui traîtreusement assassinée, n'avait pu, au cours de son agonie, détacher ses regards du portrait de son meurtrier accroché sur une muraille voisine. L'intensité de la vision, la force d'énergie dépensée dans l'exaspération de cet ultime coup d'œil, avaient été si considérables que l'image, nous dit l'écrivain, s'était photographiée sur l'iris de la morte, et restait comme une preuve

matérielle et tangible de la culpabilité de celui sur lequel se portaient les soupçons.

J'avais pensé jusqu'alors que ce fait n'avait été consigné par l'auteur que dans le but de corser une situation dramatique et de déterminer un effet plus intense sur le lecteur, mais j'avoue avoir été profondément surpris en apprenant que ce phénomène présentait une réelle valeur scientifique.

M. Boucheny de Grandval, dans un article très documenté, nous apprend que des faits semblables ont été remarqués à différentes reprises par des sommités médicales, et cite l'appui de ses dires les exemples suivants: "Borelli cite, d'après un



ancien chirurgien de Montpellier du nom de Formius, le cas d'un jeune garçon sur l'iris duquel on lisait très nettement en lettres romaines la phrase suivante "Loué soit Dieu". Le fait est simplement relaté sans autres commentaires, et il pourrait paraître équivoque, s'il n'était appuyé par la constatation d'un exemple plus proche de nous, au sujet duquel des spécialistes français, allemands, belges et irlandais, ont adressé des rapports circonstanciés dans leurs académies respectives. Il s'agit en l'espèce de la jeune Joséphine, Louis, née à Paris en 1825, et qui fut exhibée en France, en Belgique et en Angleterre.

Cette fillette portait au moment de sa naissance, la mention "Napoléon Empereur", gravée sur les iris, sur l'iris droit

se trouvait en lettres capitales le mot "Empereur", et sur la gauche le mot "Napoléon".

Les rapports authentiques de célébrités médicales telles que Rognetta, Giralde, et surtout Wilde, ne laissent planer aucun soupçon de supercherie. Ce dernier savant, qui s'était d'ailleurs spécialement occupé de ce sujet très curieux, avait fait établir une gravure de l'enfant qu'il conservait précieusement et qui servit à illustrer un document qui fait foi.

Si nous remontons, au XVIII^e siècle nous apprendrons qu'un oculiste fameux du nom de Jacques Dariel, avait observé dans les yeux d'une paysanne des environs de Rouen une inscription latine ainsi conçue "Post mortem".

Enfin Tenon, nu des plus illustres chirurgiens français, rapporte avoir trouvé dans sa clinique, un malade dont les iris portaient gravées, les deux lettres T. et V. J'ajouterai que Tenon très surpris de ce cas bizarre fit exécuter deux "fac simile" en verre de ces yeux anormaux, dont l'un servit à sa collection personnelle, tandis que l'autre peut encore être admiré dans les galeries du musée Dupuytren.

Mais là ne s'arrêtent pas ces bizarreries naturelles, si les lettres y jouent un rôle les chiffres eux aussi ne sont pas négligés. Il y a peu d'années, le professeur Deneffe signalait l'entrée à sa clinique, d'une malade, la femme Joseph Baete, née Marie Rossel, âgée de 59 ans, chez laquelle l'apparition brusque de chiffres sur les iris s'était produite au cours de sa jeunesse. Ces inscriptions persistèrent pendant toute sa vie, dans l'œil gauche se lisait le chiffre 10, dans le droit le chiffre 45. A ce sujet le docteur Deneffe laisse une note manuscrite qui dégagera certainement son récit de toute idée de supercherie: "Ce qui caractérise ces chiffres, dit-il, ce'st la

netteté, la précision mathématique avec laquelle ils sont gravés dans les iris. Je défie un calligraphe de tracer sur le papier ou le tableau avec la plume ou la craie un 45 ou un 10 plus parfaits que ceux qu'un jeu de la nature nous fait voir sur l'iris de cette femme. Plus de trente personnes sont venues voir cette curiosité. Sans la moindre hésitation tout le monde lit 45 et 10, il n'y a pas moyen de lire autre chose.

Ce qu'il y a de beaucoup plus curieux c'est que l'hérédité s'en mêla et que la fille de cette femme possédait également des iris particuliers. Seulement le chiffre avait changé, si le 10 persistait sous la pupille droite, un 20 nettement tracé s'étalait sur l'iris gauche. Les dimensions étaient les mêmes chez la mère et l'enfant.

On doit dire d'ailleurs que l'acuité visuelle n'était nullement attaquée chez ces personnes et que leurs yeux ne présentaient aucune anomalie constitutionnelle.

On peut donc dès maintenant déclarer que lire dans les yeux de quelqu'un n'est plus une image, mais un fait établi.

L'Arbre le plus Utile du Monde

Sans contredit, l'arbre le plus utile du monde est le bambou. En effet, qu'est-ce que les Chinois et les Japonais ne font pas avec cet arbuste? Le nombre d'applications qu'il reçoit est incalculable.

Dans la construction, on l'utilise pour des charpentes diverses, pour les toitures, pour les carcasses de murs, pour les plafonds. Sa flexibilité est mise à profit dans les cadres des portes.

Comme il est rond et creux, on en fait des conduites d'eau, des corps de pom-

pes. On le fend en deux pour confectionner des gouttières pour la pluie, des tuiles pour la toiture, des petites planches pour les clôtures.

Les échelles, les perches, les gaffes, les lances, les cannes, les lignes à pêche, les supports d'enseigne sont de bambou.

Ce pot à fleur, ce pot à tabac, ce plateau, ce peigne, tout est de bambou.

On en fait des échasses, des étagères, des fauteuils, des tables, des chaises à porteurs.

Les pousses des jeunes bambous s'ajoutent à l'écorce du gampi pour la fabrication des papiers de qualité secondaire.

En fendant le bambou, on obtient des lanières, à volonté raides ou souples, auxquelles on peut donner des courbures. En Asie, on fait avec ces lanières de bambou ce qu'autre part on fait avec le jonc et l'osier: balais, chapeaux, soucoupes, nattes, éventails, stores, paniers, corbeilles, malles, boîtes, etc.

A l'aide du bambou, toujours, l'on confectionne des râteaux, des broches pour la cuisine, des ressorts et des supports de capotes pour les voitures...

Les menues branches elles-mêmes servent à fabriquer des tiges de pinceaux, des cages pour les oiseaux, des flûtes, des baleines, des mesures de longueur, des tuyaux de pipe, des étuis, des sifflets.

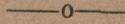
Les petites baguettes dont les Japonais se servent en guise de fourchettes sont aussi des branches de bambou.

L'écorce de ce roseau, enfin, sert à envelopper de menus objets. On voit combien sont nombreuses les utilisations du bambou.

Il faut remarquer que la confection des objets que nous avons énumérés (et il en est bien d'autres!) ne nécessite aucun outillage spécial. Il ne s'agit que d'avoir de l'habileté et du soin.

LES INSECTES CURIEUX

LES FABICANTS DE TENTES



PLUSIEURS chenilles emploient leur fil pour se permettre de dévorer les feuilles tranquillement. C'est ce qui se voit notamment chez les chenilles sociales, qui enveloppent tout un rameau d'une tente en fils de soie et qui ne dévorent les feuilles intérieures que quand cette toile est suffisamment épaisse pour les isoler en quelque sorte du monde extérieur. Les mêmes tentes leur servent aussi de manteaux protecteurs pendant l'hiver.

Donnons quelques exemples de l'industrie de ces chenilles sociales :

Le papillon appelé "*Liparis chrysorrhœa*" est extrêmement commun; il pond à la face supérieure des feuilles des paquets d'œufs entourés de poils.

Dès le début de leur entrée dans le monde, les jeunes chenilles fabriquent une tente de soie au-dessous de laquelle elles se réfugient momentanément, soit pour se reposer, soit pour digérer tout à leur aise; mais ce sont là des abris provisoires. Bientôt elles fabriquent de vastes nids où elles viennent se grouper en nombre considérable.

Ces nids sont fort communs et se montrent toujours à l'extrémité des branches. Tantôt aplatis, tantôt arrondis, ils présentent des angles plus ou moins irréguliers. Les cavités intérieures, limitées par les feuilles et les toiles forment un véritable labyrinthe; les cloisons en sont cependant

percées de place en place, de telle sorte que toutes les loges communiquent les unes avec les autres.

Les chenilles habitent ces nids pendant huit ou neuf mois de l'année, et particulièrement en hiver où elles y vivent engourdis. Elles ont soin de ronger les bourgeons de la tige où elles ont bâti leur édifice, pour que les branches, en poussant, ne viennent pas les démolir. Certaines années, par leur nombre et leur voracité, les chenilles du *Liparis* deviennent un véritable fléau, tant pour les bois que pour les vergers.



Liparis et sa "bourse" enveloppant plusieurs feuilles.

La Teigne du prunier à grappes pond ses œufs sur le haut des branches les plus faibles. Les œufs, en nombre de trente à quatre-vingts, sont immergés dans une matière visqueuse. En été, les jeunes chenilles naissent, mais restent dans leur réduit, qui ne dépasse pas la grosseur d'une tête



Une colonie d'Yponomeutes du pommier.

d'épingle; elles restent ainsi tout l'hiver, e'est-à-dire près de sept mois, sans bouger. Au printemps, ces petites chenilles perforent le toit qui naguère les protégeait et vont se promener au dehors. Sans jamais se quitter, en bataillons serrés, elles dévorent les jeunes pousses, ne respectant que les jeunes nervures.

Les chenilles vont ensuite dévorer de jeunes feuilles non encore ouvertes, en

circonscrivant cette région d'un réseau soyeux blanc du volume d'une pomme. Ce n'est que de temps à autre, et surtout quand il pleut, que le peloton se désunit. Quand elles arrivent à l'extrémité de la tige, les jeunes chenilles se réunissent en compagnies plus ou moins considérables au-dessous des feuilles, où, au début, on ne se doute pas de leur existence; mais bientôt la face supérieure des feuilles se macule de roux, ce qui indique la présence d'un parasite au-dessous.

Pendant tout le printemps, la chenille de la Teigne du prunier continue à dévorer les feuilles et à construire des nids de soie, plus ou moins souillés de leurs déjections.

Quand on vient à donner une chique-naude à la branche qui les porte, on les voit toutes se laisser tomber verticalement soutenues seulement par un fil.

Vers la fin de mai, toutes les feuilles ayant disparu, les chenilles se promènent d'un air désespéré sur les branches et sur le tronc, laissant toujours sur leur parcours des amas de fils blancs. On les voit aussi se suspendre les unes aux autres en guirlandes qui descendent des branches jusqu'à terre.

Au commencement de juin, les chenilles qui ne sont pas mortes de faim filent une toile plus forte et plus blanche que les précédentes, qu'elles déposent soit dans la fourche de deux branches, soit au bout d'une branche. C'est dans ces cocons blancs que se fait la nymphose.

L'Yponomeute du pommier vit sur le pommier et a des mœurs analogues à celles de la Teigne du prunier.

La chenille se fait remarquer par le voile léger dont elle enveloppe les feuilles

qu'elle choisit pour sa nourriture et qu'elle étend au fur et à mesure de ses besoins. Comme les œufs sont pondus par groupes, les chenilles se trouvent en colonies et plusieurs de ces colonies se fondent assez fréquemment; aussi, une branche entière de pommier peut être enveloppée d'une toile, et sous ce nid à réseau, la verdure disparaît peu à peu, à mesure que

les feuilles passent à l'état de squelette.

Les chenilles, qui déploient beaucoup d'activité à l'intérieur de ces nids, ont l'habitude de se reposer après chaque repas et après chaque mue. En cas d'attaque, chacune descend le long d'un fil pour s'enfuir sur le sol aussi rapidement que possible.

— 0 —

LE COFFRET

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient des cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis, aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive,

Quand sont mortes mes soeurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées:
Hélas! nous ne gardons d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque ton front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux,—que la mère soit blanche!

Georges RODENBACH.

CHANTER ET RIRE

Sont les moyens les plus sûrs de se bien porter

Par A. Riou.

RIEZ, disait Rabelais, le joyeux curé de Meudon, riez sans cesse, riez tous les jours "pour ce que le rire est le propre de l'homme." Chantez, nous crie le docteur Cyril Horsford, du Royal Hospital de Londres, chantez le plus souvent possible "le chant est la source même de la santé."

Ces deux ordonnances dictées par deux médecins éminents, dont l'un soignait l'esprit et l'autre passe sa vie à sauvegarder l'existence de ses semblables, ne semblent pas offrir à premier vue de grosse difficultés, à être suivies, et cependant, elles offrent, paraît-il, des résultats merveilleux à ceux qui veulent bien se donner la peine de les mettre en pratique.

Contrairement à ce que pense la masse, il n'est pas toujours facile de rire, et nous sommes dans cette "vallée de larmes", beaucoup plus souvent la proie de la sombre neurasthénie, que les disciples joyeux du "Rire" sain et de bon aloi. D'ailleurs la gaieté, dans toute son acception est presque un don de nature, et pour ma part, je connais des gens absolument réfractaire à la douce et saine hilarité. Plus nous avançons dans ce siècle, dont le positivisme s'affirme de plus en plus, plus le rire s'éteint. Nous assistons actuellement à son agonie et si nous ne nous arrêtons sur cette voie, nous pourrions sous peu

nous écrier: "Le rire se meurt... le rire est mort."

Cette maladie du "sérieux" qui contamine la France, est d'importation étrangère. D'aucuns prétendent qu'elle nous vient en droite ligne d'Angleterre, d'autres soutiennent qu'elle a traversé l'Atlantique, et que c'est là un cadeau des Américains. D'où qu'elle vienne, cela nous importe peu, mais ce qui nous désole à constater, c'est qu'elle s'est propagée avec une inquiétante rapidité et que nous n'arrivons plus à enrayer ses ravages. Il est aujourd'hui démontré par les arbitres de l'élégance et du bon ton, que le rire est une chose vulgaire que tout "snob" doit éviter avec soin. A peine ces censeurs sévères admettent-ils, le sourire", et encore! faut-il qu'il soit à peine esquissé dans les plus solennelles occasions. Or, tout le monde, en France ou ailleurs, visant au "copurehic", se garde avec soin de se montrer trivial, et par là même évite le rire franc et sonore dont se gargarisaient nos pères, lesquels, Dieu merci, n'étaient ni plus bêtes ni moins solides que nous.

Les grandes capitales nous offrent aujourd'hui le spectacle d'une jeune génération guindée, gourmée, engoncée dans une attitude qu'elle s'efforce de rendre de plus en plus "correcte", selon le sens spécial qu'elle applique à ce mot. On se

sent envahi d'un spleen inquiétant à la vue de ces petits hommes en bois, à gestes automatiques, aux figures inexpressives, et on se demande avec angoisse ce qu'ils peuvent trouver d'extraordinaire dans cette attitude digne tout au plus des marionnettes de nos vieux guignols d'autrefois.

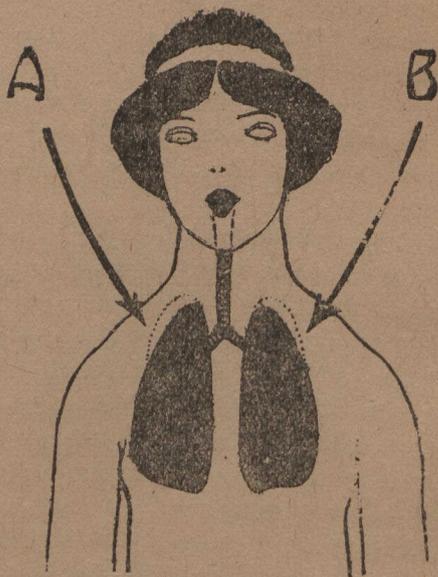
Pauvre Mürger! où donc est-elle la Bohême d'autrefois; que sont devenus tes rapins chevelus, tes poètes aux cravates inexpressibles, tes musiciens fougueux et délirants, et quant à toi ô Musset! qui fit tant de fois vibrer les fibres les plus intimes de l'étudiant et de la grisette, tu briserais la plume de rage et de douleur, si tu revenais dans ce quartier latin qui frissonna si longtemps au souffle de ton génie et de ton inspiration.

"Le rire se meurt", et son dernier rempart en s'écroulant sur les hauteurs sacrées de Montmartre, vient encore abrégé sa lente et terrible agonie. Il exhalera bientôt son dernier souffle; il dormira son dernier sommeil non loin de ces moulins dont il fit si longtemps tourner les ailes radiuses, et ce sera l'ultime rayon de soleil qui s'éteindra avec lui, pour faire place à la morne et sombre tristesse qui s'exhale du snobisme et du positivisme fin de siècle.

Par cet exposé peut être un peu long, mes lecteurs pourront se rendre compte que la première phase de l'ordonnance sera sinon impossible, du moins difficile à observer d'une façon rationnelle. Passons à la seconde qui concerne le chant. Au moins dans cette partie, nous sera-t-il possible de suivre les prescriptions, car chanter ne signifie pas toujours être joyeux, et je connais nombre de gens dépourvus du "Rire", qui passent leur existence à vocaliser dans toutes les occasions où cela leur est possible.

Sans vouloir parler ici des professionnels du chant, des artistes d'opéras, ou des basses de plein chant, nous trouverons encore toute une catégorie de gens qui chantent, les uns par habitude, les autres par plaisir, d'autres par besoin. C'est surtout à cette dernière catégorie que je veux m'arrêter.

Il existe des personnes pour qui le chant est une nécessité, nous dit le docteur Horsford, ce sont ceux qui sont débiles, anémiques, tuberculeux, et par conséquent



très propices aux idées noires, à l'hypochondrie et à la neurasthénie. Tous ceux-là devront chanter, ils verront aussitôt leurs estomacs fonctionner à l'aise, leur mélancolie s'évanouir, leur tristesse s'évaporer. Les forces reviendront comme par enchantement, les râles des poumons disparaîtront, pour faire place à une respiration stable et bien établie, en un mot ils recouvreront la santé perdue, où fortifieront leur organisme ébranlé.

Ne vous êtes vous jamais aperçu, nous

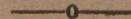
dit le célèbre praticien, que si vous mangez seul, votre appétit sera bien moindre que si vous dissertez avec un de vos bons amis. Vous ne manquerez pas de mettre ce regain d'appétit sur le compte de la distraction causée par une présence agréable. Or, physiologiquement, telle n'en est pas la raison. Le seul fait de causer, c'est-à-dire d'exhaler des sons, est la cause d'une déglutition plus facile des aliments. Mais, direz-vous, l'effort n'est pas considérable, car l'action de causer pendant un repas, n'entraîne pas après elle une fatigue dont on puisse faire état. Eh bien ! doublez ou triplez cette fatigue par une émission plus longue et plus forte des sons, vous augmenterez par là même le jeu des poumons, l'air extérieur affluera avec plus d'intensité dans vos organes, le sang contiendra plus d'oxygène, la combustion intérieure s'accélèrera, et partant, vous doublerez votre appétit, puisque vous aurez brûlé davantage.

A l'appui de cette théorie, le docteur Horsford cite un exemple très frappant de la guérison par le chant, d'un enfant très chétif et très anémié, qui offrait un terrain des plus propices à la tuberculose. Ses professeurs, dit-il, le firent incorporer dans la maîtrise de l'église paroissiale, laquelle était dirigée par un prêtre d'une intelligence supérieure, et connaissant à fond les plus petits secrets de son art. Après avoir soigneusement étudié le tempérament de l'enfant, il lui confia une partie de chant, dont les efforts de vocalisation étaient proportionnés à sa complexion délicate. Au bout de très peu de temps, il s'aperçut que les séances de chant produisaient sur son élève les merveilleux résultats. Dès qu'il se mettait à chanter, l'enfant ordinairement pâle et abattu revivait, ou du moins semblait avoir acquis de nouvelles forces, ses joues

se coloraient, ses yeux reprenaient de la vivacité, la petite toux dont il était affligé s'arrêtait, et chose curieuse, à l'issue de la séance, il se sentait un appétit qui, en temps ordinaire, lui était complètement inconnu. Ce phénomène prédisposa son professeur à lui faire suivre une cure des plus sérieuses, en graduant les exercices et au bout de quelques mois l'enfant avait repris sa santé et recouvré les forces perdues.

Il est un fait bien connu, c'est que les médecins sont tous d'avis de recommander aux tuberculeux la pratique des instruments à vents et particulièrement celle du "Cornet à pistons." La seule raison est de forcer le malade à une gymnastique des muscles de la poitrine, par suite de l'absorption et du renvoi d'une grande quantité d'air. Jouer d'un instrument ou chanter, cela répond au même besoin, puisque le mouvement de "soufflet", indispensable aux bronches et aux poumons s'exerce dans l'un ou l'autre cas.

En conséquence, il est bon d'en faire son profit, et puisque "rire" est devenu maintenant une chose extrêmement difficile, chantons à gorge déployée, dans le but de nous faire des poumons et par là même une santé robuste.



LES SURPRISES DE LA CHASSE

CHIENS CONTRE PORC - EPIC

Par A. Riou

SI les réunions de chasse offrent parfois aux amateurs des surprises désagréables, leurs précieux auxiliaires, les chiens, sont loin d'en être exempts eux-mêmes. Il est à remarquer toutefois, que le sport cynégétique est tellement captivant, que malgré les multiples avatars auxquels les chasseurs sont sujets, ils restent toujours enthousiastes de leur passion favorite. Les chiens partagent sans doute aussi cette manière de voir, car il est à remarquer que les meilleurs limiers d'une meute, sont en général ceux qui ont eu à souffrir de blessures reçues face à l'ennemi.

J'ai vu maintes fois, des fox-terriers de race, dont les babines avaient été plusieurs fois lacérées par la terrible mâchoire du renard, s'acharner contre ces animaux avec une ténacité surprenante. Cette façon d'agir laisserait supposer que la passion de la chasse se développe chez le chien, au prorata des blessures reçues.

Tous ceux qui ont chassé le sanglier savent avec quelle férocité les vieux solitaires, forcés dans leurs bauges, tiennent tête à la meute acharnée après leurs chaussees, et combien terribles sont les blessures reçues par les chiens, ce qui ne les empêche pas d'ailleurs par la suite de se jeter sur l'animal, et de chercher à le coiffer, sans souci de ses formidables coups

de boutoir. Il m'a été donné de suivre assez souvent des chasses dans les forêts de Bretagne, notamment dans le Finistère qui est, pourrait-on dire, le lieu de prédilection des sangliers, or j'ai vu des chiens pantelants, éventrés par la bête, qui à peine recousus par les piqueurs cherchaient à s'échapper de leurs mains pour se ruer sur leur ennemi.

Ce même phénomène d'acharnement se produit dans les chasses à courre, contre le cerf, et le fouet des gardes est indispensable pour éloigner les chiens ivres de sang qui mettraient en pièces le corps de l'animal blessé.

Nombre de gens ont cherché à analyser cette façon d'être et d'agir, commune à toutes les meutes, les avis se sont partagés. En ce qui me concerne je me rallierais plus facilement à cette théorie qui veut que le chien de chasse, de race pure, conserve par atavisme des instincts sauvages, que les éleveurs se complaisent non seulement à entretenir, mais encore à développer, par une éducation spéciale bien en rapport avec le sport auquel ils sont destinés. Tout le monde sait qu'il est moins que prudent de se hasarder seul dans un chenil, et que bien souvent les "piqueux" se sont trouvés en danger mortel au milieu de certaines meutes, bien que les chiens eussent dû être habitués à

leur vue et à leurs soins.

Il est bon d'ouvrir ici une parenthèse au sujet de la classification des chiens en ce qui concerne les différentes sortes de gibier à chasser, car la Nature prévoyante a pris soin d'équiper chaque espèce, en prévision des dangers qu'ils sont appelés à courir.

Les braques, les pointers, les briquets, chiens à poils ras, sont généralement destinés à la plaine, à cause même de



leurs poils ras ; l'épagneul au contraire, de par sa toison plus touffue, résiste mieux dans les pays de landes, où la ronce et les broussailles forment à certains moments des fourrés presque impénétrables, mais les rois des chiens pour les pays de forêts, sont les griffons, principalement de race Ecossaise. Chez ces animaux le poil est dur, hérissé, assez long et comme feutré, aussi offre-t-il une résistance sérieuse aux épines, aux as-

pérités et aux saillies, voire même aux griffes et aux dents de certains carnassiers.

Une bonne meute de griffons est certainement une des meilleures équipes pour la chasse au gros gibier. En général ces chiens sont extrêmement courageux, doués de muscles d'acier qui leur permettent de braver la fatigue et ils ont une qualité très appréciable pour le chasseur, ils sont absolument dociles. Toutefois, lorsqu'ils sont échauffés, et qu'ils se trouvent face à face avec un animal qui leur tient tête, il est difficile de leur faire lâcher l'attaque malgré les blessures parfois cruelles dont ils sont affligés.

Je me souviens avoir lu autrefois avec beaucoup d'intérêt une série de relations de chasses dans l'Oregon ; écrites dans le "National Geographic Magazine", par M. Frederick Coville. Un souvenir très précis m'est resté d'une chasse au porc-épic, dans laquelle les griffons écossais jouèrent un des principaux rôles.

"Nous étions décidés, raconte l'auteur, à chasser des ours qui nous avaient été signalés non loin de notre campement, et nous comptions beaucoup sur notre meute de griffons pour exécuter un excellent travail d'approche.

"Nous nous mîmes en marche, M. Carper et moi, le matin de fort bonne heure, accompagnés de quatre hommes dont deux portaient les provisions et deux autres s'occupaient des chiens au nombre de sept.

"Lorsque nous arrivâmes au point désigné, le découplage s'effectua rapidement et les limiers s'engagèrent presque aussitôt sur une piste fraîche, suivis de près par toute la troupe. Nous accompagnions de loin la menée qui semblait se perdre sous bois, quand presque subitement les aboi-

ments cessèrent et nous supposâmes l'animal acculé.

“Carper avait pris les devants et s'était engagé assez profondément sous bois, malgré mes conseils, car je savais par expérience, avec quelle précaution le chasseur doit approcher l'ours, surtout quand il est obligé de faire face aux chiens. Ma surprise et aussi ma crainte furent énormes, lorsque j'entendis la voix de mon compagnon s'élever dans le lointain. Je supposai qu'il demandait du secours et je m'élançai au pas de course, mais lorsque je me trouvai sur les lieux je restai absolument stupéfait. Carper avait entamé une lutte homérique avec les chiens, pour les empêcher de se ruer sur une énorme boule hérissée de dards aigus que je reconnus de suite pour être un porc-épic d'une taille bien supérieure à la moyenne.

“Malgré tous ses efforts, les griffons se lançaient à l'assaut de l'animal qui attendait ferme dans sa position de défense. Les chiens malgré leurs poils épais étaient littéralement en sang, criblés de dards qui étaient restés plantés dans leurs corps. Certains avaient la gueule absolument ensanglantée, mais ce qu'il y avait de plus curieux à constater c'est que ces blessures, loin d'apaiser leur rage, ne faisaient que les exciter davantage. Vraiment ils devenaient furieux, et eux d'ordinaire si obéissants, semblaient ne plus connaître les commandements de leurs maîtres.

“Un coup de fusil tiré presque à bout portant mis fin à ce drame, mais notre journée était perdue et nous nous vîmes forcé de rejoindre le camp pour prodiguer nos soins aux animaux blessés.

“Tous étaient plus ou moins couverts d'aiguilles, mais le plus vieux d'entre eux en était littéralement criblé, et figurait à s'y méprendre une pelote garnie d'épin-

gles. Par un hasard miraculeux, les yeux étaient intacts, alors que toute la tête en était garnie; les gencives, les lèvres, la langue, étaient perforées et je comptai jusqu'à 568 dards qui lui furent extraits de la peau.

“J'avais fait mon deuil de cet animal auquel je tenais cependant beaucoup, car j'estimais qu'en outre des blessures superficielles, nombre d'aiguilles s'étaient brisées dans les plaies et que charriées par le



sang, elles devaient normalement entraîner sa perte. Il n'en fut rien, les soins diligents qui lui furent donnés eurent raison de cette terrible secousse, et par un phénomène tout naturel, les pointes des dards brisés, sortirent pendant plus de huit jours à travers le cuir de certaines parties du corps.

“L'animal étant complètement rétabli,

reprit sa place au chenil, et je le croyais à jamais guéri de sa passion pour les pores-épic, lorsque les hasards de la chasse me firent passer, deux ou trois mois après, non loin de l'endroit où il s'était fait si cruellement abîmer. Contre mon attente, le chien se précipita vers le fourré en jappant, creusant le sol de ses patter

et paraissant furieux de ne pas retrouver son implacable ennemi."

Nous donnons dans le cours de cet article, une fort curieuse photographie du chien de M. Coville, prise à son arrivée au campement, laquelle ne pourra laisser planer aucun doute sur la véracité de ce récit.

L'ESCLAVE

D'APRES MICHEL-ANGE

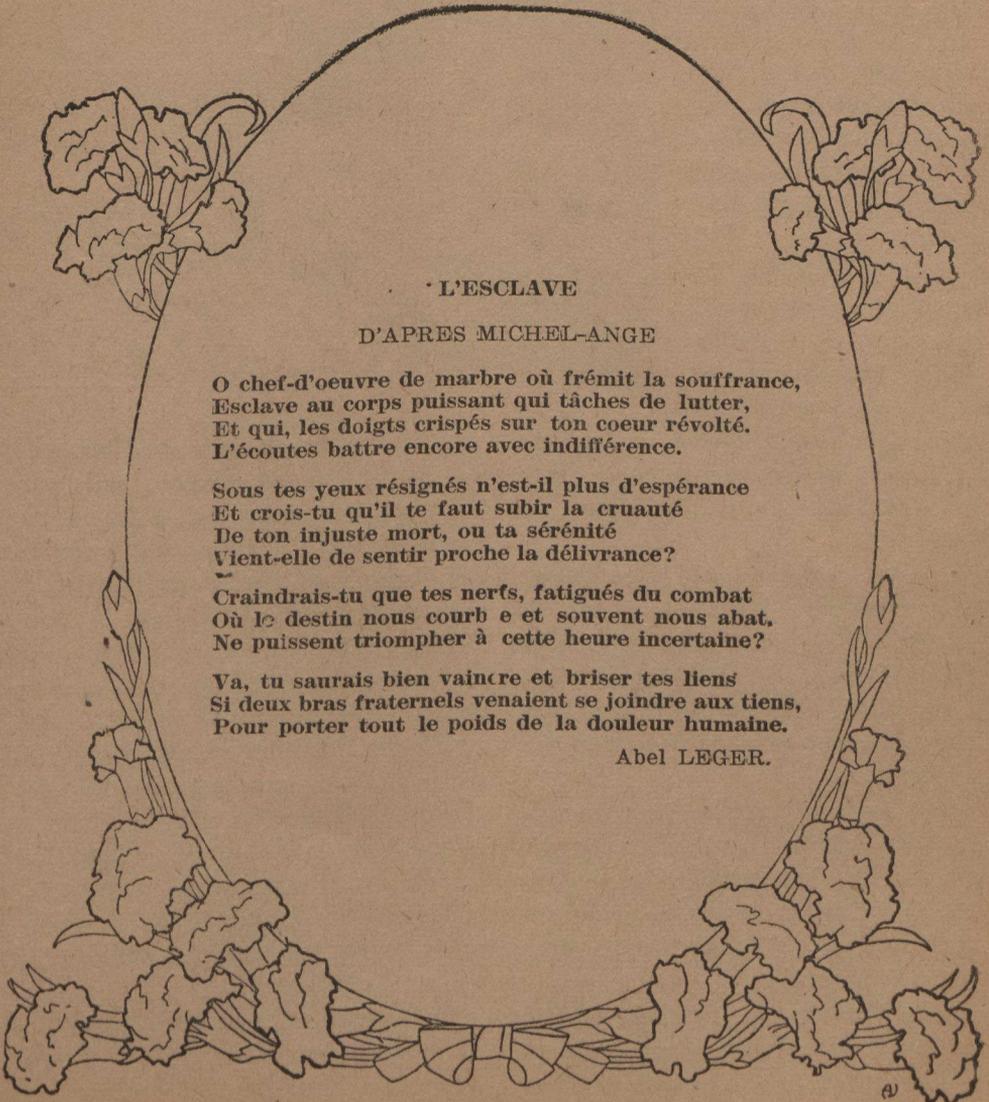
O chef-d'oeuvre de marbre où frémit la souffrance,
Esclave au corps puissant qui tâches de lutter,
Et qui, les doigts crispés sur ton coeur révolté,
L'écoutes battre encore avec indifférence.

Sous tes yeux résignés n'est-il plus d'espérance
Et crois-tu qu'il te faut subir la cruauté
De ton injuste mort, ou ta sérénité
Vient-elle de sentir proche la délivrance?

Craindrais-tu que tes nerfs, fatigués du combat
Où le destin nous courbe et souvent nous abat,
Ne puissent triompher à cette heure incertaine?

Va, tu saurais bien vaincre et briser tes liens
Si deux bras fraternels venaient se joindre aux tiens,
Pour porter tout le poids de la douleur humaine.

Abel LEGER.



LA CICOGNE

Par Kikaféçà

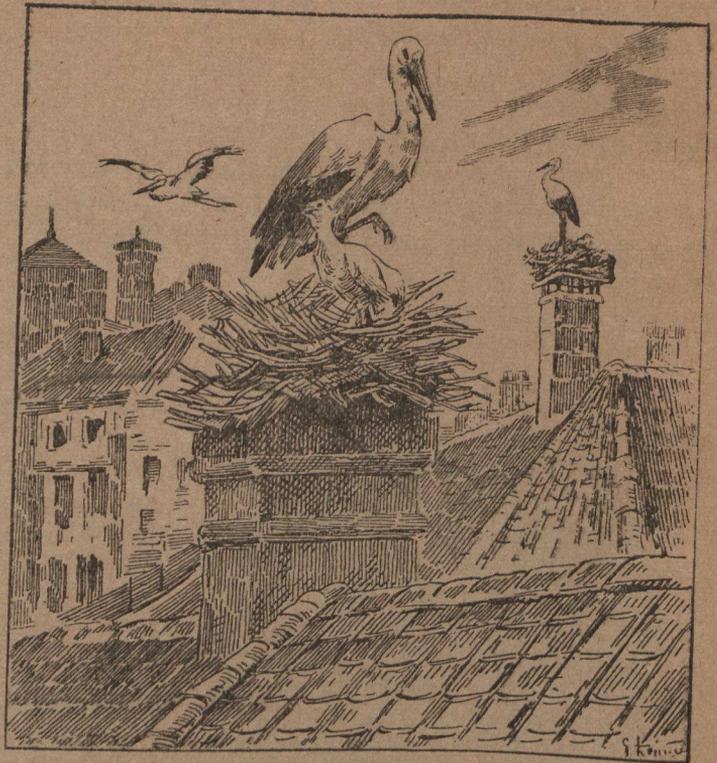
Ce n'est pas précisément faire compliment à une personne en lui disant qu'elle a un cou de cigogne ou même de la traiter de cigogne tout simplement.

Et pourtant, cela ne devrait avoir rien d'offensant; les mots n'ont que l'importance qu'on y attache et l'on ne se préoccupe guère les trois quarts du temps, quand on les emploie, s'ils servent habituellement à désigner un objet plus ou moins digne de considération.

Ainsi, un homme sera flatté si sa femme l'appelle "mon gros loup" bien que le loup soit un animal détestable et nuisible et le même homme sera furieux de s'entendre qualifier de "chameau"; pourtant le chameau est renommé pour sa vigueur et sa sobriété...

Côté des femmes, c'est la même chose; appelez votre femme "mon petit canard" et elle vous fera son sourire des dimanches mais—comme je le dis en commençant—traitez-là de cigogne... gare alors au rouleau à pâte!

Qu'est-ce donc qu'une cigogne? Sachez d'abord que c'est un oiseau, apprenez ensuite que cet oiseau a une grande tendresse



pour ses petits et je vous dirai, enfin, que la cigogne fut vénérée jadis par les Grecs qui la consacèrent à Junon, par les Egyptiens qui l'honorèrent d'un culte spécial et par les Romains qui la prirent comme symbole de la piété filiale.

Aujourd'hui encore, en Allemagne et en Hollande, on protège cet oiseau en raison des services qu'il rend en détruisant les reptiles et les rongeurs malfaisants; d'autre part, la cigogne est loin d'avoir une apparence disgracieuse. Elle a bien le cou un peu long, le bec un peu pointu, les pattes un peu rouges et le chant très peu mélodieux mais, dame! on ne peut pas avoir toutes les qualités! Elle est utile, c'est déjà beaucoup.

La cigogne, on le voit, n'est pas un sujet de comparaison humiliant et l'on aurait mauvaise grâce à se fâcher d'une appella-

tion qui, en somme, implique pas mal de qualités...

Cet oiseau, toutefois, n'est pas en passe de devenir un ornement d'intérieur et ceci pour deux raisons majeures : la première c'est que ses dimensions sont un peu trop grandes (environ 7 pieds quand les ailes sont ouvertes) et la seconde, c'est qu'il lui faut le grand air et les grands horizons.

La cigogne aime en effet les promenades dans les nuages, elle atteint d'énormes hauteurs et quand elle se construit un domicile, elle aime à ce que celui-ci soit as-

sez élevé.

Son lieu de prédilection, c'est le sommet d'une cheminée; elle y entasse des branches, des mottes de terre, du gazon, en un mot, bouche consciencieusement le passage de la fumée. Tant pis pour ceux qui font du feu : la cigogne met en pratique ce proverbe dont tant d'humains reconnaissent la justesse "Où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir."

Que celui qui n'a jamais agi comme elle lui jette la première pierre... çà lui en fera une de plus pour bâtir son nid!

Les Aventures d'Un Cow-Boy

PEUT-ETRE parce qu'il n'a jamais voyagé en Amérique, le capitain Puppett possède, sur les "cow-boys" du Far-West, quantité de tuyaux inédits et d'aperçus curieux.

Il raconte volontiers, sur sa vie "là-bas", cent aventures plaisantes, mais toujours sur un ton simple et dans des termes mesurés qui leur donnent un grand caractère de vérité.

"Jérôme W. Bild, dit-il par exemple, était cow-boy avec moi, dans le Wyoming; il possédait un vrai talent pour le "whip manipulating" et le lasso. Avec un fouet à bœufs, il coupait, au commandement, un cigare dans vos dents, ou une de ces dents, au choix. Il se faisait fort de vous couper les cheveux de la même manière, si vous n'étiez pas trop difficile sur la rapidité et sur le fini.

"Quant au lasso, il vous prenait, à cent mètres, les quatre pieds et la queue d'une souris dans une seule boucle, et la couchait par terre comme un bébé dans son berceau.

"C'est cet homme-là qu'un bœuf échappé s'amusa à charger, un matin de congé qu'il trottait dans la prairie, avec son cigare à la bouche et sa fiancée, Betty Coco, en croupe.

"Jérôme W. Bild est naturellement très content de montrer son adresse à sa fiancée. Il décroche son lasso, et laisse venir la grosse bête en le faisant tourner autour de sa tête et de ses épaules. Puis quand Betty crie "Go!" il le laisse filer droit sur la tête du bœuf et se tourne vers la demoiselle, en souriant, pour lui dire : Hein! ce que je sais faire!" Mais la demoiselle était déjà partie, avec la tête dans

la boucle du lasso, et à cette même heure elle arrivait juste sur les cornes du toro, comme une pomme sur une fourchette. C'était pas mal visé, hein?"

Une autre fois, le captain Puppett me raconte l'histoire de ses pieds.

"La vie de l'Ouest, explique-t-il, est rude. Il m'est arrivé, une année que l'ouvrage pressait, de rester six mois botté. Nous dormions tout vêtus et chaussés, raides étendus, avec un revolver dans chaque main pour les gens qui voulaient fumer avec notre tabac.

"Le soir où je pus enfin me coucher dans un vrai lit, j'étais si vermoulu de fatigue que c'est tout juste si je pus ôter mes bottes et tomber aplati sur la couverture comme une omelette soufflée sur un plat.

"Au petit jour, j'ouvre un oeil et je vois, au bout du lit, quelque chose de blanchâtre qui remuait un peu.

"Je prends mes deux Mausers sans trop bouger les mains, et je vise en retenant mon souffle et en pensant: "Pan! dans les mains du voleur!"

"Après quoi je fis sept fois le looping the loop sur mon lit, sans aéroplane, parce qu'ils n'étaient pas encore inventés, mais



en crachant et en jurant comme un soleil de feu d'artifice.

"C'était mes propres pieds, monsieur, qui dépassaient le fer du lit, et que j'avais pris, dans le demi-jour, pour les mains d'un autre saligaud!

"Je ne les avais pas vus depuis tellement longtemps, que je ne les avais pas reconnus!"





Une Mine Nouveau Genre

Ce que l'on peut trouver dans le corps humain

VOUS êtes-vous quelquefois posé le problème suivant, qui ne manque pas d'ailleurs d'une certaine saveur, à savoir: "Quelles seraient les substances qui pourraient être extraites du corps humain, et quel rôle ces substances pourraient jouer dans la vie ordinaire, en admettant qu'il fut possible de les utiliser "ad usum generis"?"

J'avoue que la question ainsi posée présente un petit air macabre qui n'a rien d'encourageant, cependant certains savants, chimistes distingués, (ces gens-là ne respectent rien), se sont complus à la résoudre, et leur réponse a été absolument effarante. Jugez-en d'ailleurs par vous-mêmes et vous resterez, j'en suis certain, absolument médusés en présence de la solution.

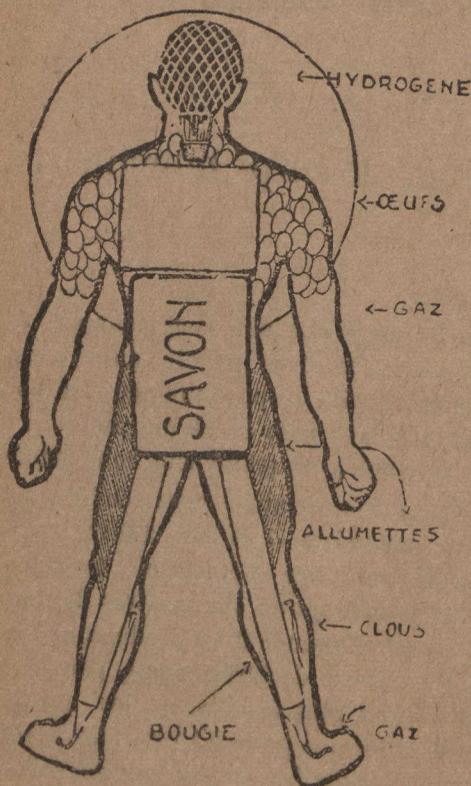
"Cent douzaines d'œufs, quatre gros clous, cent quatre-vingt-quatorze mètres cubes de gaz, soixante-quinze bougies, un morceau de savon, huit mille soixante-quatre boîtes d'allumettes, un ballon d'hydrogène, six cuillerées de sel de cuisine, un bol de sucre et quarante-cinq li-

tres d'eau. Voilà par quoi pourrait être représenté le corps humain, ou si vous le préférez, voilà les produits que l'on pourrait préparer avec notre uersonne en la soumettant à un traitement convenable.

Cette nomenclature vous semblera peut-être fantaisiste et le fait d'être à même de devenir une "épicerie" ambulante, n'aura-t-elle qu'un charme très douteux à vos yeux. Cependant les produits ci-dessus désignés sont déclarés exacts, par les chimistes les plus érudits, et les quantités sont celles que pourrait produire un homme bien constitué, pesant environ soixante quinze kilogs. Partant de cette base, il vous sera facile de pouvoir vous rendre un compte exact de ce que vous valez au point de vue, savon, allumettes, œufs ou ferraille.

Non mais, auriez-vous supposé un seul instant que vous promeniez en vous-même un arsenal de denrées aussi variées? Cette constatation de notre "mine personnelle", ne manquera pas de frapper les esprits réfléchis, lesquels à partir d'aujourd'hui, retiendront prudemment sur leurs lèvres

l'appellation de "non valeur", appliquée par eux à certains individus. Diable ! un solide gaillard qui représente un fonds de commerce aussi important ne peut être taxé de la sorte, quoiqu'on dise ou qu'on fasse, on ne pourra lui enlever sa valeur personnelle, seulement... voilà encore le hic ! le grand vers de Corneille deviendra



aujourd'hui dans mon esprit une ampleur insoupçonnée. "Cet homme a des muscles d'acier !" "Quel crampon !" "Il a une énergie de fer", etc., etc. Pensez aux clous ! Mais oui, à ces fameux clous au nombre de quatre. Il est évident que les individus sus désignés, sont sans nul doute dotés de la demi-douzaine, qui sait peut-être davantage ! De même lorsque vous déclarerez que tel artiste "se rouille", que tel avocat est "retors", les clous, toujours les clous !

Mais aussi "les paroles onctueuses" vous suggéreront la quantité considérable de savon qui rentre dans la composition de votre interlocuteur. Vous ne vous étonnerez plus d'entendre vanter "la douceur de caractère" ou "le sel des plaisanteries" et le seul fait d'employer en parlant d'un conférencier le mot "brillant", vous reportera aux bougies développées chez le savant, à l'instar de véritables "cierges".

Un "illuminé", sera celui qui possèdera une quantité colossale d'allumettes, et le distrait "sans cesse dans les nuages" évoquera de suite les gazs et l'hydrogène. Ne dites plus de quelqu'un "c'est une bonne pâte d'homme", cela signifierait qu'il possède comme "œufs", plusieurs quarterons de plus que la moyenne, etc., etc...

Je pourrais continuer longtemps sur ce chapitre, mais je ne veux pas abuser de la situation et je préfère laisser à mes lecteurs la facilité de s'exercer sur ce thème facile et divertissant. Ce léger passe-temps pourra parfaitement voisiner avec le jeu du "furet", du "Corbillon" et autres petites distractions innocentes.

Que l'on aille dire encore que les savants sont des gens ennuyeux, sur les lèvres desquels le rire se glace et la plaisanterie se meurt ? Je crois avoir suffisam-

aussi difficile à placer qu'une pièce démonétisée.

La valeur n'attend pas le nombre des années... est une maxime qui a vécu, à moins que Rodrigue, le Cid Campéador, n'atteignit au moins les soixante-quinze kilogs requis, ce que l'histoire ne nous dit pas.

Par contre, n'avez-vous jamais songé à certaines appellations qui m'ont toujours laissé un peu rêveur, et qui prennent au-

ment donné la preuve du contraire, et démontré qu'ils sont parfois susceptibles de joindre "l'utile à l'agréable".

Il n'en est pas moins vrai, qu'à partir de ce jour il fera bon surveiller ses expressions si l'on ne veut pas que les arcanes les plus secrètes de son anatomie soient livrées en pâture à la curiosité publique, ou

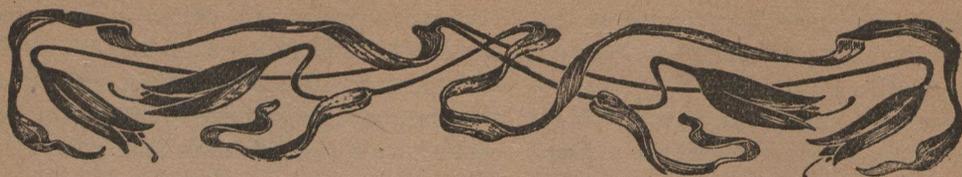
bien encore, si on veut éviter la gaffe monumentale, aller parler à un diabétique de la "douceur" de son caractère, serait une allusion par trop transparente. On ne cause jamais de corde dans la maison d'un pendu.

A. RIOU.

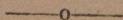
A LA LUNE

Catafalque de races en poussière,
Je ne puis contempler ta blancheur sans effroi.
O lune, globe éteint d'où rayonne le froid,
Tu fais luire à nos yeux la mort de la matière,
Jadis quand tu brillais de ta propre lumière,
Ton front, qui maintenant tantôt croît et décroît,
Montait sur l'horizon, rival de l'astre-roi:
Devant toi l'aigle même abaissait sa paupière.
Notre terre était belle avec ses deux flambeaux,
Ton sort nous dit le nôtre, ô soleil des tombeaux,
Spectre d'un monde, errant à travers la nuit morne.
Mais quel sombre pouvoir arme le bras caché
Qui nous force à traîner, dans l'espace sans borne,
Ce satellite mort à nos flancs attaché?

Lucien PATE.



Episode de la Mission Marchand



“Ah! oui, puisse aujourd’hui, tout à l’heure, à l’instant,
 “La France s’élancer de victoire en victoire,
 “Puisse — son fier triomphe à jamais établi —
 “Mon nom être englouti dans ce torrent de gloire...”

P. Déroulède.

DEPUIS trois semaines, les petites canonniers de Marchand descendaient lentement le cours du fleuve inconnu, sous le ciel en feu de l’Afrique équatoriale, dans le rayon vertigineux de ce soleil terrible, qui tuait les hommes en les affolant.

Parfois le fleuve se perdait tout à coup, la forêt envahissait son lit desséché et les canonniers s’arrêtaient. Il fallait les démonter, en charger les pièces sur les épaules des hommes, et se lancer dans les effrayantes profondeurs de la forêt africaine; il fallait avancer sous ces voûtes immenses dont le soleil ne pouvait pénétrer l’obscurité, où l’air était si lourd, si chaud, si peuplé de miasmes méphitiques que les hommes tombaient comme suffoqués. Leurs pieds se perdaient dans le fouillis inextricable des lianes; ils glissaient sur les souches séculaires d’où s’enfuyaient en sifflant de grands serpents jaunes; parfois le rugissement d’un

fauve éclatait lugubrement, réveillant les échos sinistres de l’effrayante solitude... et ils marchaient toujours, les braves gens!

D’autres fois, le fleuve s’élargissait à perte de vue, étendant ses eaux sur le sol mouvant des marécages; alors le fond manquait... et il fallait hâler les canonniers à bras, au milieu du fouillis inextricable des grands roseaux piquants, hauts comme des arbres. Et sur cette file d’hommes qui se traînaient dans la vase visqueuse des lagunes, les oiseaux de proie planaient dans le ciel implacable, attendant le festin que leur livreraient bientôt le découragement, les moustiques, la fatigue, la faim.

Et voilà trois ans qu’elle durait cette vie-là! N’y avait-il pas de quoi briser des âmes de fer?

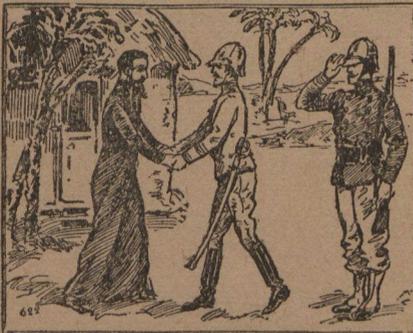
Ils se trouvaient donc réunis les apôtres de Dieu et les soldats de la France, et c’était aux portes d’une mission catholique

que la colonne Marchand venait de frapper.

Soldats et missionnaires causaient ensemble, et ils parlaient de la France, de cette belle France où ils étaient nés et pour laquelle, après Dieu, ils travaillaient tous.

Ils étaient là, trois missionnaires, fixés dans ce village où ils jouissaient d'une paix relative, instruisant et civilisant ces barbares, accomplissant, pour visiter leurs néophytes, des voyages, au récit desquels tremblaient les héroïques soldats...; ils étaient partis nombreux autrefois de la côte, mais combien étaient morts en route!... Et ils le savaient bien, eux aussi, qu'un jour viendrait où ils verseraient leur sang sur cette terre ingrate sans avoir revu leur douce France... Mais ils n'en continuaient pas moins leur tâche sublime, apôtres à la fois de Dieu et de leur patrie.

Nous aussi, disait l'un d'eux, en mon-



Les Missionnaires.

trant la loque aux trois couleurs qui flottait sur la mission, nous plantons le drapeau de la France!"

Et lui, Marchand, le chef, l'âme de la mission, que pouvait-il donc être, ce soldat qui, malade, blessé, brisé par la fièvre, le découragement et les terribles soucis, devait mener tous ces hommes, les encou-

rager, veiller sur eux et faire passer dans leur âme ce patriotique héroïsme et cette énergie indomptable qui animaient la sienne?...



Le soir tombait sur le fleuve élargi en lac, et dans l'obscurité grandissante apparaissait à la voûte du ciel le scintillement de la mystérieuse Croix du Sud...

Un îlot émergeait des lagunes; la colonne se prépare à y passer la nuit. Soudain, un tirailleur étendit la main vers l'horizon et tous regardèrent... Glissant à la surface des eaux, une faible lueur parvenait jusqu'à eux. Assurément là-bas il y avait des hommes.

Des hommes! Amis ou ennemis, on ne le saurait que demain; pourtant il fallait s'en défier. Déjà on en avait rencontré, des hommes, et il avait fallu se défendre contre leurs flèches empoisonnées, leurs armes, leurs ruses et leur férocité!... Alors Marchand fit éteindre les feux, et les hommes frissonnant de fièvre, claquant des dents dans la nuit brûlante, s'endormirent sans feu sur le sol gluant...

Le lendemain, la flottille s'avança vers le feu entrevu la nuit.

Sur la rive du lac, à petite distance des cases d'un village nègre, s'élevait un édifice plus grand, de forme régulière, dont les murs semblaient faits en brique de terre séchée et dont la forme rappelait un peu celle d'une chapelle. Autour d'elle se pressaient quelques bâtiments plus petits, de même architecture, entourés de plantations.

Soudain, comme si l'on eût aperçu de terre la flamme tricolore qui flottait sur les canonnières, une loque où l'on distinguait encore les trois couleurs se déploya au-dessus de l'édifice... Alors ce fut un

enthousiasme indescriptible; la flottille eingle vers le rivage et les premiers Français qui débarquèrent aperçurent au-dessus de la chapelle une grande croix de bois blanchi...

L'heure du départ arriva; les soldats français s'enfoncèrent dans les profondeurs des solitudes africaines, laissant les missionnaires à leur oeuvre sublime. Et, songeur, les yeux perdus dans l'horizon, Marchand pensait à cette rencontre imprévue, aux travaux inouïs, aux souffrances terribles, au courage héroïque de ces prêtres. Français comme lui, qui, seuls, leur croix à la main, avaient traversé des périls, entrepris des voyages où avaient succombé les Livingstone et tant d'autres. Voilà trois ans que ces soldats et lui étaient partis de France, mais ils espéraient la revoir, ils croyaient triompher, un avenir de gloire et d'honneur s'ouvrait peut-être devant eux... Quels étaient donc ces hommes qui détachés de tout souriaient à l'idée du martyr, qui



Les trois couleurs.

avaient dit adieu pour toujours à leur famille et à leur patrie, et qui n'attendaient autre chose sur la terre qu'une mort horrible couronnant une vie d'angoisses et de labeurs effrayants?

Une larme roula soudain sur la joue bronzée du héros de l'Oubanghi, et se tournant vers son lieutenant, Marchand lui dit à mi-voix: "Voilà des hommes qui font encore plus que nous!..."





Un Lit Moelleux a la Portee de Tous

—o—
 ‘Si vous avez froid, dormez dans la neige!’
 —o—

RIEN qu'à la lecture du titre de ce petit article, je vois déjà des sourires moqueurs et incrédules se dessiner sur les jolies lèvres de mes lectrices.

—Elle est bien bonne celle-là! se coucher dans la neige pour ne pas avoir froid! Autant faire comme Gribouille et se jeter à l'eau pour ne pas se mouiller!

—Mais oui, Madame, je le maintiens et le répète, si par un quelconque hasard, que je ne vous souhaite pas d'ailleurs, vous vous trouviez surprise la nuit sur une grand'route, votre voiture bloquée par la neige, transie, grelottante et apeurée, il n'y aurait qu'un seul moyen pour vous d'éviter la fâcheuse bronchite, ou encore la terrible pneumonie, ce serait de vous faire un lit dans l'hermine immaculée qui couvrirait la route.

—Et je pourrais y dormir! et j'y aurais chaud?

—Parfaitement, vous y reposeriez à votre aise et vous y conserveriez une certaine chaleur, à la condition de vous couvrir abondamment avec le céleste duvet d'une couverture et de vous revêtir. Notez bien que je n'irai pas jusqu'à prétendre que cette couche immaculée pourrait rendre des points à votre moelleux dodo, et que la voûte étoilée, pour aussi poétique qu'elle put être, remplacerait avantageusement vos courtines de satin, et le ciel... de votre lit. Mais enfin,

entre deux maux, ne faut-il pas toujours choisir le moindre, et si les circonstances nous y obligent les savoir plier aux exigences du moment!

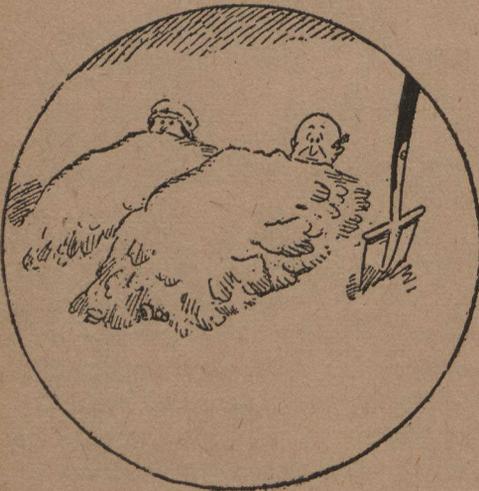
Le fait a d'ailleurs été prouvé et de multiples exemples, dont les plus frappants sont à notre portée, puisque “au Canada”, viennent confirmer cette opinion, qui, au premier abord, semble dénuée de raison.

Chacun sait que les gros marchands de fourrures européens, expédient tous les ans vers la Russie des commis-voyageurs chargés d'opérer pour le compte de leurs maisons, des transactions importantes. Ces représentants voyagent en traîneaux, et s'engagent sans frayeur, vers la fin de l'hiver, dans les solitudes glacées des steppes immenses.

Les “verstes”, succèdent aux “verstes” dans une monotonie désespérante, coupée seulement de temps à autre par la visite d'un trappeur, ou la vue d'une “isba” perdue dans le désert. Des semaines se passent sans qu'ils aperçoivent un village et bien souvent surpris par la rafale, ils se trouvent dans l'obligation de passer la nuit en plein air. Le plus souvent le froid est terrible; coucher dans le traîneau même avec des couvertures, ne présente aucune garantie. Ce qu'il faut surtout éviter c'est le vent, la bise aigre, glaciale qui vous enveloppe, perce les vêtements et pé-

nêtre jusqu'aux moelles.

C'est alors qu'ils font intervenir la neige et qu'ils s'en servent comme d'un précieux abri. Après avoir creusé une tranchée assez large et assez profonde, ils se roulent dans des couvertures et se couchent dans cette tombe nouveau genre, serrés les uns contre les autres, leurs chiens auprès d'eux. Le dernier recouvre ses compagnons de grandes pelletées de neige, de façon à ce que seule la tête reste apparente, puis il se couche à son tour et en ramène sur lui une couche épaisse et compacte.



Contrairement à ce que l'on serait tenté de croire, ils n'y souffrent pas du froid, car la température du corps reste sensiblement la même, bien mieux, ils peuvent y avoir chaud s'ils se trouvent en assez grand nombre.

Cette propriété réchauffante de la neige est bien connue par les "habitants" de nos pays. Je veux parler de ceux qui habitent la forêt pendant les longs hivers, et auxquels une maison rudimentaire construite en "bois rond", sert d'abri contre les rigueurs de la température. Lorsque sévissent les gros froids, ces cabanes com-

posées de troncs d'arbres superposés, dont les interstices sont comblés avec de la glaise et du feuillage, deviennent extrêmement difficiles à chauffer. Tous les locataires attendent la neige avec impatience; lorsqu'elle est tombée en quantité suffisante pour couvrir le toit et les murailles, et que le vent l'a balayée de façon à l'envelopper presque complètement, l'inquiétude disparaît. Un coup de froid glace la partie supérieure qui forme une croûte résistante et à partir de ce moment la chaleur se conserve à l'intérieur et la maison devient habitable.

N'avez-vous jamais remarqué que les enfants après s'être livré à des combats homériques avec des boules de neige, ressentent aux mains une chaleur intense qui devient presque une brûlure.

Vous même, voulez-vous éprouver la meilleure des réactions, roulez-vous tout nu dans la neige au sortir d'un bain de vapeur. Vous ne ferez d'ailleurs qu'imiter les Russes qui prétendent que c'est la seule manière d'activer la circulation du sang. Le procédé est héroïque sans doute, et j'avoue ne l'avoir jamais mis à l'essai, il n'en est pas moins vrai, qu'il donne, aux dires de ceux qui l'emploient des résultats surprenants.

Le fait de coucher dans la neige, est d'ailleurs fréquemment employé par les miséreux dans les pays froids comme la Norvège, la Russie, etc. Dans un pays au climat rigoureux, la nature prévoyante a fourni aux "sans abri" une couverture naturelle. Par ce seul fait ils sont plus favorisés que nos pauvres errants de certaines capitales, lesquels transis, sous des haillons sordides, n'ont généralement pour s'abriter que les arceaux humides des ponts, et pour lits les banquettes glacées des squares.

A. RIOU.



Votre Caractere devoile par les Semelles de vos Chaussures

— o —
Par A. Riou
— o —

DECIDEMENT la science fait des progrès énormes; tous les jours de nouveaux savants enrichissent son domaine de sensationnelles découvertes, et cela je dois le dire pour le plus grand bien de l'humanité. Personnellement j'applaudis des deux mains à cette évolution merveilleuse du génie humain et tous les matins entre ma tasse de chocolat et ma gazette, je m'exclame à la lecture des performances accomplies par la noble phalange des infatigables chercheurs.

Il y a cependant quelque chose qui me défrise un peu, c'est la curiosité qui préside aux recherches de certains de ces messieurs. Tant qu'ils se sont tenus à l'étude approfondie des bacilles, des microbes, et autres animalcules de ce genre, j'ai suivi avec un intérêt croissant les progrès des bouillons de culture, j'ai palpité à l'agonie des lapins et des cobayes inoculés, je me suis pâmé d'admiration devant les hallucinantes visions du microscope, mais franchement, entre nous, je trouve que la science va un peu loin, et dépasse les bornes d'une excellente éducation.

Vraiment c'est à ne plus oser sortir de chez soi, sous peine de voir certaines gens particulièrement doués, paraît-il, étaler au grand jour vos tares physiques et morales avec un luxe de détails à faire pâlir un nègre. Et ce qu'il y a de terrible c'est qu'avec la diffusion de l'instruction à outrance, avec cette manie de mettre la science à la portée de tous, vous risquez à chaque minute les pires avatars. Dans une vingtaine d'années, lorsque vous vous présenterez chez le barbier du coin, la scène suivante se déroulera aussitôt; le garçon vous palpera le frontal, l'occipital et les maxillaires et froidement en public vous déclarera avec un sourire: "Monsieur fera bien de ne pas se faire couper les cheveux trop ras, il découvrirait une bosse qui lui ferait beaucoup de tort.—Moi, une bosse! quelle bosse mon ami?— La bosse du crime Monsieur! Elle est fort distincte à trois pouces et demi du parétal, la dure mère est déformée, et la matière grise s'est localisée... Ah çà, dites-donc vous! est-ce que vous allez vous payer longtemps ma tête? La barbe, entendez-vous, la bar-

be! Mais monsieur c'est de la "phrénologie", tout simplement... —Je m'en s..., entendez-vous, rasez-moi et pas au moral, c'est tout ce que je vous demande."

Que vous alliez dans un restaurant pour souper tranquillement, le gérant obséquieux vous observera du coin de l'œil, et tirant de sa poche un petit instrument, le braquera sur votre abdomen. Naturellement vous sursauterez, mais l'autre n'en continuera pas moins son inspection et au bout d'un instant, ayant remis sa lorgnette, vous tendra le menu et d'un air très sérieux vous tiendra à peu près ce discours: "—Monsieur fera bien de s'en tenir aux viandes blanches, il a l'estomac détraqué, une dilatation très prononcée, et une pointe de gastralgie, monsieur a eu tort de manger de la dinde, ce matin, il n'a pas encore digéré; pas de vin, de l'eau de Vichy et du lait. —Ah ça mais! fichez-moi la paix, entendez-vous; donnez-moi du bourgogne et du foie gras et laissez-moi tranquille. —Je ne puis faire cela monsieur, mes rayons X m'ont permis de me rendre compte de l'état maladif de monsieur, et la maison ne voudrait pour rien au monde être cause d'une grave maladie pour un de ses clients." Ça c'est de la gastrothérapie.

Enfin si dans un salon il vous prend fantaisie pour égayer la société", de vous laisser aller à jouer un moreeau de hautbois votre instrument favori, vous verrez le visage de votre fiancée s'assombrir, le front de votre futur belle-mère se couvrir d'un "nuage d'indignation" (excusez l'image) et au lieu de récolter les bravos ou les applaudissements dus à votre talent, ou tout au moins à votre bonne volonté, vous vous attirerez le discours suivant: "C'est indigne, monsieur, de nous avoir si longtemps caché votre façon d'agir,

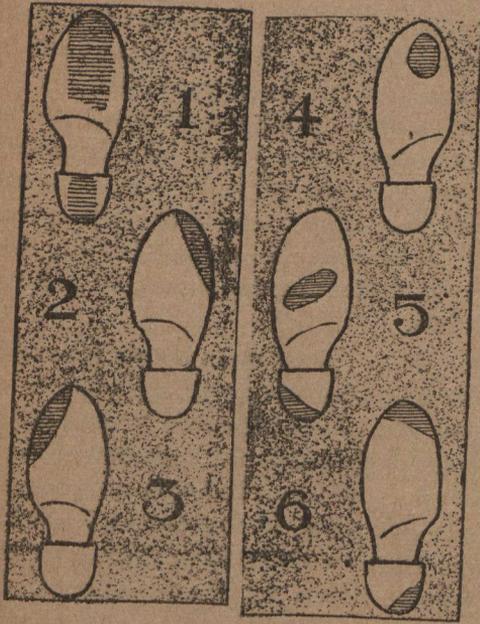
vous avez osé demander la main de ma fille, et vous jouez du hautbois... vous êtes un misérable entendez-vous... un misérable! Supposez-vous que je veuille faire le malheur de mon enfant, tout est rompu à partir de ce jour. Et comme abruti, éceuré, vous vous demanderez le "pourquoi" de cette colère maternelle, un de vos amis vous répondra: "Après tout, mon vieux, tu sais, elle a peut-être raison, la "musicologie" nous apprend que tous les hauboïstes sont des nerveux, des grincheux, enfin des gens assommante et d'un caractère déplorable. C'est M. Nikish, qui a trouvé cela, et tu sais il s'y connaît celui-là! Si encore tu jouais du trombone ou de la contrebasse à cordes! Evidemment, c'est moins distingué, mais ça offre plus de garanties!"

Je pourrais citer de sexemples de ce genre à profusion et comme dit l'autre "pour un peu que ça continue", la maison de cristal du philosophe d'autrefois ne sera plus que de la "camelote". Non seulement notre vie privée ne sera plus à l'abri des regards indiscrets, mais notre anatomie et nos pensées les plus secrètes défrayeront les conversations de tous ceux qui éprouveront le besoin de s'occuper de nous.

Ne vient-on pas de découvrir une autre science, celle-là plus étonnante que les autres, la "Scarpologie" qui permettra de connaître votre caractère, vos habitudes et vos goûts par l'étude de la semelle de vos bottes!... Parfaitement, j'ai dit de vos bottes, ou de vos souliers si le terme vous plaît davantage. N'est-ce pas effarant! Pour moi, on ne m'ôtera pas de l'idée que c'est là le fait d'une imagination ou délire, ou une facétie pas très spirituelle d'un garçon d'hôtel en retraite.

Et cependant, des gens très compétents déclarent que ce sont des déductions

mathématiques, provenant en droite ligne du professeur Garre, de Basle! Seigneur, quelle mouche, quelle tarentule a dû piquer cet illustre savant pour qu'il occupât ses loisirs à étudier les semelles de nos modernes "croquenots". Quel sport intéressant que de tripatouiller des semelles usagées ou même en usage! d'autant qu'il peut y avoir certains risques à courir, au point de vue propreté, et certaines surprises à redouter... Mais que ne ferait-on pour la science! et puis... il paraît que ça



porte bonheur et que c'est un "signe d'argent!"

Oui, mesdames, oui messieurs, ne laissez plus maintenant à la porte de vos chambres d'hôtels, les escarpins ou les bottines dont vous aurez fait usage dans la journée, car le garçon qui les cirera pourrait être un "scarpologue" distingué (cette profession permet de le croire) et si vous lui octroyez un pourboire qui lui semble infime, vous courez le risque d'entendre des

phrases lapidaires dans le genre de celle-ci, saluer votre départ: "Tout ça! quels muffles! d'ailleurs, ça n'a rien d'étonnant, ils ont le talon tourné à gauche. c'est l'indice du crétinisme!"

Pour ma part je n'ai fait de "crocnologie", pardon de "scarpologie" qu'une fois dans mon existence et de fait je me suis follement amusé. C'était au cours d'un de mes voyages à Naples, et dans l'hôtel où j'étais descendu les garçons avaient coutume de marquer à la craie le No de la chambre, puis la semelle des bottines prélevées devant les portes des voyageurs. Simple mesure de précaution pour éviter l'erreur fatale de substitution d'un 48 à 35 (voyez pointures!)

Une petite dame brune et sémillante qui prétendait attendre son mari pour le lendemain, attirait sérieusement l'œil de quelques jeunes gens, pensionnaires comme moi. Mais l'inconnue paraissait être d'une vertu tellement farouche que les plus entreprenants renoncèrent à l'attaque. Seul un brillant officier de "carabinieri" ne perdait pas courage et roulait des yeux de carpe pâmée" à sa voisine, laquelle semblait demeurer aussi froide que le marbre le plus pur. Cette petite comédie m'amusa un instant, mais je n'y pensais même plus, lorsque le lendemain me trouvant au salon d'assez bonne heure, je tombai sur un des jeunes gens de la veille qui paraissait furieux.

—Allez donc vous fier à la vertu des femmes, me dit-il! Vous savez bien la petite dame brune...?

—Oui, eh bien!

—Eh bien! mon cher, ce n'est pas une vertu, je vous assure.

—Allons donc, fis-je, pourquoi médire des gens qu'on connaît à peine.

—Oh! celle-là fit-il, elle est classée, D'ailleurs, venez voir, ça vaut le coup

d'oeil; je le suivis au bout du salon. Dans un fauteuil près d'une fenêtre, l'officier, affectant un air d'indifférence, lisait un journal les jambes croisées. Sous la semelle de sa botte vernie s'étalait à la craie le chiffre 19. Dans l'angle opposé, assise sur un divan, la voyageuse enfoncée dans la lecture d'un horaire, présentait au public un mignon soulier Louis XV, sur la semelle duquel se lisait également le chiffre fatidique 19.

—Concluez, me dit mon ami?

Je partis d'un franc éclat de rire et pour une fois la "Scarpologie" me fit passer un bon moment.

Mais revenons un peu aux choses sérieuses et voyons comment le professeur Garre établit sa documentation et arrive à connaître nos caractères par l'étude de nos chaussures.

1o Les semelles usées normalement, dit-il (fig. 1) sont l'indice d'un caractère énergique et pondéré, c'est en somme "le meus sana in corpore sano" un esprit sain dans un corps sain. L'homme dont s'agit sera un bon travailleur, un excellent employé, un bon mari, un bon père. Si c'est une femme elle sera bonne épouse et bonne mère.

2o Celui qui use ses semelles à l'extérieur (fig. 2) possède un esprit original, beaucoup d'imagination; il est prompt à prendre une détermination; ne causera de préjudices à personne, mais cherchera à atteindre le but proposé par des chemins inhabituels et généralement par les plus courts. Ce sera un stratéliste accompli, un homme dans le genre d'Hannibal, d'Alcibiade en politique, et d'Ulysse en mythologie.

3o Celui qui use sa semelle à l'intérieur du pied (fig. 3) présente les symptômes de faiblesse physique, mais c'est en général

un penseur. En principe peu soigneux pour sa mise ou les objets qui l'entourent. Il est porté à la rêverie, même en marchant. C'est un distrait, "l'astronome" qui se laisse choir dans un puits.

4o L'usure ovale sur la pointe interne (fig. 4) dénote un esprit résolu, de conceptions et de décisions nettes, certain de ses conclusions. Les hommes qui ont cette marche sont des forts qui dans leur ténacité semblent s'agripper au sol. Les athlètes sculptés par Rodin ont cette conformation du pied.

5o La figure 5 nous présente une semelle usée au centre et un talon entamé sur le bord extérieur. Ce stigmatte est l'indice d'un caractère extrêmement docile et d'un esprit accessible à toutes les influences; ce sera l'homme qui se laissera influencer facilement, qui traversera la vie le sourire aux lèvres avec un grain de fatuité, mais tout en évitant ce qui pourra lui paraître pénible.

6o Enfin l'usure de la pointe interne de la semelle ainsi que de la partie interne du talon (fig. 6) représentera la marche du rêveur ou du sceptique. Vous pourrez vous faire une idée de l'individu en songeant qu'il traversera la vie comme il pourra, sans efforts et sans aspirations; ce sera l'homme "venu au monde fatigué". Curieux néanmoins. En somme le type du bohème heureux de vivre et sans soucis.

Et voilà en quelques lignes un traité de "Scarpologie", "dis-moi comment tu marches, je te dirai qui tu es." Naturellement je ne conseille pas aux jeunes filles de se plonger dans cette étude peu poétique, et d'aller jusqu'à examiner avec soin les semelles des bottes de leurs fiancés, mais je leur livre un secret de plus qui leur permettra de se renseigner avant de franchir l'obstacle du mariage. J'ajouterai en ter-

minant que je n'ai qu'une confiance relative dans ce procédé nouveau, car si on prenait cette théorie au pied de la lettre, il ne nous resterait plus qu'un moyen pour

échapper aux sagaces investigations des "Scarpologues", ce serait de marcher pieds nus. Au fond, est-ce que ce serait plus mal?

L'AVENTURE EXTRAORDINAIRE DU BARON DE BROG

L'ORIGINE allemande, le baron Brog, qui habitait la Russie depuis quelques années et était d'une avarice proverbiale, projetait, depuis longtemps, d'aller passer quelques semaines chez des amis qui possédaient dans les monts Oural qui séparent la Sibérie de la Russie d'Europe d'immenses propriétés.

Et le baron Brog passait la moitié de ses nuits à rêver de formidables chasses à l'ours blanc polaire, qui est le plus redoutable parmi les bêtes féroces de la Sibérie, sans compter la panthère qui... compte cependant. C'est l'ours blanc qu'on rencontre surtout entre les embouchures de la Léna et de l'énesse qui tentait le baron Brog.

Il se voyait déjà, une lance d'une main et un revolver à balle explosible de l'autre, dans le sentier des montagnes fréquentées par le terrible carnassier. Il avait acheté un chien superbe, un molosse de l'Oural dressé à l'attaque de l'ours; mais la date de son départ était encore indéterminée.

Une chose, d'ailleurs, le tourmentait : sur les chemins de fer russes, comme sur ceux d'Europe, il faut payer une somme

relativement forte pour le transport des chiens...

Or, payer un ticket de voyage à Baïkal, c'est ainsi que s'appelait le molosse, serait entré dans toutes les têtes excepté dans celle de son maître, très loyal gentilhomme, certainement, mais, ainsi que nous l'avons écrit, doué d'une avarice qui eût rendu des points à celle d'Harpagon!... et comment éviter cette obligation aussi pénible que draconienne? Brog passa deux nuits à réfléchir, et, à la fin de la troisième, une idée lumineuse surgit de son cerveau.

Les chemins de fer marchent en Russie avec une excessive lenteur, murmura-t-il, Baïkal est un chien solide et vigoureux, qui suit fort bien ma chaise de poste... pourquoi ne suivrait-il pas le train qui va m'emporter?

Oui, sans doute; mais le trajet est fort long, et, fatigué de ne pas me voir, il pourrait s'éloigner de la route, ou se faire couper en deux, sans considérer qu'il m'a coûté quatre cents roubles! il n'y a qu'une chose à faire: l'attacher à la barre du dernier wagon au nez et à la barbe de tous les agents de la compagnie!

Ce point établi, le baron Brog boucla sa valise.

Il n'oublia ni la lance, ni le revolver, ni les balles explosibles, ni les cinq mille roubles nécessaires à son voyage, et après avoir attaché Baïkal, muni d'un collier inébranlable à l'arrière du train, il monta dans un confortable wagon où se trouvait un agent d'affaires de Pétersbourg, et un Sibérien des rives de l'Angara qui, après s'être débarrassé à bon compte d'un convoi de Takeïras—chevaux sauvages qui vivent dans les steppes d'Ichim—revenait dans son pays.

On se salua, on échangea des cartes, et comme le premier arrêt ne devait avoir lieu qu'à Kara, station distante de quatre cents kilomètres du point de départ, chacun s'installa commodément dans la voiture. Après quoi, la conversation devint générale, et incidemment le baron Brog raconta comment il avait tourné la question relative au ticket du chien.

—Quelle race? interrogea l'agent d'affaires de Pétersbourg.

—Un molosse de l'Oural de forte taille, au poil fauve.

—Ces chiens-là ne se trouvent plus que dans les chenils du Czar.

Et encore... appuya le Sibérien de l'Angara.

—Votre chien ne doit pas être de race pure, ajouta le Pétersbourgeois.

—Pas de race pure, Baïkal! quelle plaisanterie, il m'a coûté 400 roubles!...

—Je vous parie deux mille roubles que c'est le produit d'un croisement?

—Et moi, trois mille, si vous voulez, fit Brog sûr de son fait.

—Tenu! s'écria l'agent d'affaires.

—Vous perdrez sûrement.

—C'est ce que nous verrons au premier arrêt. En attendant, voici trois mille rou-

bles, que je verse entre les mains de mon compagnon de voyage.

—Voici les miens, répliqua Brog, en remettant la même somme au Sibérien.

Et comme le train marchait toujours avec la même allure paisible, les trois voyageurs se mirent à déjeuner du meilleur appétit du monde.

A la suite du déjeuner, chacun tira de sa poche une grosse pipe de bruyère, et le compartiment s'emplit bientôt d'une fumée épaisse et âcre.

—Si nous nous reposions quelques instants? proposa Brog, en secouant les cendres de sa pipe.

Chacun s'accota dans un angle de la voiture d'où s'échappa au bout de quelques minutes un triple ronflement qui manquait totalement d'harmonie.

Tout à coup la machine cessa de hâleter, un coup de sifflet très aigu se fit entendre et le train s'arrêta devant la station de Kara.

Le baron Brog ouvrit les yeux, étira ses membres, se dressa sur son séant, bâilla comme une huître et chercha ses compagnons. L'agent d'affaires de Pétersbourg et le Sibérien d'Angara n'étaient plus là.

—Ah! ah! s'écria le baron, ils sont allés saluer ce brave Baïkal... un bon chien qui va tout simplement faire gagner à son maître trois mille roubles!...

Et il s'empessa de courir à l'arrière du train où l'attendait le spectacle le plus inouï, le plus incroyable...

Que s'était-il passé depuis le départ du convoi?

Qu'était-il advenu du pauvre Baïkal? La neige était tombée, abondante et serrée; les loups affamés qui sillonnaient la voie, après avoir aperçu la molosse de l'Oural réduit à l'impuissance par la chaîne qui l'attachait, s'étaient jetés sur lui et

l'avaient dévoré chair et carcasse!...

L'un d'eux même, plus vorace que les autres, avait avalé de travers le collier auquel adhérait quelques lambeaux de chairs sanguinolentes; mais les clous du collier s'étaient enfoncés dans la gorge, et le loup, sans vie, était à son tour remorqué par le train!

Qu'on juge de la stupeur du baron Brog en trouvant un loup mort là où il avait attaché un chien vivant!

Il n'en revenait pas; hochait la tête, levait les bras, poussait de rauques exclamations, et se croyait la proie d'un mauvais esprit.

Un coup de sifflet annonçant le départ du train ramena un peu de lumière dans son cerveau. Il se rappela ses deux com-

pagnons, son pari, qui ne pouvait plus être maintenu, et ses trois mille roubles qui devaient lui être restitués...

Mais si Baïkol avait disparu dans l'estomac des loups affamés, les roubles s'étaient envolés dans les profondeurs de la forêt prochaine avec deux voleurs de professions déguisés, l'un en agent d'affaires de Pétersbourg, l'autre en marchand de Takeïras des steppes d'Ichim.

Et la locomotive eut beau lancer son dernier appel, le baron Brog, consterné, alla faire sa déposition chez le maître de la police de Kara et attendit, les nerfs tendus comme des cordes de violon, le train suivant qui devait le ramener chez lui.

Evariste Carrance.

Les Insectes Fossoyeurs

La plupart des insectes ne nous rendent aucun service autre que le plaisir de les observer; souvent, très souvent même, leur industrie s'exerce à nos dépens. Il n'en est pas de même des Nécroplores dont le rôle est de faire disparaître de notre voisinage les cadavres des animaux dont les odeurs infectes pourraient nous incommoder.

Il est vrai qu'en agissant ainsi, ces bestioles ne pensent qu'à assurer une large nourriture à leurs descendants, mais le résultat est le même que s'ils avaient été créés exclusivement pour notre commodité.

Rien d'ailleurs n'est plus facile que de les observer. Il suffit de déposer sur un sol facile à remuer le cadavre d'un petit oi-

seau ou d'une Souris. Dès que les émanations putrides commencent à se répandre dans l'atmosphère, on voit arriver un ou deux Nécroplores qui se glissent immédiatement sous le cadavre. Là, ils creusent le sol avec une rapidité remarquable, et bientôt la dépouille mortelle s'enfonce lentement.

Quand elle a complètement disparu aux regards, les Nécroplores sortent de la fosse et recouvrent le cadavre de terre. Au préalable les femelles y ont pondu leurs œufs. Les larves qui naissent de ces derniers trouvent ainsi de quoi manger.

On ne saurait croire combien il faut peu de temps à ces animaux pour accomplir leur travail, car la Souris a bientôt disparu et une petite élévation de terre, qui

ne tardera pas du reste à être égalisée, indique seule encore la place où se trouvait le cadavre. Dans une terre bien meuble, les cadavres peuvent être enfouis jusqu'à une profondeur d'un pied.

Quand les Nécrophores ne sont pas assez nombreux pour enfouir seuls un cadavre, ils vont, paraît-il, chercher d'autres camarades. En voici un cas, constaté par un observateur. "Par une chaude journée de juillet, dit-il, me trouvant dans un petit jardin dont la circonférence était disposée en plate-bande remplie de fleurs, et le centre en une place sablée et battue, je remarquai sur ce sable une Souris dont un Chat avait croqué la tête. Bientôt, j'entendis le bourdonnement de plusieurs Nécrophores dont deux vinrent s'abattre sur le petit cadavre. Aussitôt ils s'occupèrent de l'enterrement sur place. Le sol, fortement tassé, et qui avait presque la consistance du béton, ne put être entamé par leurs fortes pattes. Les deux insectes, après avoir parcouru les environs, montèrent sur la bête et tinrent conseil. Bientôt un des deux s'envola.

Environ un quart d'heure après, quatre Nécrophores arrivèrent presque au même instant. Celui qui s'était envolé était probablement au nombre de ceux qu'il était allé chercher. Tous les ouvriers se mirent à l'œuvre: se plaçant sur le dos, sous le cadavre, ils le firent avancer, dans l'espace d'une demi-heure, jusqu'auprès de la plate-bande, où ils voyaient un sol meuble qui permettait de creuser facilement la fosse.

Arrivés au but, il se trouva un obstacle qui n'avait pas été prévu: une haie de buis nain, formant bordure, interceptait le passage; il y avait bien un petit intervalle, mais il se trouva trop étroit pour que le cadavre y pût passer.

Les Nécrophores essayèrent en vain de

creuser la terre en ce point, la terre était trop battue. Il fallait les voir s'agitant, courant aux environs, se consultant et reprenant leur course: on devinait leur anxiété. Explorant la bordure de buis, ils



Nécrophores fossoyeurs enterrant un cadavre de Rat.

trouvèrent enfin, à une distance d'un mètre environ, un passage assez étendu entre les touffes. Il s'agit alors de transporter le cadavre de la Souris jusqu'à ce point éloigné, ou de l'abandonner sans sépulture.

Les cinq insectes se réunirent, et après avoir sans doute délibéré sur la grave question qui se présentait, tous se remirent à l'œuvre avec une nouvelle énergie. Poussant, tirant le cadavre le long de la haie de buis, s'arrêtant pour vérifier s'il avançait, puis travaillant de nouveau avec ardeur, les Nécrophores menèrent à bien leur opération; la petite Souris enterrée à une profondeur de 3 pouces, ne montrait plus au dehors que l'extrémité de la queue. Mon observation commencée à deux heures du soir était finie à quatre heures du soir."

Quand les obstacles sont trop difficiles à surmonter, les Nécrophores y renoncent et utilisent le cadavre à leur propre alimentation.

Les bêtes savent tirer parti de tout.

VARIATIONS SUR LES NEZ

Montre-moi ton nez. Je te dirai qui tu es.

Par A. Riou.

QUE n'a-t-on pas écrit sur le nez, que d'apostrophes, que de lazzis, que de plaisanteries géniales ou plus souvent vulgaires, cet appareil olfactif n'a-t-il pas suggérés. Sa forme, sa couleur, sa structure, ses dimensions, ont donné lieu à des facéties sans nombre, mais il faut le dire aussi à des œuvres géniales.

Je crois inutile de rappeler le chef-d'œuvre d'un des plus grands poètes français, Edmond Rostand, dont le héros gascon, Cyrano de Bergerac, plaisante en des vers incomparables, l'appendice nasal dont l'a gratifié dame Nature.

C'est un pie, c'est un roc, c'est un cap,
Que dis-je, c'est un cap? C'est une pénin-
[sule.

Ou encore :

Faites-lui faire un petit parasol
Afin que sa couleur au soleil ne se fane.

Toute la pièce chevauche sur le nez gigantesque de Cyrano, personnage de légende héroïque dont la bravoure n'avait d'égale que les incomparables qualités d'un cœur noble et généreux.

Pourquoi est-on tenté de sourire toutes les fois que la conversation évoque cette

partie de notre visage, et pourquoi se plait-on à affubler cet organe de qualificatifs qui tous plus ou moins cherchent à le ridiculiser? Il y a certainement une raison à cela, mais je n'ai ni le temps, ni la place pour en donner dans cet article fort court, une explication plausible. Quoiqu'il en soit, le nez joue un grand rôle dans nos locutions familières, et si je me contente de pêcher au hasard des propos journellement entendus, je pourrai relever des quantités de phrases dans lesquelles ce mot se tient en bonne place. "La moutarde me monte au nez. Je lui ai ri au nez. Il ira se casser le nez. Il s'en va le nez en l'air. Il ne voit pas plus loin que le bout de son nez," etc., etc.

Heureusement tout le monde ne maltraite pas ainsi ce pauvre nez qui n'en peut mais, et d'aucuns au contraire, se sont avisés que cette protubérance faciale était un sujet d'étude qu'ils ne devaient pas négliger. Je ne veux pas, bien entendu, discuter au point de vue anatomique, mais simplement au point de vue moral, et dans ces conditions il me semble que cette étude n'est pas à dédaigner.

En principe au point de vue artistique le nez est peut être de tous les organes de la face celui qui donne à la physionomie une expression spéciale et bien particuliè-

re. S'il est petit et large il déprime l'individu, s'il est gros et charnu, il l'accable, enfin s'il est moyen, de proportions gracieuses, il détermine un charme incomparable et une distinction parfaite.

Le nez humain affecte les formes les plus diverses et parmi les membres d'une même famille, il est très rare de trouver



Différents types de nez communs parmi les Européens.

deux individus qui aient le nez conformé de la même manière. Le mystère qui préside à cette diversité n'a pu être encore défini et la science n'est pas en mesure de pouvoir l'éclaircir. En principe, c'est un organe extrêmement délicat et qui s'affecte facilement pour de multiples raisons. La structure formée de cartilages assemblés ne lui donne qu'une armature légère et flexible qui est la cause initiale de sa fragilité.

Il est indubitable que les premiers soins donnés à l'enfant dans son âge le plus tendre, influent considérablement sur la conformation de son nez, les cartilages sont à ce moment en état de formation et se prêtent facilement aux formes qui lui sont imprimées. C'est en somme une cire molle que l'on doit respecter, car la plus légère déformation, la plus minime déviation chez le nouveau né s'accroît chez l'adolescent et prend l'aspect d'une véritable calamité chez l'homme d'âge mûr.

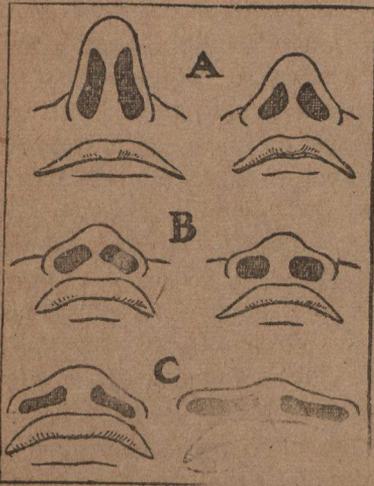
Cette souplesse permet aux chirurgiens de modifier par un modelage savant les défauts que peuvent présenter le nez de certains enfants, et pour ce faire, ils n'ont nullement besoin du scalpel, du bistouri ou autres instruments mais simplement de paraffine à l'aide de laquelle ils corrigent très vite les imperfections naturelles.

Un savant praticien Français a même construit un ingénieux petit appareil qui peut être appliqué sur la figure de l'enfant nouveau né doué d'un nez anormal, ce qui permet non seulement de le rectifier mais encore de lui donner une forme spéciale, un air de famille si l'on veut, en se basant sur la conformation nasale de ses parents ou grands parents.

Le nez est de tous les organes celui qui permet d'identifier le plus rapidement et avec le plus de sûreté un individu en ce qui concerne sa race particulière, et cer-

tains savants ont même poussé la question beaucoup plus loin en établissant des bases, d'après lesquelles ils prétendent connaître l'histoire de la race d'un individu par l'examen de ses narines.

Tout le monde sait qu'il y a une différence notable entre le nez des races noires et des races blanches. Mais si cette différence ne saute pas immédiatement aux yeux en considérant le nez pris dans son ensemble, elle est saisissante lorsque nous



A. Lèvres et sourires d'européens. B. d'un Mongol. C., d'un nègre, le tout vu par en dessous.

le voyons par en dessous c'est-à-dire par les narines. Dans la conformation du nez, la racine joue un rôle important et en principe la forme générale de la figure se ressent de ses particularités.

La plus grande variété de formes pour le nez se remarque chez les Européens, probablement à cause des croisements incessants qui se sont produits entre les différents pays, ces mélanges sont beaucoup plus remarquables chez les blancs que dans n'importe quelle autre race du globe.

Il est possible de classer le nez comme suit: "droits, épatés, busqués, tombants, camards, aquilins, Bourbonnien, retroussés.

Il est à remarquer que la plupart des grands hommes ont été nantis d'un nez volumineux. Ce n'est peut-être pas très beau, mais cela donne un caractère imposant, de plus ce sera peut-être une consolation pour les personnes qui seraient tentées de se plaindre de leur appendice nasal, d'ailleurs le vieux proverbe peut encore être rappelé: "Jamais grand nez ne gâta beau visage."

Lorsque Henri Clay visita l'Europe, Sidney Smith écrivit: "Cet homme est d'une telle envergure qu'il couvre à lui seul la moitié de l'horizon à ses plus proches voisins", c'était là une allusion directe au nez proéminent de cet homme illustre. Napoléon avait été lui aussi doué par la Nature d'un nez de volume respectable, quant à Georges Elliot, il possédait un appendice colossal comme grosseur et largeur. Notez bien qu'il ne faudrait pas conclure de cela que seules les personnes dotées d'un nez phénoménal soient susceptibles d'intelligence ou de génie, mais il importe de remarquer que c'est là une des caractéristiques d'un développement anormal du cerveau.

Dans tous les cas, tous les savants s'accordent à dire que le nez est de tous les organes celui qui conserve le plus les ressemblances ataviques, car on a vu des enfants après plusieurs générations, présenter au point de vue nasal une conformation identique à celle de leurs ancêtres.

Littérature Russe

LE SUPPLICE DU COSAQUE

Pages Oubliées

ALLONS, allons! dit tout à coup le vieux Tarass Boulba, comme s'il sortait d'un engourdissement... Allons sur la place publique. Je veux assister à son supplice.

—Oh! seigneur, à quoi bon aller là ! Vous ne pouvez plus rien pour le secourir.

—Allons toujours, répéta Boulba impérieusement.

Et le Juif, tout en soupirant, le suivit comme une nourrice suit son enfant opiniâtre.

Il n'était pas difficile de découvrir le lieu du supplice; le peuple y affluait de toutes parts. Dans ce siècle barbare, c'était un spectacle plein d'attrait, non seulement pour la populace, mais pour les classes élevées. Des vieilles femmes, d'entre les plus dévotes, des jeunes filles, et les femmes les plus délicates, ne perdaient pas une occasion d'assister à ce spectacle, quittes à rêver ensuite toute la nuit de cadavres ensanglantés.

—Ah! quelles tortures! criaient plusieurs d'entre elles fiévreusement pendant l'exécution.

Et elles fermaient les yeux et se détournaient, mais ne songeaient pas à partir.

D'autres, la bouche béante, les mains étendues, se tenaient sur la pointe des pieds pour voir par-dessus la foule.

Au milieu de toutes ces têtes étroites,

petites et communes, se détachait la face énorme d'un boucher qui suivait l'exécution en connaisseur, communiquant par monosyllabes ses impressions à un armurier placé près de lui, et qu'il traitait de compère parce que, les jours de fête, ils s'enivraient dans le même cabaret. Parmi tous ces gens rassemblés, les uns discutaient l'événement du jour, d'autres tenaient des paris; mais la majorité était composée de cette sorte de personnes qui regardent philosophiquement toutes choses le doigt dans le nez.

Au premier plan, derrière les gardes de la ville aux moustaches touffues, se tenait un jeune homme qu'on pouvait prendre pour un gentilhomme en le jugeant sur son habit militaire d'une richesse extraordinaire, car il avait entassé sur lui tout ce qu'il avait de beau, ne laissant à la maison que sa chemise déchirée et ses vieilles bottes. Un ducat se balançait sur sa poitrine, retenu par deux chaînes erpisées. Il avait amené avec lui, sur la place, la belle Yousissia, et se retournait sans cesse pour préserver la robe de soie de sa compagne du contact de la foule. Il expliquait à la jeune fille, avec force détails, tout ce qui se passait sous leurs yeux.

—Ma chère Yousissia, vous voyez toute cette foule, elle s'est rassemblée pour assister à l'exécution des cosaques... Voyez-

vous, tout là-bas, un homme qui tient à la main une hache et d'autres instruments de torture, c'est le bourreau... C'est lui qui doit torturer les criminels. Tant qu'il ne fera que les mettre sur la roue et les tennailer avec ses instruments, les Zaporogues vivront encore; mais quand il leur coupera la tête ils mourront tout de suite... vous verrez; d'abord le supplicié criera, s'agitiera; mais quand il aura perdu sa tête il ne pourra plus crier, manger, ni boire... parce qu'il n'aura plus sa tête...

Yousissia écoutait ces explications avec frayeur et curiosité.

Les toits des maisons étaient couverts de monde. On apercevait dans les lucarnes des combles, d'étranges figures à moustaches, coiffées de bonnets. Sur les balcons, abrités par des dais, se tenaient les nobles. Une jeune fille, rieuse et brillante, appuyait sur la balustrade sa main blanche comme le sucre. Les grands seigneurs, replets, contemplaient le spectacle d'un air grave. Un valet, en riche livrée, ses longues manches rejetées en arrière, passait des rafraîchissements et des gâteaux.

De temps à autre, une jeune espiègle aux yeux noirs remplissait ses mains fines de gâteaux et de fruits et les jetait par poignées à la foule... Aussitôt, une cohue de chevaliers affamés tendaient avidement leurs chapeaux, et un gentilhomme de haute taille, qui dépassait tous les autres de la tête, vêtu d'une veste passée, jadis écarlate, ornée de cordons d'or ternis par le temps, saisissait les morceaux au vol, les baisait, les pressait contre son cœur et, enfin, les portait à sa bouche.

Un faucon, suspendu au balcon dans une cage dorée, assistait aussi au spectacle, le bec tourné vers la foule et une patte en l'air...

Tout à coup, la foule se mit à crier:

—Les cosaques!... Voici les cosaques.

Les Zaporogues marchaient, leurs têtes nues surmontées de hauts toupets; ils avaient laissé pousser leur barbe. Ils avançaient sans crainte, sans abattement, avec une certaine fierté. Leurs vêtements de drap de première qualité s'étaient usés et flottaient autour d'eux en lambeaux. Ils ne regardaient point la foule et ne la saluaient pas.

En avant, à leur tête, marchait Ostap. Que dut ressentir le vieux Tarass en apercevant son fils? Que se passa-t-il en son âme? Perdu dans la foule, il contemplait Ostap et ne perdait pas un de ses mouvements.

Les cosaques arrivèrent sur le lieu du supplice. Ostap s'arrêta. Il devait, le premier, boire l'amer calice. Il jeta un regard sur les camarades, leva la main vers le ciel, et dit à haute voix:

—Que Dieu veuille que les hérétiques qui nous regardent mourir ne sachent pas tout ce qu'un chrétien peut souffrir sans se plaindre... Que pas un de nous ne laisse échapper un cri...

En disant ces mots, il s'approcha de l'échafaud.

—Bien, cher fils, bien, dit Boulba à voix basse.

Et sa tête blanche se pencha vers la terre.

Le bourreau dépouilla Ostap des guenilles qui le couvraient; il lui fit passer les mains et les pieds dans des planches fabriquées en vue de cette exécution et...

Mais nous ne voulons pas troubler le lecteur par la description de tortures infernales qui feraient dresser ses cheveux sur sa tête... et barbare, où l'homme ne connaissait que la vie féroce des guerriers dans laquelle il avait endurci son âme, en la fermant aux sentiments humains.

En vain, le roi et plusieurs chevaliers

éclairés par leur intelligence et leur cœur, avaient-ils protesté contre la cruauté déployée dans ces exécutions, disant que ces supplices ne pouvaient qu'aviver, chez les cosaques, le désir de la vengeance. Les efforts de cette élite se brisaient contre l'entêtement des magnats, qui, par leur imprévoyance, leurs désordres, leur orgueil puéril, avaient fait de leur diète une véritable parodie du Gouvernement.

Tarass, du sein de la foule, regardait, la tête penchée en avant, les yeux levés avec fierté sur le supplicé, et il répétait d'un ton approbateur :

—Bien, cher fils, bien...

Mais au moment suprême, lorsque ses bourreaux se disposèrent à la soumettre aux dernières épreuves qui précèdent la mort, le courage d'Ostap parut faiblir. Il regarda autour de lui et ne vit que des vi-



Allons ! dit le vieux Tarass Boulba, je veux assister au supplice.

Ostap supporta les tourments et les tortures en héros. Pas un cri, pas un gémissement ne lui échappa, et lorsque le bourreau lui brisa les os des pieds et des mains, et que ce sinistre craquement résonna au milieu de la foule muette, forçant les jeunes Polonaises à détourner avec effroi leurs regards de la victime. Ostap ne broncha pas, ses lèvres n'articulèrent pas une plainte, et son visage demeura impassible.

sages inconnus, étrangers ! Oh ! si seulement quelqu'un des siens assistait à ses souffrances ! Il n'aurait pas voulu entendre les sanglots et les cris d'une faible mère, ni les plaintes douloureuses d'une épouse s'arrachant les cheveux et battant sa blanche poitrine ; il aurait voulu l'appui d'un homme au caractère ferme, qui le soutiendrait par ses exhortations et le consolerait au moment de mourir.

Son cœur défailloit et, dans l'angoisse de

son âme, il cria :

—Mon père! où es-tu? Entends-tu ton fils?

—Je l'entends!

Cette réponse retentit au milieu du silence général et toute la foule frémit.

Des cavaliers coururent au milieu du

peuple rassemblé, dévisageant chacun. Yankel devint blême, et lorsque les dragons eurent passé, il se retourna avec terreur pour voir Tarass, mais Tarass n'était plus à côté de lui, et personne ne put retrouver sa trace.

Nicolas Gogol.

Sous-Marins D'Autrefois

CE titre paraît étrange il n'en est pas moins exact. Nos lecteurs apprendront sans doute, avec curiosité, que l'idée de naviguer sous l'eau fut bien antérieure au dix-neuvième siècle et aux conceptions d'un Jules Verne.

Hérodote, 400 ans avant J.-C., mentionne les essais de Styllias de Sparte qui s'évertua à tirer du fond des mers les trésors engloutis dans le sein des bateaux perses naufragés.

Le vieil historien ne nous dit pas en quoi consistait le système de ce précurseur. Aristotélès, qui revient sur le même sujet, est malheureusement aussi laconique. L'un et l'autre se contentent de mentionner, comme connu de tous, l'emploi d'outres remplies d'air, immergées dans l'eau, et sous lesquelles prenaient place les travailleurs.

Il ne semble pas trop hasardeux de reconnaître dans ces "outres", la première idée des cloches à plongeurs qui furent le point de départ des sous-marins.

Bien longtemps après, au moyen âge, le moine franciscain Roger Bacon nous parle

du "pouvoir diabolique" de séjourner sous l'eau et de bateauxplongeurs.

On trouve aussi, dans le "Codex Germanus", manuscrit du douzième siècle, mention des sous-marins. Une série de miniatures naïves nous montre la boule de verre dans laquelle le "Roi des Mers" descendait pour inspecter ses domaines.

Une ouverture pratiquée dans la sphère de cristal qui constituait l'appareil, permettait au prince de pénétrer dans son sous-marin et de s'y enfermer pour la plongée. Selon la chronique, il pouvait y séjourner aussi longtemps qu'il le voulait, "en compagnie de ses fidèles lévriers".

Rudolphe d'Ems, un autre Allemand de la même époque, nous parle aussi, dans sa "Chronique du Monde", de ce sous-marin. La boule de cristal dans laquelle on prenait place était, nous dit-il, consolidée par des cercles d'acier. Une chaîne de 30,000 toises permettait de ramener l'engin à la surface. Le monarque se faisait, dans ses excursions, accompagner par ses astronomes et par ses géomètres. Et voilà un étrange précédent au prince de Monaco,

l'océanographe.

Il nous est naturellement impossible de nous prononcer sur la valeur pratique de ces essais. Nous avons pourtant trouvé curieux de les mentionner. Ces récits des chroniqueurs d'autrefois sont pareils à un rêve ou à des contes de fées. Mais n'est-ce pas par le rêve, précisément, que s'enfantent toutes les grandes idées et que s'élaborent les plus merveilleuses inventions?

Au reste, à partir de cette époque, nombreuses sont les mentions d'appareils à circuler sous l'eau, à y séjourner et même à y combattre. Chose frappante, ils furent surtout l'œuvre des ingénieurs militaires. Comme si l'homme, dès ces temps lointains, avait seulement aperçu, dans la navigation sous-marine, un moyen de massacre.

Le "Re Militari" de Balturio, nous montre un sous-marin, tel qu'on pouvait le concevoir au quatorzième siècle. L'auteur ne nous dit point l'essentiel : comment l'air respirable y était renouvelé. Il insiste, par contre, sur le système de propulsion de l'engin, qui se compose de sortes de palettes mises en mouvement, de l'intérieur du navire, au moyen de manivelles.

Seul, le bon et génial Léonard de Vinci se défendit de vouloir fournir à l'humanité un nouvel instrument de destruction. Il lui plaît de "faire de l'eau une sorte de

milieu où l'homme se meuve comme sur la terre", mais il se refuse à nous divulguer ses secrets et voici comme il s'en explique :

"Comment et pourquoi je n'écris pas ma manière de marcher sous l'eau aussi longtemps que je puis rester sans manger, c'est à cause de la méchanceté des hommes qui s'en serviraient pour assassiner aux fond de mers en ouvrant les navires et en les submergeant avec leurs équipages".

Au dix-septième siècle, le P. Mersenne dessina les plans d'un navire plongeur entièrement fait de cuivre. Un marin, Jean Barrié, s'inspira de ces données dans la construction d'un sous-marin avec lequel il exécuta quelques plongées.

M. de la Roncière, dans sa savante Histoire de la Marine Française, nous dit que les expériences de Barrié eurent lieu à Dieppe et à Saint-Malo.

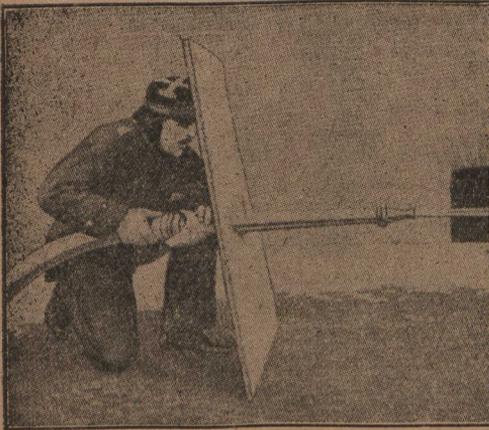
En 1797, l'Américain Fulton imagina un sous-marin, le "Nautilus". Ce navire servit pendant la guerre de Sécession. Il faut évidemment, voir dans tous ces essais des tentatives le plus souvent avortées. Elles n'en sont pas moins à saluer avec respect.

Elles montrèrent le chemin à des réalisations plus précises, à ces précurseurs directs de nos sous-marins actuels : le "Plongeur" (1863); le "Gymnote" (1895); le "Goubet", le "Morse" et le "Narval."

Le Service des Incendies en Allemagne

Accessoires indispensables

DEPUIS quelques années, on s'est très fortement préoccupé de l'organisation des services d'incendie. Dans cet ordre d'idées le Canada peut haute-



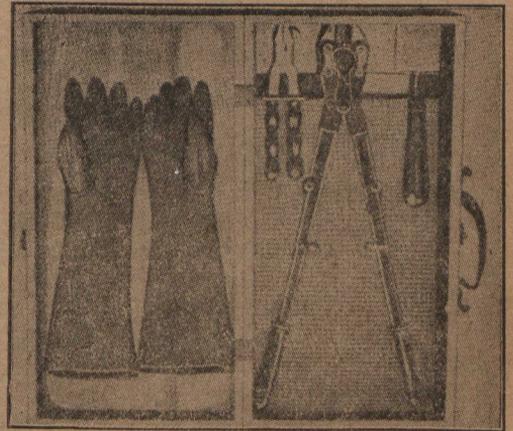
Ecran protecteur en tissu d'amiante.

ment revendiquer une des premières places dans les nations mondiales, car le perfectionnement continu qu'il apporte à son matériel de sauvetage, prouve avec quelle vigilance nos édiles s'occupent de cette question importante entre toutes.

Les Etats-Unis ont également déployé à cet égard une ingéniosité et un souci de la rapidité qui les ont fait prendre pour modèle par nombre de pays Européens.

La France n'est pas restée en arrière et les pompiers Parisiens ont à leur actif des pages trop belles pour qu'il soit permis de

les oublier dans cette nomenclature hâtive. Mais une puissance qui s'est toujours montrée profondément intéressée à cette palpitante question c'est l'Allemagne. L'influence du tempérament germanique a laissé son empreinte sur l'organisation du matériel d'incendie qui peut être considéré comme le modèle du genre. L'Allemand plus froid, plus calculateur que le Français ou le Canadien, s'est complu à parfaire les détails les plus minimes de l'équipements de ses agents sauveteurs. Rien n'a été négligé pour assurer aux pompiers



La trousse portative des pompiers allemands.

le maximum de protection, et les deux gravures que nous présentons ici à nos lecteurs en donneront une idée bien exacte.

Le premier dessin nous montre un pompier dirigeant le jet de sa lance à travers un écran mobile. Ce bouclier nouveau genre est en tissu d'amiante et par conséquent incombustible, il est extrêmement léger et en même temps fort solide, de plus il offre une résistance assez forte aux rayons de la chaleur et derrière cet abri portatif, le pompier pourra s'approcher sans danger d'un foyer incandescent qui lui aurait brûlé la figure s'il n'avait été protégé.

La seconde figure donne le contenu de la trousse qui est placée à poste fixe sur toutes les voitures et qui permet au sau-

veteur de trancher des fils électriques, de détruire des postes de lumière sans crainte d'être électrocuté. Avec nos installations d'éclairage moderne l'enchevêtrement des fils dans un bâtiment sinistré est un perpétuel danger pour les pompiers, il est donc de toute nécessité qu'ils soient prémunis contre les accidents possibles. Aussi rien n'y manque, depuis les gants en caoutchouc jusqu'aux pinces dont les manches sont pourvus d'isolateurs.

Là comme dans l'organisation de leurs équipes de sauveteurs miniers les allemands ont fait preuve de leur esprit méthodique et scientifique.

— 0 —

POUR NOS MÈRES

O vous qui cultivez la fleur de notre rêve
 Ecluse dès l'enfance au sein du vieux Paris,
 Sans soleil, sans azur, entre les pavés gris,
 Loin du parfum des champs, des bois ou de la grève;

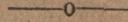
Mères, nous sommes nés de vos labeurs sans trêve;
 Vous dévoiliez le jour à nos regards surpris,
 Votre mâle courage échauffait nos esprits;
 L'arbre de votre amour est encor plein de sève!

Donc, puisque le Destin, sans distinguer les rangs,
 Mit la noblesse en Vous, ô coeurs humbles et grands!
 — Sous la robe de laine il est des Cornélies, —

Vos fils, frères amis, enfants de Floréal,
 Doivent être, au-dessus des mondaines folies,
 Les Gracques du Travail et du pur Idéal.

Jules TRUFFIER.

Impressions de Voyage



LA baie de Tadjorah appartient tout entière à la France. Le rivage, sauf en quelques points isolés et mineures, est un désert pierreux. Derrière et non loin de la mer, les montagnes commencent; elles s'élèvent les unes par-dessus les autres, toujours plus haut. Derrière encore, ce sont les contreforts du Harrar, les hautes terres abyssines.

La route est longue et accidentée. Il semble pourtant que le golfe de Tadjorah soit la porte la meilleure et la plus facilement accessible de ce puissant massif montagneux. Un établissement, en ce point de l'Afrique, ne vaudrait pas grand'chose si cette condition n'était pas remplie.

Nous nous étions tout d'abord établis au nord de la baie, à Obok; nous y sommes restés plusieurs années sans faire de progrès sensibles. La matière manquait: il n'y avait ni terre cultivable, ni habitants, ni routes possibles vers l'intérieur. Djibouti, que nous avons choisi par la suite, n'est pas un éden, tant s'en faut. Du moins y avait-il là quelque chose avant notre arrivée: de l'eau, quelques centaines d'habitants, un marché où venaient les caravanes de l'intérieur. C'était le point d'aboutissement sur notre territoire de la route du Harrar, à peu près l'équivalent topographique du Zeïlah des Anglais.

Comme abri pour les bateaux et embryon d'un port, Djibouti est très supé-

rieur à Zeïlah. L'accès n'en est pas difficile, et le mouillage, peu étendu, il est vrai, est suffisamment abrité. Par contre, si on désire le fortifier un jour, l'opération sera coûteuse et malaisée. Mais on n'en est pas là.

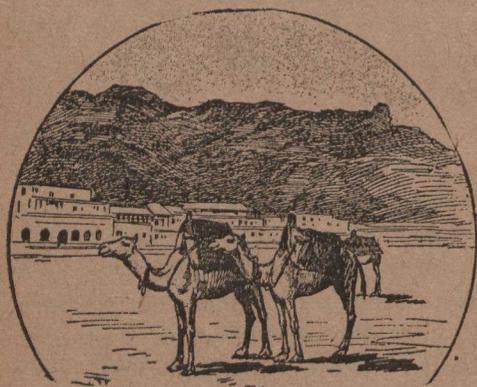
Nous nous sommes, avec raison, établis à Djibouti. Le roi Ménélick s'est bien trouvé de notre voisinage pendant la guerre qu'il a soutenue contre les Italiens. Des commerçants, qui n'étaient pas nécessairement Français, ont pu faire passer par là bien des marchandises dont le négus avait besoin. Les Italiens en ont pris quelquefois de l'ombrage, et il a fallu, de notre part, à certains jours, une grande patience pour ne pas se fâcher des mouvements d'humeur de leurs officiers ou fonctionnaires. Les nuages ont passé sans qu'ait éclaté l'orage, et c'est tant mieux. Mais Ménélick s'est souvenu des avantages qu'il avait tirés du voisinage relatif de Djibouti; il a écouté ses conseillers qui lui demandaient d'autoriser la construction d'un chemin de fer entre Djibouti, le Harrar et ultérieurement l'Abyssinie. La concession donnée à la "Compagnie impériale" du chemin de fer doit contribuer au développement économique de l'empire du Négus et faire la fortune de Djibouti. Sans le chemin de fer, notre établissement ne pouvait avoir qu'une bien faible importance.

Il suffit de voir ce qu'il était encore, au commencement de 1897, après plu-

sieurs années d'occupation. Les paquebots français des lignes de Chine et de Madagascar y relâchant, il s'y était créé un hôtel avec un café au bas, quelque chose comme l'"Hôtel des voyageurs" d'un bourg de Provence. Deux ou trois marchands grecs ou italiens y avaient un magasin. Avec l'hôtel du Gouverneur, qui possédait toute l'élégance d'une immense cage à poules, la maison de l'administra-

espérances que sa construction a fait naître, Djibouti deviendra une place commerciale, qui demandera un port aménagé et outillé. Elle est placée assez près d'une des grandes routes du monde, elle a, dans son interland, des régions assez intéressantes pour que l'attention de la France soit fixée sur elle, pour qu'on fasse les sacrifices rendus nécessaires par les intérêts économiques et politiques qui s'y créeront.

Aden, le port anglais de la côte d'Arabie, est situé en face de la baie de Tadjourah, très voisin de Djibouti par conséquent. Pour le visiter, les bateaux qui vont de la mer Rouge dans l'océan Indien, ou "vice versa", n'ont pas à dévier de leur route. Aden est, à ce point de vue seulement, dans une position plus favorable que Djibouti. Par contre quelle infériorité en toutes autres choses! Il y a de l'eau souterraine, de bonne qualité à Djibouti; il y a un peu de végétation, quelques arbres, et surtout un arrière pays, lointain il est vrai, mais que le chemin de fer rapprochera, où se trouvent une population nombreuse, des produits variés. Aden est sur la terre la plus désolée qui se puisse voir; pas d'eau d'aucune sorte, pas même l'eau du Ciel, qui fuit ce rocher calciné; pas de verdure, et derrière, rien que le désert. Il faut qu'un peuple se croie bien sûr de rester maître de la mer toujours, pour donner un pareil point d'appui à ses flottes. On offrirait à n'importe quelle nation autre que l'Angleterre le port d'Aden, tout construit, armé et outillé qu'elle devrait refuser le cadeau; elle n'en saurait que faire.



Aden.

tion et de la poste, on embrassait d'un coup d'œil l'ensemble de Djibouti.

Les nomades et leurs chameaux campaient sur la place, en face des magasins, de l'hôtel et du bureau de poste. Ce n'étaient pas les petits négrillons aux membres grêles, criant: "Capitaine, un sou!" ou chantant le refrain idiot de quelque chanson de café-concert, qui donnaient l'impression d'une colonie française sérieuse.

En cinq années, la transformation de Djibouti s'est faite. Le chemin de fer a créé la ville. Elle ne constitue pas encore un centre très vivant ni très riche; elle ressemble déjà à quelque chose, quelque chose qui promet. Si le trafic du chemin de fer, quand il sera achevé, répond aux

SIX ET UN FONT... TROIS

—o—

UN passant devant la maison d'école, comme la fenêtre était ouverte, j'entendis M. Duracuire, le "magister", qui donnait sa leçon de mathématiques.

Le petit Simplet, un tout commençant, avait la parole pour résoudre ce difficile problème: "Simplet, combien font six et un?"

Le bambin se gratta la tête, regarda les solives, fit une corde de son mouchoir, tendit l'oreille pour voir si de droite ou de gauche, les vétérans de la classe ne lui souffleraient pas quelque bonne réponse. Puis, fouillant dans les profondeurs de sa cervelle, il s'écria d'un ton vainqueur:

—Six et un, M'sieu? six et un font trois.

Et toute l'école de rire, et M. Duracuire de préparer une algarade à l'adresse de cet imbécile, de ce paresseux, de cet âne bête, de ce propre à rien de Simplet.

J'entraï dans l'école; j'aime beaucoup les enfants et beaucoup ceux qui les éduquent. Partout où il y a de la jeunesse et du professorat, je suis sûr d'être bien accueilli.

—Monsieur Duracuire, dis-je à l'instituteur, j'avoue que Simplet ne manifeste pas jusqu'ici de grandes dispositions pour les mathématiques transcendantes. Pourtant, réfléchissez qu'il n'a encore que six ans et deux mois. Et puis permettez-moi d'implorer son pardon, en considération de la grande vérité qu'il vient d'énoncer sous cette forme paradoxale."

M. Duracuire eut positivement que j'é-

tais en train de perdre la tête.

—Je parle très sérieusement, lui dis-je, et si vous voulez m'accorder un quart d'heure pour conter à ces enfants une petite histoire, vous verrez que Simplet n'avait pas si tort... Oui, pour certaines gens, on ne saurait mieux dire: Six et un font trois."

La perspective d'une histoire fit battre le coeur à toute la gentille assistance.

—Parlez, monsieur l'inspecteur, dit le Duracuire. Je suis curieux de savoir dans quel pays de semblables additions sont en honneur... Six et un font trois! ma parole, c'est trop fort.

—Dans quel pays? repris-je. Mon Dieu, dans trop de pays; et pour ne pas aller si loin, à trois portées de fusil d'ici, à la Belle-Epine. Connaissez-vous Eloi Patouillard?

—Si nous le connaissons! dirent à l'unisson vingt ou trente voix argentines. Eloi Patouillard, le maçon, qu'on appelle aussi Patouillard-la-Noce, parce qu'il travaille peu et qu'il godaille beaucoup.

—Lui-même, mes enfants. Eh bien! ne croyez pas qu'il ait toujours été ce que vous le voyez aujourd'hui: l'œil éteint, le nez bourgeonné, battant sa femme et ses enfants, cuvant son vin au bord des routes, au risque d'être écrasé par les charrettes, bref le plus triste sujet du canton. Moi qui vous parle, j'ai connu Patouillard, il y a une vingtaine d'années. C'était un bon fils, un bon ouvrier, même, ce qui n'a

jamais rien gâté, un bon chrétien. Il venait d'épouser la Mariette, et plus d'une fille était jalouse du bonheur de la jeune Mme Eloi Patouillard.

—Et l'arithmétique, M'sieu? dit Simplet qui avait hâte de voir joindre sa justification.

—Silence dans les rangs, répondis-je. Nous y arriverons en temps et lieu.

Done, tant qu'il avait été ouvrier chez son père, le vieux Jérôme Patouillard, l'un des hommes les plus vénérables du pays. Eloi avait travaillé dur toute la semaine, et le dimanche il s'était bravement reposé; le matin il allait à la messe avec ses parents, puis, une fois marié, avec sa femme; l'après-midi, il se récréait honnêtement. Il s'était toujours très bien trouvé de ce régime, tant pour son corps que pour son âme. Et quand il se remettait à la besogne, le lundi matin, il lui semblait que ce repos de vingt-quatre heures eût encore assoupli et fortifié ses membres.

Un an et demi environ après le mariage d'Eloi, le père Jérôme Patouillard étant venu à mourir, Eloi travailla chez un autre entrepreneur de maçonnerie, M. Finassier, dont je ne veux pas vous dire du mal, mais dont il me serait absolument impossible de vous dire du bien. Bref, tel maître tel valet, tel patron, tel ouvrier. Les ouvriers du Finassier n'étaient pas la crème du pays, et mon Patouillard s'était fourré là dans un fier guépier.

Un certain samedi, comme Mariette apprêtait pour le lendemain le pantalon de casimir noir, le gilet de velours à côtes, et l'habit-veste en gros drap bleu,—tout le costume des dimanches d'Eloi,—afin que celui-ci n'eût point la peine, en se levant, de fouiller dans les armoires.

—Laisse tout cela, femme, dit-il. Ma blouse et mon pantalon de fatigue suffi-

ront... J'ai réfléchi que c'était une duperie de perdre ainsi un jour par semaine. Puisqu'on mange tous les jours, ne faut-il pas travailler tous les jours aussi? Demain, dès six heures, je vais au bourg, avec les camarades, pour ajouter un étage à la maison du père Jean Rigou.

—Mais, malheureux, tu vas manquer la messe! Tu vas travailler le dimanche, ce qui est un grand péché, puisque le bon Dieu le défend! Mais jusqu'ici est-ce qu'avec ton travail de six jours tu n'as pas gagné,—et au-delà—de quoi vivre sept jours, toi, ta femme et ton enfant? Mais est-ce que tu crois par hasard que l'on peut travailler, comme cela, sans s'arrêter, depuis la Circoncision jusqu'à la Saint-Sylvestre? Est-ce que le bon Dieu qui a réglé toutes choses n'est pas plus sage que nous? Tu as réfléchi... C'est-à-dire que tu t'es laissé entortiller par ces pas-grand'-choses d'ouvriers qui sont chez ce vilain Finassier... Vois-tu, Eloi? Je ne te donne pas deux mois, si tu ne t'arrêtes à temps, pour remplacer le repos du dimanche par le repos du lundi. Seulement, au lieu que jusqu'ici tu t'es reposé honnêtement, avec ta femme et ton garçonnet, dans ton petit intérieur ou dans les champs du bon Dieu, j'ai grand peur que tu ne te reposes honteusement, au cabaret, avec de méchants camarades, et que ce prétendu travail du dimanche n'aboutisse à faire de toi un mauvais sujet."

Voyez-vous, mes enfants, on dit que les femmes ont la langue bien pendue. C'est quelquefois vrai; et quelquefois peut-être, —comme les hommes du reste—elles en usent de leur langue jusqu'à en abuser.

Ici la Mariette n'en abusa pas; elle ne fit que son devoir, en avertissant son mari.

Et celui-ci le savait mieux que personne. Il sentait si vivement la vérité de ce

que lui disait sa femme; en l'écoulant, il lui semblait si bien entendre, une fois de plus, la voix de sa conscience, et la voix de son bon ange qu'il s'en fallût d'un rien qu'il ne cédât. Mais l'amour-propre, la crainte de passer pour un petit garçon, le souvenir des moqueries des camarades, l'idée que jusqu'ici il avait toujours pensé et agi d'après les conseils de son père, de son curé, de sa femme, qu'il était temps de se montrer et de faire à sa tête, la pensée aussi qu'après tout une fois n'était pas coutume, tout cela parvint à étouffer ses bons sentiments et, le lendemain, il travailla tout le jour.

Comme de juste, le soir il était fatigué. Pour se reposer, il entra au cabaret, et là il but d'abord le gain de la journée, puis un fort à-compte sur le gain de la semaine.

Le dimanche d'après, il eût bien désiré rester avec Mariette qu'il aimait tendrement, prendre un peu de bon temps, car il était vraiment excédé, s'arrêter dans ce qu'il reconnaissait bien être un mauvais chemin. Mais les camarades ricanèrent et mon Eloi dut aller avec eux.

Puis, après avoir ainsi travaillé, sans débrider, quatre semaines de suite, il était si las le quatrième dimanche soir que le lendemain il se décida à faire le lundi, non point chez lui, mais dans je ne sais quelle guinguette... Et je vous laisse à penser, si cette journée de vin blanc de civet, de pipe, de bière, de billard, de café, de pousse-café et de disputes était pour le reposer.

Une fois l'habitude prise de faire le lundi, Eloi ne la quitta plus.

Ses semaines, comme avant qu'il se fût dérangé, n'avaient donc que six jours. Seulement quelle différence entre le dimanche et le lundi! Au lieu que jadis l'observation du dimanche resserrait les

liens de famille, le chômage du lundi les relâchait; car, chaque lundi, Eloi était, tout le jour, loin des siens; et dépensait en "noces et festins" l'argent qu'il eût dû conserver pour donner du pain à sa femme et à ses enfants.

Puis, au bout de quelques semaines, M. Finassier eut la malencontreuse idée de payer ses ouvriers chaque samedi soir, au lieu de chaque dernier du mois, comme auparavant.

Quand on vient de toucher de l'argent, comment voulez-vous qu'on ne s'empresse pas d'en boire et d'en manger une bonne portion?

Depuis ce temps-là, Eloi revint... dirai-je au repos? non, à la fainéantise du dimanche.

Mais, quand il s'était ainsi "amusé" deux jours de suite, le dimanche et le lundi, était-il possible qu'il se remit de bon cœur à l'ouvrage, le mardi? Donc, au bout de quelques semaines, le mardi fut consacré à se dégriser. Avec quelques pistolets de son espèce, il allait se promener à travers champs, cueillir la noisette dans les bois ou grappiller dans les vignes.

Voilà donc la semaine réduite à quatre jours.

Mais l'oisiveté est une insatiable envahisseuse; elle ne dit jamais: c'est assez.

Après deux jours de ripaille et un jour de promenade, Eloi jugea, un beau mercredi matin, que la tête lui tournait, que ses jambes flageolaient sous lui. Pour peu qu'il eût à monter sur une échelle bien sûr, il serait tombé. Il était donc sage de se reposer pour de bon, ce jour-là.

Ce jour-là, mon homme sage resta au lit jusqu'à deux heures.

Voulez-vous compter maintenant?

Six jours de la semaine qu'il travaillait jadis et le dimanche qu'il y ajouta, cela fait-il sept?

Non, car à la sanctification du dimanche succéda bientôt la débauche du lundi, puis du dimanche lui-même, puis du mardi, puis du mercredi.

—Qu'est-ce que fait Eloi Patouillard ? demande-t-on quelquefois.

—Patouillard ! répondent ses amis : le dimanche, il ne fait rien ; le lundi, il se garderait de travailler ; le mardi, il flâne ; le mercredi, il est mal en train. Donc sa semaine commence le jeudi matin, pour se terminer le samedi soir. Total : trois jours. **Done six et un font... trois**— Vous le voyez, monsieur Duracuire, Simplet pouvait se tromper en arithmétique. En morale, il avait grandement raison."

Le doyen des disciples de M. Duracuire ayant dix ans à peine, la leçon n'était pas précisément pour eux.

Je le savais. Mais je savais aussi qu'à travers les enfants j'avais tous leurs parents pour auditeurs.

En effet l'histoire fit le tour du village et des hameaux voisins qui tous avaient un ou deux représentants à l'école.

On m'assure que quelques têtes faibles, qui étaient sur le point d'adopter la drôle d'arithmétique de Patouillard furent effrayées par son exemple.

L'histoire passa même en proverbe. Et quand un jeune ouvrier fait mine de vouloir travailler le dimanche, et, qui plus est, cherche à prouver qu'il a raison.

Prends garde, lui dit ou sa mère, ou sa sœur, ou sa femme, prends garde d'imiter Patouillard-la-Noce, et souviens-toi donc qu'"en fait de travail du dimanche, six et un font... trois."



Les Freres Ennemis

Traduit de l'Allemand

DANS la rue peu habitée de la Kniebis, à Nordstetten, village de la Forêt-Noire, se trouvait une petite maison de chétive apparence et composée d'une écurie, d'une remise et d'un corps de logis percé de trois croisées, dont une grande partie des vitres manquantes étaient suppléées par des carreaux de papier.

Au grenier, un des volets de la lucarne menaçait ruine et n'était plus retenu que par un de ses gonds. A côté de la maison et y attenant était un petit jardin que, malgré son peu d'étendue, l'on avait coupé, par une haie d'épines sèches, en deux parties égales dans le sens de sa longueur.

Cette maison appartenait et servait de demeure à deux frères qui, depuis quatorze ans, nourrissaient l'un contre l'autre une haine à mort. Là, de même que dans le jardin, tout avait été partagé, depuis la cave jusqu'au grenier. La trappe de la cave était ouverte, il est vrai; mais, en bas, chacun avait sa moitié séparée de celle de l'autre par un lattis soigneusement fermé à clef. Toutes les autres portes étaient également pourvues de serrures ou de cadenas; comme si, dans ce paisible village, on avait été en grand danger d'être dévalisé. L'étable ou écurie était échue à l'un des frères, la remise appartenait à l'autre.

Jamais, dans cette triste habitation, il ne s'entendait une parole, à moins que

l'un des deux ne grommelât parfois, à part soi, quelques jurons.

Michel et Conrad, ainsi se nommaient les deux frères, étaient déjà tous deux sur l'âge et cependant sans famille. Conrad, devenu veuf de bonne heure, avait continué dès lors à vivre seul; Michel n'avait jamais été marié.

Une sorte de long bahut peint en bleu avait été la cause première de la mésintelligence des deux frères.

Après la mort de leur mère, ils étaient convenus de partager à l'amiable le petit héritage laissé par elle; car leur sœur, mariée dans le même village, avait déjà reçu sa légitime.

Conrad fit observer qu'acheté par lui, du fruit de son travail sur la grande route, comme casseur de pierres, le coffre n'avait réellement pas été la propriété de leur mère, qu'il le lui avait prêté seulement, et qu'il entendait le reprendre comme son bien avant tout partage. Michel répondit que Conrad, ayant vécu avec leur mère et mangé à sa table, ne pouvait rien posséder en propre, et, tout naturellement, avait été tenu de travailler pour elle.

La chose, après de longs et acrimonieux débats, fut d'abord soumis à l'arbitrage du juge-maire de l'endroit et finalement portée devant les tribunaux. Il y fut décidé que comme les héritiers ne pouvaient se mettre d'accord, tout le mobilier, y

compris le bahut, serait vendu à la criée au profit des plaideurs..

La maison même fut mise à l'enchère; mais, comme il ne se présenta pas d'amat-
teur, il fallut bien dès lors qu'ils la con-
servassent et l'habitassent en commun.

Ils furent ainsi réduits à racheter leur
propre bien, tout, jusqu'au pauvre lit dans
lequel ils reposaient, la nuit, leurs mem-
bres fatigués. Conrad en ressentit un vif
chagrin, car la nature l'avait doué d'un
peu plus de sensibilité que son frère.

Il se trouve dans chaque maison une
quantité d'objets qu'ordinairement, à
nul prix, on ne consent à laisser passer en
des mains étrangères: c'est qu'il s'y rat-
tache des souvenirs, des pensées et des
sentiments qui leur prêtent une sorte de
valeur morale bien supérieure à la valeur
réelle, et que, naturellement, ils doivent
perdre en sortant de la famille.

Aussi, quand fut mis en vente le livre
de prières, avec couverture de velours noir
et fermoirs d'argent, qui avait servi à
leur mère, et que Conrad vit un brocan-
teur en évaluer à la main le poids du mé-
tal, tout le sang soudain lui monta-t-il au
visage. Il misa et surmisa coup sur coup,
et en fit ainsi monter le prix à un chiffre
élevé.

Enfin ce fut le tour de la caisse dispu-
tée. Michel toussa bruyamment et d'une
manière significative, en même temps
qu'il lançait à son frère un regard pro-
vocateur. Il offrit tout de suite du meuble
une somme assez forte.

Conrad, sans lever les yeux et dans l'at-
titude d'un homme qui compte les bou-
tons de son habit, s'empressa de couvrir
l'enchère de tout un florin. Michel, pro-
menant autour de lui son regard résolu,
renchérit à son tour.

Aucun des assistants ne prenait part à
cette vente, et aucun des frères ne vou-

lait faire à l'autre le plaisir de lui céder
l'objet en litige. Ils se disaient d'ailleurs
en eux-mêmes qu'ils n'en auraient à payer
qu'une part; et ils continuèrent la lutte
jusqu'à ce que le crieur, de guerre lasse,
adjudgea finalement le bahut à Conrad
pour vingt-huit florins, c'est-à-dire à un
prix quintuple de sa valeur réelle.

Pour la première fois alors, celui-ci le-
va la tête. Son visage était décomposé, le
dédain et la moquerie perçaient dans ses
yeux, sur ses lèvres, à travers chacun de
ses traits. "Si tu viens à mourir, dit-il à
son frère en tremblant de rage, je t'en fe-
rai don, pour qu'on t'y mette en terre; et
ce furent, il y a de cela quatorze ans, les
dernières paroles qu'il lui adressa.

Le bahut et la dispute dont il avait été
cause devinrent un sujet de plaisanteries
pour le village entier, et tous ceux qui
recontraient Conrad ne manquaient pas
d'entamer avec lui le chapitre "des indi-
gnes procédés" de Michel à son égard, ce
qui portait au comble son ressentiment
contre son frère.

Conrad et Michel suivaient d'ailleurs
une direction différente, et différaient
l'un de l'autre sous d'autres rapports en-
core.

Conrad nourrissait une vache, que, d'a-
près, un arrangement de compte à demi,
il attelait à la charrue avec celle de Chris-
tian son voisin; et il employait le temps
qui lui restait après les travaux des
champs, à casser des pierres sur la grande
route, à quinze kreutzers par jour.

Il avait d'ailleurs la vue très basse, et
par cela même la démarche un peu incer-
taine; et quand il battait le briquet, il se
tenait la pierre presque sous le nez, afin
d'apercevoir quand l'andaou prendrait
feu. On ne l'appelait, dans tout le villa-
ge, que l'aveugle Conradlé, ajoutant à
son nom de Conrad la syllabe diminutive

“lé”, parce qu’il était de petite taille et de stature ramassée.

Michel, au contraire, était grand, fluet et avait le pas assuré, le costume villageois, non qu’il se vouât aux travaux des champs, il ne s’en mêlait pas du tout ; mais parce qu’il le jugeait utile pour le genre d’affaires auquel il se livrait.

Il faisait le commerce de chevaux, et n’ignorait pas que le public se montre d’ordinaire moins défiant, quand celui qui vend ou achète une tête de bétail est un simple cultivateur, au lieu d’être un marchand de profession.

Michel était, dans le fait, un maréchal-ferrant ruiné. Il avait affermé quelques-uns de ses champs, vendu les autres, et s’occupait exclusivement de maquignonnage, menant d’ailleurs la vie d’un citadin, ou, comme on dit à la campagne, la vie d’un “monsieur”. Il était, dans tout le pays, un personnage d’importance ; car, à six et sept lieues à la ronde, dans le Wurtemberg, les petits Etats de Sigmaringen et de Hechingen, et jusque dans le grand duché de Bade, il ne se trouvait pas une écurie dont il ne connût fort exactement la situation et le personnel.

Un ministre d’Etat n’est pas mieux instruit de ce qui se passe dans les pays voisins ; et, comme celui-ci prend connaissance de l’opinion et des dispositions du public en lisant les journaux, ainsi faisait Michel par la fréquentation des marchés et des cabarets.

Il y avait, dans chaque commune, quelque vaurien prêt à tout qui lui servait soit d’affidé, soit de compère, avec lequel il tenait de fréquentes conférences, et qui, dans les cas pressants, lui dépêchait une estafette, c’est-à-dire l’allait trouver lui-même, moyennant un pourboire dans l’acception littérale du mot.

Il avait aussi des agents secrets char-

gés de pousser les propriétaires de bétail à des coups d’Etat dans leurs écuries et étables ; et il en résultait que, dans sa remise, se trouvait presque toujours quelque vieux cheval usé qu’il préparait et façonnait pour une prochaine campagne, pour quelque exhibition publique, c’est-à-dire, pour la vente à la foire.

Il lui teignait le poil au-dessus des yeux, lui limait les dents ; et si le pauvre animal était par là mis hors d’état de manger autre chose que du son, et courait risque de crever de faim devant la mangeoire pleine, il ne s’en inquiétait guère, étant toujours assuré de s’en défaire au prochain marché.

Il avait, avec cela, ses tours d’adresse et ses ruses auxquels il ne manquait pas non plus de recourir dans l’occasion. Il se rencontrait, par exemple, au marché avec un de ses compères, qui lui offrait un échange.

Ils criaient et se disputaient tous deux de manière à attirer l’attention des acheteurs ; et, quand ils avaient réussi, Michel s’écriait à haute voix : “Non, non, je ne puis accepter un échange ; je n’ai plus ni place ni foin, et dussé-je donner la bête pour un carolus, il faut que je m’en dé fasse.”

Ou bien il faisait mieux encore : au moyen de quelques krentzers, il s’entendait avec un pauvre petit paysan ; il lui confiait son cheval, s’en faisait précéder à la foire, puis disait de manière à se faire entendre de chacun : “Si cette bête-là était en la possession d’un bon et vrai cultivateur, il ne serait pas bien difficile d’en faire un magnifique cheval ; il ne faudrait pour cela qu’un régime un peu convenable.

Voyez, la charpente est parfaite, le squelette est anglais ; il ne lui manque que la chair pour qu’elle vaille ses vingt louis

d'or." Il stimulait ainsi les amateurs, et souvent obtenait, outre le prix de son cheval, un pot-de-vin en qualité de conseiller et d'expert.

Michel avait d'ailleurs en horreur les contrats de vente, où il est d'usage de garantir contre les vices redhibitoires. Quand on le pressait sur ce point, il aimait mieux sacrifier quelques florins que de se lier ainsi par un acte authentique.

Malgré toutes ses précautions, il ne laissait pas d'avoir, de temps à autre, quelque fâcheux procès qui absorbait le prix du cheval en même temps que le bénéfice. Il est toutefois, il paraît, dans la vie libre, errante et oisive d'un maquignon quelque chose de si séduisant, qu'il ne pouvait prendre sur soi de renoncer à son industrie.

Et puis une bonne affaire lui faisait bientôt oublier ce qu'une mauvaise lui avait causé de frais et de peine. Son principe était: "Je ne quitterai pas le champ de foire que je n'aie conclu une affaire et qu'on ne se soit frappé dans la main." Il trouvait aussi quelquefois un utile concours parmi les brocanteurs juifs, qu'il employait également à toutes sortes de manigances.

Quand Michel, revenant du marché, passait à cheval, ou en voiture, devant son frère, occupé péniblement à casser des pierres sur la route, il le regardait d'un air moitié compatissant, moitié moqueur, et se disait en lui-même: "Tu casses des pierres, pauvre diable, du matin jusqu'au soir, pour une couple de kreutzers, tandis que moi, sans me fatiguer les bras, je gane au moins quinze florins, pour peu que la chance me favorise.

Conrad que sa mauvaise vue n'empêchait pas de remarquer l'air triomphant de Michel, frappait alors sur ses pierres de manière à en faire jaillir les éclats à

dix pas tout à l'entour.

Nous verrons celui des deux qui le plus longtemps aura sujet de s'applaudir de son sort.

Michel, à cause des ressources qu'il offrait pour la conversation, était fort recherché dans les réunions du village.

Il était en état, par son babil, d'amuser toute une société du matin au soir, ayant en sa possession un inépuisable recueil d'anecdotes, d'intrigues et de tours, et connaissant d'ailleurs, comme on dit, et le ciel et la terre.

Il n'avait pas, à la vérité, fait grande connaissance avec Dieu, bien qu'il allât aussi quelquefois à l'église, ce dont personne, au village, ne saurait se dispenser; mais il y allait, comme tant d'autres, par manière d'acquit, machinalement, et sans avoir grand souci de mettre sa conduite et ses mœurs d'accord avec cette pratique pieuse.

Conrad, lui non plus, n'était pas exempt de défauts et de vices. Ce qu'on pouvait lui reprocher surtout, c'était sa haine pour son frère et la manière peu charitable dont il s'exprimait sur son compte.

Qu'on lui demandât, par exemple, ce que faisait son frère Michel: "Ce qu'il fait? répondait-il. Il en fait tant qu'on finira par lui..." Cette phrase, il ne l'achevait pas; mais il feignait de s'attacher un nœud coulant autour du cou; il tirait la langue, tournait les yeux et agitait convulsivement ses membres, voulant donner à comprendre par là que son frère finirait par la potence.

On juge bien que cette question ne devait pas lui être épargnée, et ce n'était jamais sans éclats de rire qu'on le voyait faire son invariable pantomime.

On s'appliquait encore d'autre façon à attiser le ressentiment des deux frères, non pas toujours précisément par méchan-

eté, mais parce qu'on y trouvait un passe-temps et une occasion de rire. Pour ce qui est de Michel, il se contentait de hausser les épaules avec dédain quand on lui parlait de "ce pauvre diable de Conrad."

Jamais les deux frères ne restaient ensemble dans la même chambre. S'il arrivait, par hasard, qu'ils se rencontrassent ou à l'auberge, ou chez leur sœur, toujours l'un des deux avait hâte de se retirer.

Personne ne songeait plus à les réconcilier, et quand deux individus se témoignaient de l'inimitié, l'on ne croyait pouvoir mieux caractériser leur mésintelligence qu'en disant qu'ils vivaient l'un avec l'autre comme l'aveugle Conrad et Michel.

Jamais non plus, à la maison, ils ne s'adressaient la parole, et si parfois, en vaquant aux soins domestiques, ils venaient à se croiser, ils ne daignaient même pas s'honorer d'un regard.

Toutefois, quand l'un d'eux remarquait que l'autre était retenu au lit par une indisposition, malgré la longueur du chemin, il se rendait auprès de leur sœur et lui disait: "Va-t'en voir là-haut, je crois qu'il ne se trouve pas bien." Cela fait, il avait soin, chez lui, de marcher et d'agir avec le moins de bruit possible, afin de ne pas troubler le repos du malade.

Hors de chez eux et sous les yeux du public, ils se témoignaient réciproquement une haine égale, et personne ne supposait qu'il pût rester encore une étincelle seulement d'affection au fond de leur cœur.

Ils vécurent ainsi pendant près de quatorze ans. Michel, à force de maquignonner, avait vu se fondre, sans trop savoir comment, le prix de ses deux champs vendus, au lieu que le pauvre Conrad avait augmenté les siens d'un bon arpent ache-

té d'un émigrant et déjà presque entièrement payé.

Michel fit alors sa principale occupation d'aider les autres marchands de chevaux dans leur commerce, en attendant que par la vente d'une nouvelle pièce de terre, il pût se remettre à flot et recommencer des affaires à son propre compte.

"Et il vint un nouveau roi en Egypte." Ce verset des saintes Ecritures (Mos. lib. II, ch. 1, v. 9.), les habitants de Nordstetten purent se l'appliquer d'une manière toute spéciale.

Le vieux curé, un digne homme, qui, en raison de son grand âge et de ses infirmités, laissait aller et faire et ne pouvait plus guère s'occuper des intérêts d'autrui, était mort et venait d'être remplacé par un homme encore jeune, actif et zélé, qui désirait mettre le bon ordre en toutes choses, et qui réussit en effet à le mettre dans plusieurs.

C'était un dimanche après vêpres. On était assis, les uns près des autres, sur des troncs d'arbres non encore équarris, destinés à la construction d'un magasin de pompes à feu qu'on se proposait d'élever à côté de la maison commune.

Michel faisait partie de la réunion. Il était assis, le corps penché en avant, mordant machinalement un brin de paille qu'il tenait entre les dents, quand vint à passer un jeune garçon de cinq à six ans, le petit Pierre, fils de Hans Schakerlé.

L'un des hommes assis appelle l'enfant et lui dit, en portant la main à la poche: "Vois, Pierre, je te donnerai une pile de noix, si tu nous montres comment fait Conrad. Voyons, dis-le-nous bien, comment fait-il?" L'enfant branla la tête en signe de refus, et fit des efforts pour se dégager; il était prudent et se gênait devant Michel. Mais contenu et à moitié contraint, il finit par simuler de ses mains le

mouvement de ligature autour du cou, tira la langue et tourna les yeux. Ce furent des éclats de rire qu'on entendit dans la moitié du village.

Quand ensuite le jeune garçon réclama les noix promises, il se trouvait que le prometteur était hors d'état de tenir sa parole; de là de nouveaux rires, à la vue de l'enfant montrant le poing et lançant des coups de pieds à celui qui l'avait trompé.

A ce moment, le nouveau curé descendait la colline à côté de la maison commune. Il s'était arrêté quelques instants, et avait assisté comme spectateur à une partie de la scène. Mais comme, à la suite des réclamations et des menaces de l'enfant, le mauvais plaisant qui lui avait fait faire ses grimaces, s'apprêtait à le châtier, le curé s'avança lestement et arracha l'enfant des mains de son persécuteur.

Tous les paysans s'empressèrent de se lever et de se découvrir avec respect en présence de leur pasteur. Celui-ci pria le bedeau, présent à la réunion, de l'accompagner jusqu'au bas du village, et, chemin faisant, se fit rendre compte de ce qui venait de se passer. Il apprit ainsi, pour la première fois, l'inimitié des deux frères, et tout ce que nous avons rapporté de leur querelle.

Le samedi suivant, Conrad, à son ordinaire, travaillait sur la route au milieu du village, quand le bedeau vint et l'invita, de la part du curé, à se rendre, le lendemain après l'office, au presbytère.

Il ouvrit de grands yeux d'étonnement; sa pipe, qu'il avait à la bouche, eut le temps de s'éteindre, et la pierre qu'il tenait sous la planchette attachée à son pied gauche, resta près de deux minutes sans recevoir le coup de marteau qui lui était destiné. Il eut beau se creuser la tête, il ne pouvait se figurer ce qu'on lui voulait à la cure; il eut autant aimé à y aller aussi-

tôt.

La même invitation fut aussi faite à Michel, dans le moment qu'il "graisait les bottes de dimanche à un cheval"; car c'est ainsi qu'il appelait le nettoyage des sabots de ses vieilles haridelles.

Après avoir reçu le message inattendu, il se mit à siffler l'air d'une chanson licencieuse, et s'arrêta néanmoins tout court avant de l'avoir achevé; car il se doutait bien de ce qui lui était réservé pour le lendemain.

Il fut enchanté seulement de pouvoir encore préparer sa réponse, une réponse bien épicée, au sermon qu'il attendait; et d'avance il en grommelait quelques phrases à demi-voix.

Le dimanche matin, le curé prit pour texte de son discours le passage suivant d'un des psaumes: "Vois comme il est bon et comme il est doux quand des frères sont assis l'un près de l'autre."

Il exposa comment toutes les joies et toutes les félicités de la terre sont incomplètes et précaires quand nous ne les partageons point avec ceux qui reposèrent avec nous sur le même sein maternel. Il démontra qu'il ne saurait y avoir de repos et de bonheur, ni dans ce monde ni dans l'autre, pour les parents dont les enfants sont divisés entre eux par l'envie, la malice ou la haine.

Il cita l'exemple de Caïn, et fit voir comment le fratricide fut le fruit empoisonné de la déchéance de notre race... Tout cela et beaucoup d'autres choses encore, le curé le dit à ses paroissiens, de cette voix pénétrante et tonnante dont les paysans, dans leur langage, disent qu'elle ébranle les murs du temple.

Malheureusement il est souvent moins difficile d'ébranler les murs que de toucher les cœurs endurcis des hommes. Barbel, la soeur de Conrad et de Michel, ré-

Abonnez-vous a
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
 pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
 200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

pandit d'amères larmes sur la coupable opiniâtreté de ses frères; et, quoique le prédicateur assurât et répêât, à dix reprises différentes, que ce qu'il disait ne s'appliquait pas spécialement à tel ou tel, et conviât tous les assistants sans exception à mettre la main sur la conscience et à se demander s'ils étaient animés d'un véritable amour pour leurs frères, cela n'empêchait pas que chacun ne se dît en lui-même "que tout cela ne s'adressait qu'à Michel et Conrad."

Quant aux deux frères eux-mêmes, ils se tenaient non loin l'un de l'autre. Michel mordait son bonnet, dont il se cachait le bas du visage, tandis que Conrad écoutait, la bouche ouverte et le col tendu. Et les regards des deux frères s'étant une fois rencontrés involontairement, Michel laissa tomber sa coiffure et se hâta de se baisser.

Le cantique qu'on chanta tandis que le curé descendait de la chaire, vint ajouter son baume adoucissant à l'effet produit par la parole sainte. Mais avant que les derniers sons n'eussent achevé de résonner sous la voûte du temple, Michel s'était retiré doucement et déjà se tenait devant la porte du presbytère.

Elle était encore fermée. Il fit un tour dans le jardin attenant à la maison. Longtemps il s'arrêta debout devant le rucher, suivant des yeux les abeilles et admirant leur activité. "Celles-ci, se prit-il à dire, ne savent pas que c'est aujourd'hui dimanche." Puis, faisant un retour sur lui-même, il ajouta: "Moi non plus, en réalité, je n'ai pas de dimanche, avec mon industrie; car je n'ai pas de jour ouvrable, de jour de vrai travail."

Il se dit encore: "Des milliers de frères se trouvent ici réunis dans un petit espace, et tous travaillent, les jeunes ainsi que les vieux, dans un parfait accord." Mais il ne s'arrêta pas à ces pensées, et

prit la résolution de ne pas s'en laisser imposer par le curé.

Ayant ensuite tourné ses regards vers le cimetière à côté, il se rappela les dernières paroles de Conrad, et serra les poings d'un air menaçant.

Michel trouva le curé dans la maison, engagé déjà dans une conversation animée avec Conrad.

En le voyant entrer, le digne prêtre se leva: il ne paraissait plus s'attendre à sa visite. Il lui offrit un siège. Mais Michel, en montrant de la main son frère, lui répondit:

"Monsieur le curé, tout le respect à vous; mais je ne m'assieds point là où se trouve celui-ci! — Il n'y a que peu de temps, monsieur le curé, que vous êtes dans la commune; vous ne savez pas à quel sac à mensonges vous avez affaire. Cet hypocrite! ce câlin! on lui donnerait le bon Dieu sans confession, quoiqu'il ait la tête farcie de méchancetés et de ruses! Tous les enfants savent et répètent les infâmes propos qu'il tient sur mon compte, ajouta-t-il en grinçant des dents. — "Que fait ton Michel?" Et ce disant, il contrefit le geste expressif que nous connaissons.

Et, tout aussitôt il reprit en tremblant de rage: "Monsieur le curé, cet homme que vous voyez là est cause de mon malheur: il a chassé la paix de ma maison, et depuis lors je me suis voué au diable et au maquignonage." — "Tu me l'as prophétisé, toi, continua-t-il en se tournant vers son frère, je finirai par me pendre à un licou; mais, sache-le bien, tu y passeras avant moi!"

Le curé laissa leur fureur se calmer d'elle-même, et n'usa de son autorité qu'autant qu'il le fallait pour les empêcher d'en venir aux mains, n'ignorant pas que, quand un ressentiment longtemps comprimé trouve enfin l'occasion de se dé-

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Eidt-Propriétaires,

Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au **Samedi**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

verser au dehors, l'affection, elle non plus, ne saurait tarder à se faire jour.

Il était encore un peu dans ses généreuses illusions.

Les deux frères, à la fin, se trouvèrent assis là, sans plus mot dire, immobiles, la respiration haute et le regard fixé à terre. Le curé profita de ce moment et prit à son tour la parole. Par un langage doux, onctueux, pénétrant, il toucha successivement toutes les fibres de leur coeur.

Rien ne fit; tous deux demeurèrent dans la même attitude silencieuse. Le curé leur dépeignit sous des couleurs vives et en traits frappants les tourments de leurs père et mère dans l'autre monde: Conrad soupira, mais sans lever les yeux de dessus terre.

Le curé rassembla toutes ses forces et fit un dernier effort; sa voix vibra comme celle du prophète. Il représenta les deux frères comparissant au tribunal du souverain juge, et le Seigneur leur adressant ces foudroyantes paroles: "Malheur! malheur à vous! car vous avez vécu dans l'endurcissement de votre coeur, dans la colère et la haine, et vous avez détourné votre main de celle de votre frère. Allez donc, maudits, éternellement enchaînés l'un à l'autre, et souffrez éternellement les éternels supplices de l'enfer!"

Le prêtre se tut, et tout demeura dans le silence. Conrad essuya, de sa manche, les larmes qui ruisselaient le long de son visage.—Enfin il se lève et s'écrie: "Michel!"...

Il y avait tant d'années que celui-ci n'avait entendu son nom sortir de la bouche de son frère! Il en tressaillit, il leva la tête, il regarda Conrad. Conrad s'approcha davantage et dit: "Michel, je t'en prie, pardonne!"—Leurs mains tombèrent l'une dans l'autre, et, ainsi pressées dans une mutuelle étreinte, reçurent la bénédiction de celle du bon curé.

Tous furent saisis d'étonnement et se réjouirent, dans le village, quand on vit Conrad et Michel descendre, en se donnant la main, la petite colline à côté de la maison communale, et cheminer ensemble vers leur commune demeure.

Les deux frères se tinrent ainsi par la main jusque chez eux. On eût dit qu'ils voulaient se récupérer, et ne pouvaient assez goûter un plaisir dont si longtemps ils avaient été privés.

Arrivés à la maison, ils coururent enlever cadenas et fermetures, et, dans le jardin, renversèrent la haie de séparation, cette marque de mésintelligence, sans tenir compte du dégât qu'entraînait cette démolition.

Cette opération faite, ils allèrent ensemble chez leur sœur, et y mangèrent avec elle assis à la même table.

Après midi, à vêpres, ils prirent place dans le même banc, et lurent ensemble, chacun en tenant un des côtés, dans le même livre de leur mère.

A partir de ce jour, toute leur vie se passa dans un accord parfait, et dans une union vraiment fraternelle et chrétienne.

ABONNEZ - VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnés seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **Coupon Prime** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

LA FIANCÉE CRUELLE

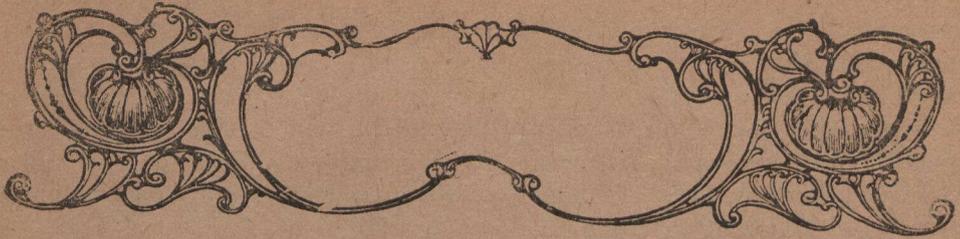


Lui.—Enfin, croyez-vous que je vous aime sincèrement?

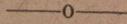
Elle.—Mais oui, mon ami, ça se voit bien à l'attitude que vous avez et au langage que vous me tenez. On dit que l'amour donne parfois de l'esprit aux plus bêtes et rend les gens sensés complètement idiots...

Lui.—Et vous me trouvez idiot?

Elle.—Oh! mon ami!! que dites-vous? jamais vous n'avez eu tant d'esprit qu'aujourd'hui...



MOEURS ET COUTUMES DES CANNIBALES AFRICAINS

HISTOIRE D'UNE DEFENSE
D'ÉLEPHANT

YABOULI est situé sur une large rivière, l'Aruwumi, qui se jette dans le Congo, à quinze cents milles de la côte de l'Atlantique. Le village était à mon arrivée dans un désordre indescriptible et les habitants me parurent en proie à une tristesse que la colère de certains d'entre eux dissimulait mal. Pendant la nuit un troupeau d'éléphants avait saccagé les plantations. Une telle pluie était tombée que les vieilles femmes même, dont la vigilance est proverbiale là-bas, avaient négligé leurs devoirs, et n'avaient songé qu'à regagner l'abri de leurs cases.

Comme il arrive fréquemment sous ces latitudes, à la pluie de la nuit avait succédé un matin radieux et le ciel ensoleillé était sans nuages.

L'aspect du village offrait un violent contraste avec les beautés de la nature environnante. Les huttes ruisselantes étaient à demi écrasées sous le fardeau de leur toit d'herbe détrempeée. Des flaques d'eau sale coupaient les ruelles jonchées de palmes, d'herbes et de branchages jetés bas par la tempête.

Une bande de sauvages nus qui parlaient tous à la fois sur un ton enflammé, étaient rassemblés autour du siège où trônait un des chefs du village. C'était un homme puissamment charpenté et sa physionomie avait une expression de férocité extrême. Aux chevilles et aux poignets, il portait des anneaux de cuivre et de fer poli, et au cou, un collier de dents humaines. Il s'appelait Ioko, et ses prouesses ainsi que son caractère impérieux en avaient fait un chef redoutable.

Assis sur un tabouret grossièrement sculpté, il écoutait paisiblement le tumulte des voix; mais, perdant soudain patience, il se leva et, d'un geste autoritaire, imposa silence...

—Hommes de Yabouli, écoutez! s'écria-t-il. Cette nuit, les éléphants nous ont volé notre nourriture. Il y a deux mois, les hippopotames ont écrasé nos cassaves et nos cannes à sucre et en ont mangé les racines. Les temps nous sont défavorables, car, non seulement nos champs sont dévastés, mais le bétail est continuellement enlevé par les léopards. Hommes de

Yabouli, l'esprit mauvais s'acharne contre nous!

Un murmure confus s'éleva qu'interrompirent les cris aigus d'une femme qui glapissait dans une hutte voisine.

—Je sais pourquoi les éléphants sont venus, reprit le chef. Vous vous souvenez de cet énorme éléphant, aux grandes oreilles, de ce vieil éléphant qui n'a qu'une défense... Celui que nous appelons Litoï Linéné... C'est lui qui a conduit les autres à nos plantations car l'esprit mauvais est dans son coeur depuis le jour où Ioko a voulu le frapper de sa lance, dans la forêt. Nous n'aurons aucune tranquillité tant que Litoï Linéné ne sera pas tué.

Des acclamations saluèrent ce discours et après une heure de discussions inutiles mais animées, il fut décidé qu'on placerait des pièges en plusieurs endroits pour exterminer l'éléphant désigné.

Les hommes alors partirent en diverses directions et s'avancèrent fort loin dans la forêt. Ils fixèrent des lances aiguës à de lourds rondins de bois qu'ils suspendirent adroitement à des branches d'arbre par un ingénieux arrangement de lianes minces, de sorte qu'en passant au-dessous, le lourd pachiderme romprait fatalement les attaches: la lance et son poids tomberaient et infligeraient à l'animal, dans le dos ou à l'épaule, une blessure souvent mortelle.

Jusqu'au coucher du soleil, presque tous les hommes de la tribu furent occupés à disposer ces engins dans les passages de la forêt que fréquentaient les éléphants. Les femmes s'efforçaient de réparer le dommage causé aux plantations. Vers le soir, tout le monde rentra au village désert pour prendre, avant de dormir, le repas de manioc et de bananes.

La nuit était fort obscure et tout semblait présager une tempête de vent et de

pluie aussi violente que celle de la nuit précédente. Dans les huttes, tous les habitants du village dormaient sauf deux ou trois femmes assises devant les feux et berçant sur leurs bras des enfants qui pleuraient. Bientôt, elles rentrèrent aussi et les premières rafales de vent firent voltiger des bouquets d'étincelles autour des brasiers mal éteints, chassant les chiens efflanqués en quête de quelque nourriture problématique et qui revenaient peu après se coucher en rond autour des cendres chaudes.

A mesure que les ténèbres s'épaississaient, l'atmosphère devenait étouffante et de furieuses bourrasques secouaient les frondaisons, cassant les branches mortes.

Très loin, dans la partie la plus touffue de la forêt, un vieil éléphant dressait debout son énorme masse. Une de ses défenses, endommagée jadis, au temps de sa jeunesse, s'était peu à peu gâtée et avait fini par tomber. L'animal penchait la tête en arrière pour reposer sur le sol son unique et monstrueuse défense. Sa trompe légèrement enroulée, s'appuyait aussi à terre, et ses vastes oreilles déchiquetées s'agitaient dans le vain effort de chasser les myriades de moustiques qui le harcelaient.

La lueur fulgurante d'un éclair illumina la forêt, qu'ébranla presque aussitôt un formidable roulement de tonnerre. L'éléphant avec un tressaillement d'effroi qui secoua tous ses membres, releva la tête.

A peine les échos lointains du tonnerre se furent-ils tus, que la pluie se mit à tomber à torrents. Les éclairs se succédaient avec une rapidité telle que les éclats du tonnerre se confondaient en un grondement continu. Le vent augmentait sans cesse de violence et ce fut bientôt le cyclone tropical.

Les arbres déracinés s'abattaient autour

de l'éléphant que la terreur clouait sur place. Mais l'ouragan redoublant, le monstre, tout à coup pris de panique, partit en une course affolée à travers les fourrés épais, trébuchant et culbutant pardessus les troncs abattus dans ses efforts pour gagner une clairière où il serait à l'abri du danger.

On aurait pu voir, à la lueur des éclairs, l'animal terrifié, fonçant aveuglément la tête basse et la trompe repliée à travers la forêt immense.

Soudain, l'éléphant s'éroula sur le sol avec un barrissement de douleur. Dans sa course impétueuse, le gigantesque animal avait rompu les lianes qui maintenaient le piège disposé la veille et la lance acérée avait pénétré entre les épaules. Pendant quelques instants, la bête blessée demeura immobile; puis elle roula lentement de côté et d'autre la massé énorme de son corps, essayant de se débarrasser de la lance acérée. Mais l'arme était barbelée et elle avait pénétré trop profondément pour être aisément arrachée.

L'animal parvint pourtant à se remettre sur ses jambes et à franchir encore, en chancelant, une courte distance. Affaibli par le sang qu'il perdait en abondance, il s'arrêta pour se reposer et s'appuya de tout son poids contre un arbre, respirant péniblement et poussant des gémissements d'agonie. Jusqu'au jour, il resta ainsi, épuisé, couvert de boue et de sang coagulé.

Bientôt, la pluie cessa et le vent s'apaisa. Aux premières lueurs de l'aurore, dans le village, les petites portes des huttes furent enlevées et des formes sombres, de longs javelots à la main, sortirent en s'étirant.

Ayant arrangé, en hâte, les minces bandes d'écorce battue qui leur ceignaient les reins, les hommes partirent, vers la forêt

encore obscure, pour visiter les pièges.

Parvenue à l'orée, la grande file se divisa en plusieurs groupes. Ioko se détacha de ses compagnons et prit une route toute différente. A deux milles environ du village, il s'arrêta brusquement, fit claquer ses doigts, plaça sa main sur sa bouche ouverte et se parla à voix basse :

—Voilà une piste d'éléphant, large comme un sentier.

Il s'y engagea et arriva en vue du piège qu'il avait dressé la veille. Sa surexcitation fut grande quand il vit que la lance avait disparu et qu'au-dessous l'herbe et les feuilles étaient maculées de sang. Les traces sanglantes l'amenèrent jusqu'à une énorme fourmilière auprès de laquelle il fit halte un moment pour extraire une épine enfoncée dans son pied. Un gémissement bruyant le fit tressaillir, et s'avancant avec précaution, il aperçut sa proie appuyée, de toute sa masse énorme, contre un tronc puissant.

—Lo-o— C'est Litoï Linéné, le mauvais, murmura Ioko, haletant.

Il épia longtemps l'animal avant de se résoudre à lui porter le coup mortel. Puis serrant fermement sa lourde lance dont la hampe avait bien huit pieds de long, il se dirigea sans bruit vers l'éléphant moribond. Arrivé à portée de l'épaule gauche de l'animal, il balança son arme et d'un élan forcené la plongea jusqu'au cœur de la bête. Aussitôt, il bondit de côté sous le couvert des arbres. Avec un terrible cri de douleur, Litoï Linéné se redressa, fit quelques pas, chancela et tomba inanimé sur le sol.

Ioko poussa un cri qui retentit à travers les futaies, et qui amena bientôt sur les lieux quelques-uns de ses compagnons. Dissimulant sa joie, Ioko se mit tranquillement à dégager des chairs de l'animal son épieu barbelé. Puis, il examina l'énor-

me défense et dit aux autres chasseurs :

—Maintenant, le mauvais esprit est mort : Litoï Linéné n'amènera plus dans nos plantations de malfaisants éléphants.

En un instant, la curée devint indescriptible. Munis de coutelas, les chasseurs surexcités commencèrent à tailler, dans la carcasse encore chaude, de gros morceaux de chair qu'ils lancèrent aux femmes et aux enfants. Ceux-ci se pressaient tour à tour avec des paniers et se querellaient comme des bêtes fauves à chaque morceau qui leur était jeté. Tous exultaient de joie à la perspective du festin prochain.

A la nuit, Ioko, seul, enfouit l'énorme défense de Litoï Linéné dans un marécage à l'écart des habitations, de sorte que nul autre ne connut sa cachette.

Les peuplades de la région de l'Aruwumi entretiennent rarement entre elles des relations amicales ; souvent, elles s'attaquent à l'improviste pour satisfaire leurs goûts anthropophages. Comme les défenses d'ivoire ont une valeur reconnue, égale à celle d'un être humain, c'est la coutume dans chaque village de cacher dans la forêt toutes les défenses dont on dépouille les éléphants mis à mort. Le possesseur de ces richesses ignorées peut alors s'en servir pour payer la rançon de ses compagnons ou de ses compagnes qui ont eu la malchance de tomber entre les mains de l'ennemi.

Pendant cinq ans la défense de Litoï Linéné demeura enfouie sous la boue et les hautes herbes du marais empuanti. Aucun humain ne risquait le pied dans cette fondrière. A de rares intervalles seulement, le silence y fut troublé par des bandes d'indigènes en quête de miel sauvage ou pourchassant quelque antilope. De loin en loin, sous la torride chaleur de midi, un buffle solitaire venait se rafraîchir en patageant dans la boue liquide, et parfois

un troupeau d'éléphants, vagabondant en file sous la conduite de quelque vieux mâle irritable s'engageait en barbotant au plus profond de la boue dont ils s'éclaboussaient en faisant claquer leurs grandes oreilles.

Chaque soir, un brouillard chargé de miasmes enveloppait le marais comme un voile soyeux et planait autour des grands roseaux longtemps encore après le lever du soleil.

Pendant ces cinq ans, il n'y eut rien de changé dans le village de Yabouli. Les sentiers suivaient des directions quelque peu différentes et un grand nombre de huttes avaient été reconstruites. Les herbes, les feuilles et les matériaux légers soutenus par des tiges de maïs, qui formaient les habitations, pourrissaient vite, et il fallait à chaque saison les réparer et les reconstruire au bout de quelques années.

Un jour des indigènes qui étaient descendus pêcher au confluent de l'Aruwumi et du Congo, près du village de Basoko, revinrent dans un état de grande surexcitation. Ils rapportaient des récits extraordinaires d'un combat qui avait eu lieu quelques jours auparavant entre les guerriers de Basoko et une bande d'étrangers qui descendaient le Congo dans des canots de guerre. Cet événement remarquable, avait été grandement embelli par les Basokos, selon la coutume africaine, et les pêcheurs de Yabouli en firent à leur tour un récit encore plus fantastique quand ils le répétèrent à la foule qui, à leur retour, se pressait sur la rive, attirée par leurs appels :

— Oukou-Oukou-ou ! Oukou-Oukou-ou, ou-ou ! Venez ! Venez ! Venez !

—Le chef des étrangers était entièrement vêtu d'étoffes. Son visage était

blanc et resplendissait comme le reflet du soleil sur les eaux du fleuve! affirmaient-ils.

—Ekh! s'exclamait la foule.

Le chef étranger n'avait qu'un œil!

—Lo-o-o!

—Un œil au milieu de son front!

—A-yah! A-yah! clamait la foule en battant des mains.

— Quand les Basakos partirent dans

couvertes d'étoffe blanche. Ils continuèrent à descendre le courant en bafouant les Basakos.

A la fin de chaque phrase, la foule poussait des exclamations. Les femmes élevaient la voix et criaient que l'esprit mauvais était au fond de tout cela, et que des jours de malheur menaçaient la contrée.

Pendant plusieurs jours, il y eut des



Porteurs en marche.

leurs canots pour capturer les étrangers, ils criaient: Viande! Viande! car ils se proposaient de manger leurs corps. Mais les étrangers ne se laissèrent pas capturer et ils tuèrent un grand nombre de Basakos avec des bâtons qui lançaient le tonnerre et des éclairs. Ils parlaient un langage étrange. Ils étaient vêtus d'étoffe rouge et d'étoffe bleue et leurs têtes étaient

conversations animées sur les étrangers, car jamais, de mémoire d'homme, on n'avait entendu parler de gens semblables.

Le chef des envahisseurs dont la face pâle, disaient les noirs, brillait "comme le soleil sur les eaux", n'était autre que Stanley, accompagné de sa vaillante petite bande de Zanzibarites. A l'époque où il passa devant Basoko, il voyageait déjà

depuis deux ans dans l'Afrique centrale pour résoudre les problèmes géographiques qui avaient jusqu'ici intrigué le monde entier, et auxquels le courageux et noble Livingstone avait consacré tant d'années de sa vie, mourant à la peine, alors qu'il était à la veille du succès.

Vers la même époque, les Arabes venus de la côte est avaient établi à Nyanwé leur poste avancé dont le chef était le fameux Tippo Tib. Peu après le départ de Stanley qui descendait le Congo, Tippo Tib persuada à ses compagnons d'entreprendre le même voyage. Ils recrutèrent alors chez les Manyemas un grand nombre de guerriers, et, combattant tout au long de la route, ils descendirent le fleuve jusqu'à la cataracte de Kizingti où Tippo Tib s'érigea chef des bandes arabes. De ce point, dénommé plus tard Stanley Falls, il envoya dans différentes directions, sous la conduite de ses acolytes, de véritables meutes de Manyemas qui devaient par tous les moyens extorquer aux naturels leurs réserves d'ivoire. Généralement, chacune de ces bandes était divisée en sections de vingt à trente hommes armés, fournis par un des séides de Tippo Tib et elles élisaient chacun leur chef, choisi parmi les guerriers de caste plus élevée. Tippo Tib fournissait pour sa part le plus grand nombre d'hommes et nommait lui-même le chef de l'expédition.

Quand après plusieurs mois d'absence, ces bandes revenaient au quartier général avec l'ivoire et les esclaves qu'elles avaient capturés, le butin était partagé entre les Arabes proportionnellement au nombre d'hommes fournis. L'ivoire était expédié par canots à Nyangwé. De là, des caravanes d'esclaves l'emportaient par terre jusqu'à la côte de l'est, le voyage durait de six mois à un an.

La défense unique de Litoï Linéné de-

meura cachée dans le marécage pendant de longues années. La nouvelle génération avait perdu tout souvenir de l'existence de Litoï Linéné lui-même, et ses os massifs étaient depuis longtemps recouverts par les herbes et les buissons qui avaient surgi du sol engraisé du reste de sa dépouille. L'existence de sa défense, seul vestige de sa puissance redoutable, était sans doute oubliée, sauf du prudent Ioko.

Peu après que Tippo Tib eut occupé Stanley Falls, en 1879, des rumeurs se répandirent à Yabouli et dans les villages environnants relatant les méfaits des Manyemas. Les chefs se réunirent pour chercher ensemble les raisons de cette invasion. Moins de trois ans après le combat que Stanley livra aux Basokos, à l'embouchure de l'Aruwimi, les mercenaires manyemas attaquèrent et détruisirent plusieurs centres de population sur le cours supérieur de la rivière. Quittant les rives du Congo, ils avaient traversé la grande forêt, et, descendant l'Aruwimi en pirogues, ils avaient, sur leur route, ravagé tous les villages, capturant les hommes et les femmes et exigeant des naturels assez heureux pour s'échapper, d'énormes rançons en ivoire pour le rachat des prisonniers. Bien que les gens de Yabouli prissent toutes les précautions possibles contre une surprise, ils avaient le pressentiment d'un malheur proche et une sorte de morne inquiétude s'abattit sur les habitants. Ils se rendaient compte de leur isolement, sachant que leurs voisins leur étaient hostiles et les malheureux vivaient dans un état de crainte proche de la panique.

Le jour fatal arriva. De bonne heure, un matin, avant le lever du jour, les noirs furent réveillés par la fusillade des Manyemas. La forêt d'alentour fourmilla d'hommes armés qui, de tous côtés, se

précipitèrent sur les cases, déchargeant leurs armes soit en l'air, soit contre les portes des huttes, soit contre les sauvages affolés qui s'enfuyaient vers la forêt. Quelques-uns des plus braves firent face à l'ennemi, lançant leurs sagaies et leurs coutelas contre leurs assaillants, mais ils tombaient l'un après l'autre, fusillés par leurs impitoyables ennemis. Après avoir déchargé leurs vieux mousquets, la plupart des Manyemas se précipitèrent sur les naturels et les assommèrent à coups de crosse. Les femmes, qui essayaient d'emporter leurs enfants sous le refuge de la forêt, furent bientôt rattrapées par les Manyemas qui les renversèrent brutalement et les ligotèrent. Les deux tiers des femmes et des enfants furent ainsi capturés, y compris l'épouse favorite de Ioko. Mais la plupart des hommes et quelques femmes purent gagner la forêt, et du nombre fut Ioko, qui avait été atteint cependant par une décharge de mitraille.

Les fugitifs se rassemblèrent peu à peu à l'abri des bois, et, vers le soir, ils avaient construit quelques huttes avec des branchages et de larges feuilles, qui, disposées comme des tuiles protégeaient contre la pluie. Ce campement primitif était fort éloigné du village désormais au pouvoir des Manyemas.

Le chef des bandits arabes, Muini Khamici, s'était installé dans la plus grande hutte, celle du malheureux Ioko, et les vainqueurs disposèrent autour des cases une palissade grossière pour se garder contre toute attaque nocturne.

Les corps de ceux qui avaient été tués pendant la bataille furent jetés à la rivière et les prisonnières, nues et tremblantes de peur, les mains liées derrière le dos, étaient rassemblées en une seule troupe sous la garde de quelques hommes armés. D'autres maraudeurs allaient de hutte en

hutte et s'emparaient des objets domestiques abandonnés.

Quelques jours après l'attaque du village, les Manyemas envoyèrent porter un message aux fugitifs, par deux captives vieilles et par conséquent de peu de valeur.

—Allez vers les hommes qui ont cherché refuge dans la forêt, leur dit Muini Khamici. Dites-leur que leurs femmes sont vivantes et que nous les leur rendrons quand ils nous apporteront les défenses d'ivoire qu'ils ont cachées dans les bois; nous leur rendrons une femme par défense. S'ils ne viennent pas avec l'ivoire avant cinq jours, nous emmènerons les femmes dans un autre pays et nous les vendrons à des peuplades qui les tueront pour les manger. Kwanda!

Quand les deux malheureuses vieilles eurent compris qu'elles étaient libres, elles s'élançèrent dans la forêt, se frayant un chemin avec une merveilleuse agilité, à travers les fourrés. Finalement elles s'arrêtèrent hors d'haleine et secouées d'un tremblement nerveux.

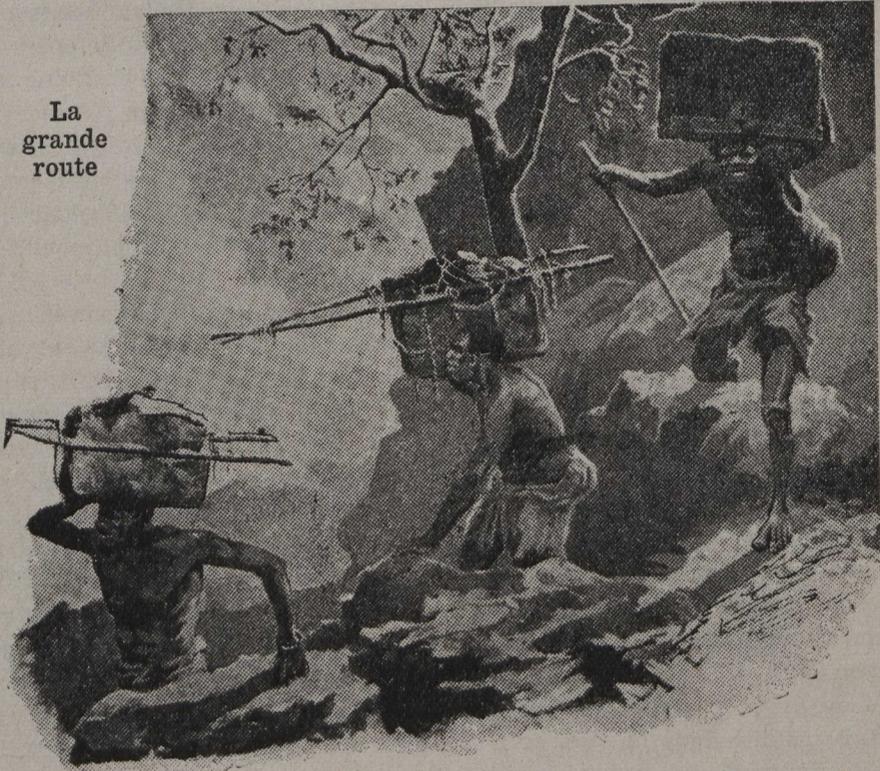
—Oh! ma-ma-ma-ma-a-a! criaient-elles en une lamentation monotone, affalées à terre. Puis, reposées et reprenant courage, elles se remirent en route, lançant de longs appels. Du lointain, une réponse leur parvint. Elles partirent dans cette direction et rejoignirent bientôt la cohue anxieuse des fuyards qu'apaurait le moindre bruit.

Trop effrayées d'abord pour répondre aux questions que tous posaient, à la fois les femmes finirent cependant par expliquer la mission dont elles étaient chargées. Pleins de colère, les hommes faisaient claquer leurs doigts et grinçaient des dents. Ioko, silencieux et courroucé, alla s'asseoir à l'écart de ses bruyants compagnons, Kaolengé (la Forte) et son jeune

filis étaient restés aux mains des Manyemas, et le malheureux avait le cœur torturé. Le sauvage africain est apparemment incapable d'aucune affection constante, mais parfois il éprouve un attachement tendre, primitif et brutal, pour une épouse favorite. Ioko avait presque perdu tout espoir de recouvrer Kaolengé; mais

dur. Puis, après de longs efforts, il déterminera son trésor et le chargea sur ses puissantes épaules. Ramassant sa lance et le tison sur lequel il souffla pour lui redonner son ardeur, il revint au camp et passa le reste de la nuit auprès de l'énorme défense, le cœur battant dans son inquiétude d'avoir le lendemain à conclure son

La
grande
route



bientôt, sachant par quel moyen il pourrait la racheter, il reprit courage et décida qu'il affirait aux Manyemas son bien le plus précieux, la défense de Litoï Linéné.

Au cœur de la nuit, muni d'un tison ardent pour s'éclairer, Ioko se rendit au marécage où la défense était toujours enfouie. Il fouilla le sol mouvant avec sa lance jusqu'à ce qu'il eût rencontré un objet

marché avec ses ennemis.

Au premier rayon de l'aube, il éveilla ses compagnons et leur fit part de son intention de mettre à l'épreuve la sincérité des Manyemas en allant offrir la défense de Litoï Linéné en échange de sa femme et de son enfant. Tous convinrent alors que si Ioko réussissait, ils déterreraient à leur tour l'ivoire qu'ils avaient enfoui et

rachèteraient leurs femmes et leurs enfants.

Quand Ioko arriva auprès de la palissade élevée en hâte par les vainqueurs, ses compagnons, qui l'avaient suivi pour être témoins du résultat de sa tentative, se dissimulèrent derrière les arbres et dans les fourrés. Le jour était venu et l'on voyait les Manyemas aller et venir autour des huttes.

—Naonge! Ecoutez! appela Ioko? Est-ce vrai que nos femmes sont vivantes?

—C'est vrai! assura Muini Khamici qui connaissait assez bien les dialectes de la région.

—J'apporte une défense d'ivoire pour Kaolengué et son enfant, cria encore Ioko.—Mais d'abord je veux entendre sa voix pour être certain que vous dites la vérité.

Après un moment une voix de femme, dans le village, répondit:

—Je suis Kaolengué! Oh! Ioko! Je suis ta Kalengué!

Ioko, alors, s'avança hardiment et déposa la défense à terre; il se retira de nouveau derrière le rideau d'arbres. Dans la crainte d'un piège, plusieurs Manyemas dirigèrent les canons de leurs fusils vers la forêt pendant que quelques autres allaient chercher la défense qu'ils apportèrent au chef, debout près de l'entrée de la palissade.

Muini Khamici donna l'ordre de délivrer Kaolengué. Quand les liens qui lui entravaient les poignets et les chevilles furent coupés, la malheureuse s'empara de son enfant, et avec des cris plaintifs s'enfuit en bondissant vers la forêt. Ioko la saisit par la main, et se mit à courir avec elle jusqu'à ce qu'elle tombât à ses pieds, sanglotant et serrant son petit contre sa poitrine.

Pendant plusieurs jours, beaucoup d'au-

tres femmes furent rachetées par leurs maîtres, et quand il n'y eut plus aucune chance d'obtenir d'ivoire à Yabouli, Muini Khamici et sa bande évacuèrent le village, emmenant avec eux ce qui restait de captifs hommes, femmes et enfants. Ils retournaient à Kazingiti avec la quantité de défenses qu'ils avaient été chargés de trouver.

Traversant l'Aruwimi dans des pirogues, la caravane, qui comprenait maintenant trois cents personnes, dont les deux tiers étaient des esclaves, partit pour gagner la rive du Congo. Elle parvint au fleuve à Yamgambi, après cinq jours de marche, à travers des forêts sombres où les fourrés étaient si épais qu'il fallait souvent suivre le lit de petits cours d'eau ou des sentiers frayés par des éléphants.

Trop lourde pour être portée par un seul homme, la défense de Litoï Linéné fut attachée à une forte perche soutenue par deux esclaves. Les femmes avaient charge des défenses plus petites et d'une infinité d'ustensiles indigènes qui formaient la part du butin laissée aux Manyemas. Ceux-ci portaient seulement leur fusil et leurs munitions et surveillaient la caravane. Leurs femmes, qui étaient aussi leurs compatriotes, portaient des volailles, des paniers de maïs, des tiges de canne à sucre et d'autres provisions dérobées dans les villages.

A Yamgambi, la caravane s'embarqua dans des pirogues qui, montées par des indigènes alliés, remontèrent le fleuve pendant quatre jours. Arrivés à Kizingiti les esclaves furent distribués dans les plantations de divers Arabes, et l'ivoire fut entassée dans une hutte où Tippo Tib le répartit entre les chefs qui avaient une part dans l'expédition. Avec son habituelle astuce Tippo Tib sut se réserver la part dans laquelle fut comprise la dé-

fense de Litoï Linéné, dont il fit présent à une des favorites de son harem. Celle-ci la cacha dans un des coins obscurs du "tembé" où elle resta pendant six ans recouverte de nattes de paille et d'objets disparates, et apparemment oubliée.

Au bout de ce temps, la favorite tomba en disgrâce et Tippo Tib confisqua la défense qui fut alors vendue au marchand européen. Bientôt, avec beaucoup d'autres, elle fut arrimée dans le magasin du petit vapeur qui naviguait sur le Congo entre Stanley Pool et les cataractes, passant devant les villages riverains habités par des milliers et des milliers de sauvages, s'arrêtant chaque soir sur la rive où, à la lueur des feux du campement, l'équipage coupait le bois sec qui alimentait le foyer de la machine, tandis que dans la nuit, les chants joyeux des hommes et le bruit des haches retentissaient à travers la forêt sombre et silencieuse.

Après six jours de navigation, le petit vapeur jeta l'ancre. L'ivoire fut débarqué et placé sous bonne garde dans une bâtisse grossière qui servait de réserve, car jusqu'alors les marchands européens n'avaient pu, faute de matériaux nécessaires, ériger aucune construction permanente. L'ivoire ne resta pas longtemps emmagasiné, car aussitôt qu'un nombre suffisant de porteurs indigènes put être réuni, les défenses furent sorties, marquées et disposées en une longue rangée. A un signal donné, les porteurs qui avaient minutieusement épié ce travail se précipitèrent en avant pour choisir les défenses les plus légères. Bientôt toutes furent prises, sauf celle de Litoï Linéné que personne, à cause de son poids, ne s'offrit à porter. En vain le marchand s'efforça-t-il de persuader divers vigoureux porteurs à s'en charger; mais ils agitaient énergiquement

leurs mains ouvertes et l'un d'eux répondit :

—Vé, vé, yaé mzito mundibili, kulenda ko, sea mona mpassi nyingi kuna ngila!—
Ce qui veut dire: Non, non, c'est trop lourd, homme blanc, je ne peux pas le porter, j'aurais trop de mal en route.

Bref, il fut décidé que la défense, liée à une perche, serait portée par deux hommes, chacun recevant en paiement la même quantité de cotonnade que pour un chargement complet. La caravane, sous le commandement d'un chef ou kapito, comprenait cinquante hommes appartenant à la tribu bakongo.

De Stanley Pool à Matadi, une série de cataractes qui s'étendent sur une distance de deux cents milles obligeaient à transporter par voie de terre toutes les marchandises. Dans le Congo inférieur, des bandes de porteurs étaient recrutés, qui, conduites par un chef responsable, transportaient les chargements sur la tête ou les épaules. Le voyage se divisait par relais de cent milles et un changement de porteurs avait lieu à Manyanga, car les peuplades d'en deçà et d'au delà ne sont pas toujours en bons termes entre elles, bien qu'appartenant à la même tribu et parlant le même langage.

La première partie de ce voyage par terre de Stanley Pool à Manyanga occupait six journées, et la petite caravane grimpait et descendait des collines du haut desquelles la vue s'étend sur tout le pays et sur le fleuve qui bouillonne entre ses rives mouvementées. Mais les porteurs Bakongo restent indifférents à la magnificence de ce spectacle; leurs goûts sensuels s'accommodent mieux d'un fragment de cotonnade aux couleurs criardes ou d'un festin de chair d'éléphant.

A Manyanga, l'ivoire fut transmis à une autre caravane qui voyagea pendant

sept jours par-dessus des collines abruptes, dans des marécages profonds, franchissant de nombreux cours d'eau avant d'arriver à Matadi. Là, l'ivoire était à nouveau placé à bord d'un vapeur fluvial qui en deux jours l'amenait à Banana, l'entrepôt situé à l'embouchure du Congo.

Avec des centaines d'autres, la défense de Litoï Linéné parvint ainsi à l'entrepôt, d'où un grand navire l'emporta, avec tout le stock, jusqu'à Liverpool où peu après

eut lieu la vente à la criée.

Après tant d'avatars, l'énorme défense de Litoï Linéné échut finalement à un tailleur d'ivoire qui la convertit en billes de billard, en coupe-papier et en divers objets de toilette. Et quand le travail du tourneur fut terminé, le petit tas de poussière tombé sous l'établi, fut tout ce qui resta d'inutilisé de la défense de Litoï Linéné, l'éléphant hanté d'un esprit malfaisant.

A LA JEUNESSE

Aimez, ô jeunes gens, et respectez la vie.
Elle est bonne à celui qui va droit son chemin
Et qui ne garde au fond de son âme ravie
Que le rêve d'hier et l'espoir de demain;

Elle est bonne à tous ceux qui courent à leur tâche,
Comme le laboureur qui se lève au matin,
Et retourne son bien sans plainte et sans relâche,
Malgré la terre dure et le ciel incertain.

Votre aube vient de naître à l'Orient tranquille,
Vos boeufs frais attelés se passent d'aiguillon,
Votre charrue est neuve et votre champ fertile;
Déjà, l'épi futur germe dans le sillon.

Au travail! au travail! Faites votre journée;
Vous êtes au matin, laissez venir le soir;
Vous êtes en avril, laissez venir l'année;
L'herbe d'ennui se fane où fleurit le devoir.

Henri CHANTAVOINE.



AUX PAYS SAUVAGES

LES ARTS CHEZ LES PEUPLADES DE L'AFRIQUE CENTRALE

INSTRUMENTS DE MUSIQUE

LES indigènes du Congo possèdent des instruments de musique extrêmement peu variés, bien qu'ils aient le sentiment musical développé.

Leurs tambours sont faits de peau de chèvre tendue sur les extrémités d'un fragment de tronc d'arbre à bois doux, dans lequel on creuse une étroite crevasse longitudinale. On les frappe avec de petites baguettes garnies de boules de caoutchouc brut. C'est au moyen de tambours de cette forme que se font les curieux appels par tambours.

Dans les cérémonies et les danses rituelles, on se sert aussi de crécelles et de castagnettes. La tribu Batéké, du moyen Congo, possède un grossier instrument à cordes dont la forme rappelle celle d'une lyre. Les tribus du bas Congo ont le "mbiechi", petit instrument composé de lames de fer fixées à une boîte de résonance; on le tient à deux mains et on en joue au moyen des pouces.

APPELS PAR TAMBOURS

Dans toute l'Afrique centrale, il existe un curieux système de communication entre les villages au moyen de battements de

tambours. Ce système est d'une origine fort ancienne et quand on voyage en Afrique, on est toujours annoncé d'avance par ce moyen.

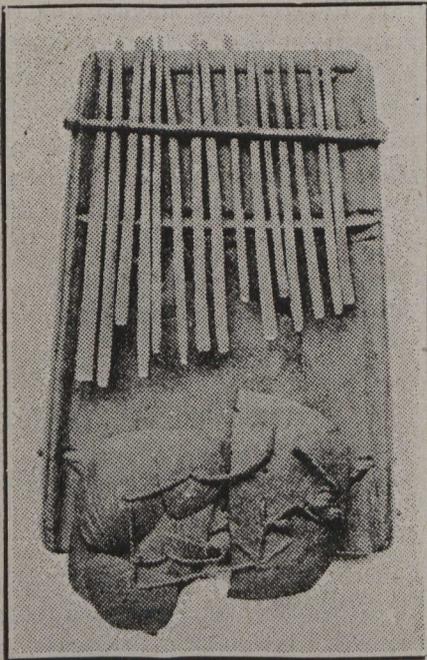
Le tambour qui est le plus communément employé pour cet usage consiste en une caisse de bois très dur, ayant environ six pieds de long et deux pieds de diamètre. Cette caisse est faite d'une section de tronc d'arbre qui a été évidée au moyen d'un petit outif en forme de doloire. C'est là un ouvrage qui prend beaucoup de temps et exige une patience considérable. Un côté est laissé plus épais que l'autre, ce qui permet de produire deux sons distincts.

L'appel a lieu par une série de battements. Les indigènes peuvent ainsi converser, et même, en temps de guerre, communiquer avec l'ennemi et discuter les conditions de la paix. Ceci s'applique plus particulièrement aux tribus riveraines qui, ayant constaté que le son se transmet mieux à la surface de l'eau, ne manquent pas de venir au bord du fleuve avec leurs tambours, et leurs appels se répètent de village en village.

Avec les baguettes garnies de caoutchouc brut durci, l'indigène procède à une

série de tapements irréguliers sur les deux notes. Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu obtenir de renseignements pratiques sur cette méthode, mais je puis personnellement garantir la prodigieuse exactitude avec laquelle nouvelles ou ordres sont transmis.

Pour mettre leur habileté à l'épreuve, je demandai un jour aux indigènes de me



M'bichi. Instrument de musique du bas Congo. Collection de l'auteur.

faire envoyer d'un village situé à une grande distance de l'autre côté du fleuve une pirogue montée par quatre hommes. Je vis bientôt la pirogue se mettre en route dans notre direction. Quand je me fus bien assuré du fait, je fis dire que la pirogue était trop petite, que j'en désirais une plus spacieuse, avec un plus grand nombre de pagayeurs. Immédiatement la

pirogue reprit le chemin du rivage, et une autre, plus vaste, avec des pagayeurs plus nombreux, fut poussée au large. Mon ordre avait été promptement et parfaitement exécuté.

Au moyen des tambours, les indigènes se communiquent des renseignements sur les mouvements des troupeaux d'éléphants, d'hippopotames et de buffles, invitant tout le monde à partir pour la chasse. Ils donnent des informations précises sur les lieux de rendez-vous, de sorte que tous peuvent se rassembler facilement.

FABLES ET PROVERBES

La connaissance des proverbes permet de pénétrer plus intimement dans la vie domestique des peuples, et je m'efforçai, pendant mon séjour au Congo, d'en recueillir le plus possible. Mais ils sont peu nombreux. Je n'ai pu en découvrir un seul chez les peuplades de la région supérieure, et dans les tribus du bas Congo, j'ai réussi à rassembler seulement les quelques maximes qui suivent :

"Tout est agréable à la jeunesse."

"S'il vous faut dormir à trois dans un même lit, dormez au milieu." (Les lits sont faits de tiges de bambous. Ils ont généralement quatre pieds de long sur trois pieds de large et sont maintenus à six pouces au-dessus du sol par de petits chevants.)

"Ma mère est furieuse après moi, mais que m'importe! Nous ne mangeons pas dans le même plat." (Allusion à l'habitude de qu'ont les hommes et les femmes de prendre leurs repas séparément.)

"Disou kounsi loukaya, un ceil sous une feuille." (Allusion à l'hypocrisie.)

"Kiesi vana n'dabou, rire sur la paupière." (Allusion au manque de sincérité.)

Pour désigner le dernier, on dit: "la

mère du dernier," et quand il est question de rêves, l'indigène emploie une expression qui signifie "pays des songes".

Les diverses tribus du Congo connais-

au sujet de la propriété de la poule, qui fut finalement tuée et divisée en quatre parts égales; chaque imbécile en eut une, mais la source de leur bonne fortune fut tarie." Les perles de verre bleu, introduites probablement pas les Portugais ont été, depuis le dix-septième siècle, la principale monnaie d'échange avec les tribus de la côte.

Les indigènes Banbanghi et les tribus voisines du haut Congo m'ont relaté une fable sur l'origine des singes. Une tribu vivant sur les bords du Congo, près de Bololo, se trouvait irrémédiablement endettée envers ses voisines. Afin d'échapper aux persécutions de leurs impitoyables créanciers les membres de cette tribu se réfugièrent dans la grande forêt. Le temps passa, mais ils restaient pauvres, et ils dégénérent à ce mode d'existence. Des poils leur poussèrent sur le corps! ils renoncèrent au langage pour ne pas être reconnus, et depuis lors ils sont restés dans la forêt où ils sont connus sous le nom de "Bakéoua", hommes-singes.

Un Babanghi à qui l'on demandait si sa tribu mangeait les chimpanzés, répliqua:

—Non! Nous ne sommes pas comme ces gens de là-bas et il tendit le bras dans la direction de l'intérieur, nous ne sommes pas cannibales!

Aux premiers temps de l'exploration du Congo (1878-79), les indigènes de la région inférieure racontaient une fable relative aux habitants du centre du continent. "Très loin, à l'intérieur, à une distance de bien des lunes, habite une tribu d'hommes très petits. Leur tête est si grosse et si pesante que lorsqu'ils tombent à terre ils ne peuvent se relever d'eux-mêmes." En tenant compte, pour ce dernier détail, de l'exagération africaine, il est intéressant de noter que les nègres du bas Congo con-



Collier et bracelet de dents humaines, Aruimi. Collection de l'auteur.

sent une version de la fable de la poule aux œufs d'or. "Quatre imbéciles avaient une poule qui, au lieu d'œufs, pondait des perles de verre bleu. Une querelle s'éleva

naissaient l'existence de la race des Pygmées, malgré l'énorme distance qui les sépare, malgré le manque absolu, à cette époque, de communications avec les tribus intermédiaires, et malgré aussi le farouche isolement des Pygmées qui vivent cachés au cœur de la grande forêt.

Les indigènes du haut Congo ont rare-

ment plus d'un nom, et ce nom n'a aucun rapport avec la descendance, la parenté ou la tribu.

Ceux du bas Congo sont fréquemment dotés de six noms: le nom du clan, le nom de famille, le nom chrétien, le nom indigène, le nom foua-kongo et le nom kitoko, ou sobriquet dont les jeunes gens sont baptisés par les jeunes filles du village.

LES FUNERAILLES EN TURQUIE

Les obsèques des Mahométans se réduisent à un petit nombre de cérémonies: la lotion funéraire, la disposition du linceul et la sépulture. La lotion se fait avec une décoction d'aromates avec laquelle on lave le cadavre. On l'enveloppe ensuite dans trois linges, si c'est un homme, dans cinq, si c'est une femme.

La prière suit immédiatement les cérémonies qui viennent d'être citées; elle ne doit jamais être faite dans les mosquées, et le corps du défunt ne doit à aucun prix souiller par sa présence le temple destiné aux vivants.

On transporte donc le mort, la tête en avant, directement au cimetière. La partie antérieure de la bière est ornée du turban, quoique le mort soit enterré sans turban. Ni flambeaux ni cierges ne figurent au convoi. On ne fait pas, non plus, entendre des prières ou des gémissements.

Seuls, les cercueils des sultans sont pré-

cedés par des hommes portant des encensoirs, et par des muezzins, qui chantent à voix basse des versets du Coran.

C'est à pas redoublés que l'on se dirige vers le cimetière. Il offre presque toujours l'apparence d'un parc. Les tombes des pauvres ne sont indiquées que par un petit monticule de terre. Il n'y a ni plaques ni monuments sur les fosses même, mais sur leurs extrémités, s'élèvent des socles en pierre ou en marbre fin.

Ces ornements sont presque toujours surmontés d'un turban de marbre. La forme du turban indique la condition et l'état du défunt. Les socles qui ornent les tombes de femmes sont uniformes et terminés en pointe.

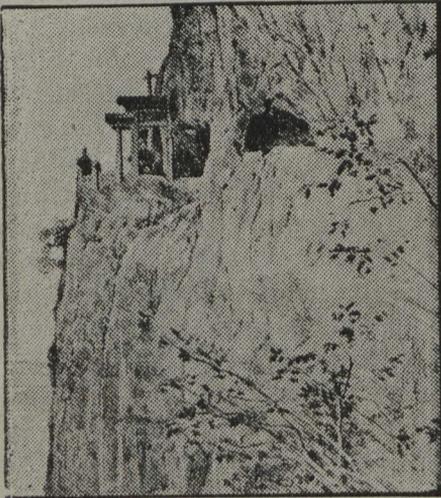
Quelques-uns portent des inscriptions tirées du Coran. Les tombeaux des grands sont des constructions souvent splendides, dômes à jour, soutenus par de belles colonnes, entourés d'un grillage de fer doré.

UN PEU DE TOURISME !

LA PAGODE DE LA MONTAGNE DE L'OUEST

C'est en Chine, sur les bords du lac Yunnan-Sen que s'élève la Montagne de l'Ouest dominant ce lac de plus de quinze cents pieds.

Les Chinois, qui sont les plus merveilleux "arrangeurs" de paysages, en ont tiré parti. Les terrasses accessibles sont chargées de pagodes et de pavillons de plaisance; plus haut on a percé dans l'é-



paisseur de la paroi verticale une galerie qui prend jour par des baies, et finalement aboutit, sous des portiques, à une légère saillie du roc.

Là s'ouvrent des grottes creusées de main d'homme, peuplées de divinités taillées à même la roche, et couvertes de hauts et bas reliefs.

Ces sculptures sont assez gauches et



frustes. Mais, ce qui est du grand art, c'est la conception de cette galerie, par laquelle on goûte ce plaisir raffiné et paradoxal de s'enfoncer dans les entrailles du rocher pour y trouver le ciel, l'espace et l'étendue du lac d'azur.

De telles constructions sont en dehors de toute conception ordinaire et auraient un réel succès de curiosité dans nos pays.

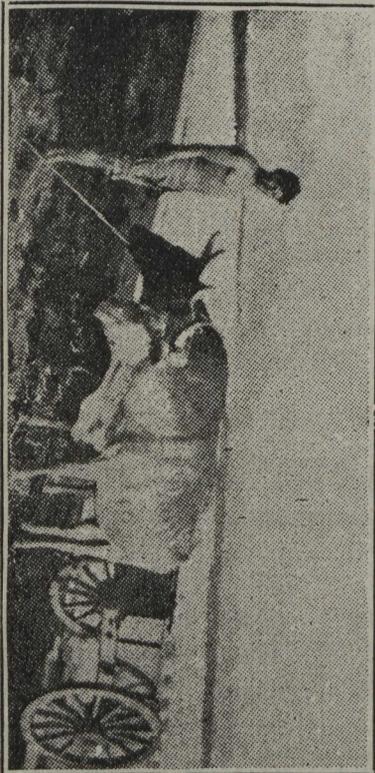
LE TRANSPORT DE L'EAU AU NICARAGUA

L'eau dont nous disposons au Canada avec une insouciance extrême, et que nous gaspillons même au besoin pour le plus petit usage, est dans certains pays une denrée extrêmement rare et que l'on ne se procure qu'au prix des plus grandes difficultés.

La photographie que nous offrons à nos lecteurs, prise au Nicaragua sur les bords du lac Managuam, démontrera dans quelles conditions les naturels du pays sont obligés de se procurer le précieux liquide, qui

sera ensuite transporté sur les hauteurs, et servira à l'alimentation des bourgades éloignées.

Le moyen de transport est des plus primitif : il se compose d'un chariot attelé de deux bœufs, dans lequel s'entassent des récipients soigneusement recouverts et remplis d'eau pure. Lentement l'équipage escalade les pentes abruptes des monta-



gnes environnantes et stationne dans les petites localités où il est attendu avec impatience. Tout naturellement l'eau se paie, et même assez cher, soit en nature, soit en argent, aussi la consomme-t-on avec la plus judicieuse prudence.

Le conducteur que nous voyons à la tête des bœufs est un naturel du pays, et représente le type assez commun des Nicaraguains. Cette race très mélangée, tient à la fois de l'Indien et de l'Azèque, sa

"J'AI GAGNÉ \$28 EN UN JOUR

Je ne connais rien pouvant faire concurrence aux photos à la minute"

Prix \$7.50 et au-dessus



Voilà ce que dit J. A. Mc-Millian, de Nettie, W. Va., qui possède un de nos appareils Champion. Si vous désirez faire plus d'argent qu'auparavant, et avec moins de difficultés, voici ce qu'il vous faut. Quelle que soit votre demeure ou votre occupation, vous pouvez gagner de l'argent dès le début

NULLE EXPÉRIENCE REQUISE

J. H. Arnold, Rock Lake, N. D., écrit: J'ai reçu l'appareil en bon état. Je suis allé dans une petite ville où j'ai travaillé pendant deux heures et encaissé \$12.85 "J'ai gagné \$25 hier," écrit Arthur Neely, Alvarado, Tex. "J'ai gagné \$30 le premier jour" écrit B. Basha, Bell Island, Terre Neuve. "J'ai gagné \$50 à la Noël"—C. V. Lovett, Fort Meade, Fla. "J'ai encaissé aujourd'hui \$29 90"—Vernard Baker, Holbrook, Neb.

Les Photos Sur Cartes Postales font fureur dans les foires, piques-niques, carnivals, lieux d'amusement, écoles, usines, gares ou rues—n'importe où—partout. L'appareil prend des photos 2 1/4 x 3 1/2, 1 1/4 x 2 1/2 et des médaillons d'un pouce. Des photographies de personnes seules ou en groupe, des maisons, animaux, autos, scènes pittoresques, etc. La photo se fait sur place en plein jour. Pas de galerie, pas de loyer. Vos profits vous appartiennent. L'appareil de

PHOTOGRAPHIE À LA MINUTE CHAMPION

prend, développe et finit des photos parfaites en 30 secondes; 200 à l'heure. Pas de chambre noire. Près de \$0.85 de bénéfices sur chaque dollar encaissé. Commencez dès maintenant. Voyagez si vous le désirez—parcourez le monde et amusez-vous. Ne travaillez plus pour les autres; soyez votre patron. Une occasion comme celle-ci ne se présente pas tous les jours. Profitez-en et demandez notre brochure gratuite, nos recommandations et notre offre très libérale.

AMERICAN MINUTE PHOTO COMPANY
2214 Ogden Ave. Dept. 67A Chicago, Ill.



Phone Est 2109

L. DE LIMBOURG

(de Paris)

Pédicure Spécialiste.

Attaché au Service des RR. Soeurs de l'Hôtel-Dieu et Principales Communautés Religieuses.

LE SEUL A MONTREAL QUI GARANTIT LA GUERISON SANS DOULEUR
des cors, ongles-de-perdre, x, ongles incarnés, pieds plats, transpiration

Consultations: 9 h. à 12 h. a. m. h. à 4 h. p. m. 6 h. 30 à 7 h. 30 m

291, rue St-Denis, Montréal.

peau est de couleur bronzée qui contraste étrangement avec une chevelure noire et crépue, mais certaines parties moins colorées prouvent que le sang Indien est en assez grande proportion chez lui.

— 0 —

Développez votre buste

Paquet de 50c gratis



Pour 10c timbres ou argent pour aider aux frais de distribution, nous vous enverrons un paquet de 50c du merveilleux traitement de la Dr. Catherine E. Kelly pour rendre le buste ferme et développé et aussi notre livret "La taille parfaite". Elle a employé elle-même ce traitement et a augmenté son propre buste et ceux de ses clientes de 4 à 7 pouces. Ecrivez aujourd'hui.

Dr. Kelly Co. Dépt. 359, C.B., Buffalo, N.-Y.

NOMS DE RUES A COUCHER A LA PORTE

Autrefois, les noms de rues avaient une origine toute différente; ils se rapportaient presque toujours à des légendes ou traditions locales... Certains mots, tant ils sont bizarres, sont devenus incompréhensibles, témoin, par exemple, ceux qui subsistent encore dans la jolie ville d'Angers, en France.

A Angers, jardin de la Californie, chemin de la Chambre-aux-Deniers, cour du Château-Vert, cour du Chat, chemin de la Chatte, cour de la Chicane, chemin du Cul-d'Anon, rue de la Gaîté, cour du Diable, chemin Dos-D'Ane, chemin de l'Ecriture, chemin de l'Enfer, chemin du Figuier, rue des Filles-Dieu, rue Gâte-Argent, chemin des Gourronnières, cour de la Guerre, chemin de Jérusalem, chemin des Longs-

Demandez les Liqueurs Douces

"FRISCO"

SODA WATER
COMPANY



Le Cidre de Pommes

FRISCO

L'EAU MINERALE RUSSELL

'Frisko'

Naturelles de Sources

Buvez "GRAPE-O" délicieux

TEL. BELL : ST-LOUIS 5264

Boyaux, chemin de la Maître Ecole, cour des Miracles, chemin de Monplaisir, chemin de Nazareth, chemin de Nid-de-Pie, Impasse du Paradis, chemin du Petit-Pigeon, cour de la Pie, rue Pierre-Lise, passage Pince-Fesses, rue Pinte, chemin de la Pinterie, rue du Pot-de-Fer-du-Tertre, rue Pré-Pigeon, chemin des Rêveries, cour des Riches, chemin de Salpinte, chemin du Silence, rue du Tambourin, chemin de la Traquette, ruelle des Treize-Vents, passage des Trois-Maris, chemin de Villechien, rue des Zéphirs.

Il est évident, mes chers lecteurs, que si nous avions le choix, nous préférerions la rue de la Gaîté au Chemin de l'Enfer; quant aux gourmands, la rue des Longs-Boyaux doit leur sembler tout indiquée; nous nous abstiendrons de tout autre commentaire.

— 0 —

LES SPORTS D'HIVER

Jamais le patinage n'a réuni plus de fidèles. Nos grands ancêtres normands verraient avec joie leur postérité reprendre ainsi la tradition qu'ils innovèrent. C'est par eux que le patinage fut importé en France.

Ces rudes conquérants aimaient tout ce qui servait à leurs muscles. Mais combien les émerveillerait notre raffinement!

Au lieu d'acier fin, ils ajustaient à leurs chaussures des mâchoires de bœufs ou des tibias de renne, taillés et polis en forme de carène tranchante.

Quand ils conquièrent l'Angleterre, ils y introduisirent cet instrument. Au XIII^e siècle, les enfants de Londres, munis de ces patins rudimentaires, jouaient à la petite guerre dans les fossés de la capitale.

Il fallut plusieurs siècles pour que le

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dépt. A., Montréal.

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier

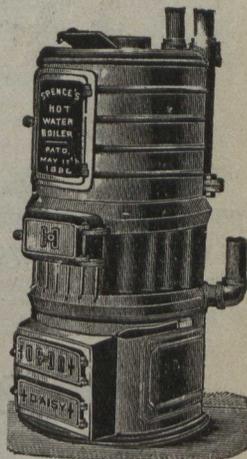
Poseur d'appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes, une
spécialité.

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

160 Rachel Est

Tel. Be 1 St-Louis
4109
MONTREAL



ATTELAGES DE PRINTEMPS

N'achetez pas d'attelage avant d'avoir vu nos splendides modèles d'été.



SSolidité, élégance et bon marché sont trois qualités qu'ils possèdent au plus haut degré.



Une visite à nos magasins suffira pour vous convaincre, venez nous voir et nous vous réserverons le meilleur accueil, que vous ayez ou non l'intention d'acheter.

Sa montagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL. Can

patin en os de renne fût remplacé par le patin métallique.

Les petits bonshommes dont la silhouette courtaude trébuche et cabriole sous les toiles hivernales de Branght le Vieux innovèrent la lame de fer insérée dans une planchette qu'ils fixaient à leurs galoches. Une Hollandaise fut ainsi sanctifiée.

Elle s'appelait Lydwine Breugman et patinait un jour, avec ses compagnes—en 1395, rapportent ses hagiographes— dans les parages de sa ville natale, lorsqu'elle fit une chute. Elle se brisa une côte. Jusqu'à sa mort, elle se ressentit de sa blessure, qui la cloua sur son lit et la fit toujours souffrir. C'est dans ses douleurs qu'elle manifesta la foi ardente qui lui valut de devenir sainte Lydwine de Schiedam.

La bienheureuse fit d'illustres prosélytes. On n'en cite point qui aient obtenu de figurer auprès d'elle sur le calendrier. Sans doute avaient-ils plus d'adresse ou moins de vertus que Lydwine.

Parmi les plus fameux furent Isabey, Goethe, Klopstock, Lamartine. Sous le second Empire, Napoléon III et l'impératrice, évoluant sur le lac du bois de Boulogne, se faisaient applaudir par les membres du jeune cercle des Patineurs, fondé en 1865.

Et de jour en jour le joli sport a vu se multiplier ses fervents. C'est pour les satisfaire que dans toutes les grandes villes: Paris, New-York, Londres, Munich, Vienne, Buenos-Ayres, des patinoires artificielles font durer jusqu'à l'été la plus précieuse joie de l'hiver.

Mais elles sont trop petites. Ea voilà pourquoi tant de voyageurs se hâtent aujourd'hui vers les montagnes, où, dans l'écrin blanc des neiges, miroitent les immenses diamants de glace.



Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé). 162, St-Denis, Montréal.

LE SAMEDI

Journal Illustré Hebdomadaire de 40 pages

En vente partout - - - 5c le Numéro

Maison fondée en 1852 Tel. Bell Main 554

CHS. LAVALLEE,

Successeur de A. Lavallée,

IMPORTATEUR D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et MUSIQUE EN FEUILLE

REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang., Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon, France, J. W. York & Sons, de Grand Rapids, Mich.

35 BOUL. ST-LAURENT, - - MONTREAL



EXAMEN DES YEUX GRATIS

"Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.



AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

Avec le Réformateur Myrriam Dubreuil. Il n'y a pas de réelle Beauté sans un joli Buste.



Succès assuré à tout age

Le Réformateur est un remède qui fera engraisser les personnes maigres, très bon pour les personnes nerveuses.

Les chairs se raffermissent et se tonifient, le Buste prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses, approuvées par les sommités médicales.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que sous son action, se comblent les creux des épaules.

Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons notre Brochure et renseignement gratis, vous enseignant comment vous pouvez obtenir ce merveilleux développement pour toujours, et les personnes maigres engraisseront de 20 livres en 25 jours.

Le Réformateur rétablira les nerfs des personnes nerveuses.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: le Mardi, Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 p. m.

Adressez: Mme MYRRIAM DUBREUIL,

1170 Dorion, Dépt. 3, ou

Boîte postale 2353,

Montréal, Qué.

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

